

Le champ des baleines

Roman, histoire, sociologie: les cétacés s'offrent sur papier

●●● PAGES 30, 31



(7 SEPTEMBRE 2022/PACIFIC WHALE FOUNDATION/IMAGO)

LE TEMPS WEEK-END

CHF 5.- / France € 5.-

SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 NOVEMBRE 2023 / N° 7771

La France s'invite dans la gouvernance du Rhône

NÉGOCIATIONS La semaine prochaine, il figurera au menu des discussions d'Emmanuel Macron, lors de sa visite en Suisse. Le Rhône, 812 kilomètres d'or bleu reliant la vallée de Conches à la Camargue, préoccupe en effet les autorités françaises

■ Dans l'Hexagone, il est notamment une source stratégique d'eau potable, d'irrigation et d'électricité. Il permet aussi de refroidir quatre centrales nucléaires. Or le débit du fleuve, régi depuis la Suisse par un accord intercantonal, baisse d'année en année

■ Paris, qui se sent vulnérable et veut avoir son mot à dire, a convaincu le Conseil fédéral de négocier un accord «sur la régularisation du Léman». C'est, en effet, le barrage du Seujet, au bout du lac, qui joue le rôle de «robinet» du Rhône

●●● PAGES 2 À 4

Grande marche à Paris dimanche



FRANCE La marche contre l'antisémitisme qui doit se dérouler dimanche à Paris se heurte à des polémiques politiques. La participation du Rassemblement national horrifie La France insoumise, qui la boycotte.

●●● PAGE 11

«Ce que nous avons accompli est unique»

GRANDE INTERVIEW Albert Baehny, président du conseil d'administration de Lonza, a reçu *Le Temps*. Il est revenu sur l'année mouvementée qu'a connue le sous-traitant pharmaceutique bâlois - Moderna a mis fin à la production de la substance active de son vaccin contre le covid sur le site de Viège. «Fort heureusement, la pandémie a pris fin, donc les activités qui lui sont directement imputables vont connaître le même sort», nous a-t-il dit.

●●● PAGES 12, 13

Le ski réduira son amplitude

SPORT La météo menace les deux descentes masculines qui doivent marquer l'inauguration de la Gran Becca ce week-end à Zermatt. En surplomb des conditions météorologiques, le dérèglement climatique aura fatalement une influence sur le calendrier sportif: «Il faudra encore repousser le début de la saison de ski alpin», nous a dit Johan Eliasch, président de la Fédération internationale de ski.

●●● PAGES 20, 21



Entre-Temps

Rencontre Kim Stanley Robinson nous parle de sa fiction climatique, «Le Ministère du futur»

pages 24, 25

Dialogue Delphine Horvilleur et Kamel Daoud, ou comment réaffirmer son humanité pendant la guerre

pages 34 à 36

Constellation Blaise Bersinger dresse la carte de ses figures inspirantes

page 42

PUBLICITÉ

grand theatre geneve

n°18

Le nouveau pouvoir

Milo Rau et Fiston Mwanza Mujico, un opéra pour le Congo
Quand Marina Abramović s'emporte dans la danse
Christoph Waltz, de Groussino au Cimetière à la rose

Grand Théâtre Magazine
A découvrir sur www.letemps.ch

2 Grand Angle

Les tensions croissent autour du Rhône

ENVIRONNEMENT L'eau devient politique dès lors qu'elle se raréfie. C'est le cas du grand fleuve, sujet de négociations franco-suisse alors que l'effet du changement climatique se fait sentir. Le président Emmanuel Macron abordera cette thématique la semaine prochaine lors de sa visite à Berne

MARC GUÉNIAT

A 24 reprises cette année, la France a demandé aux Services industriels de Genève (SIG) de libérer davantage d'eau du Rhône, en ouvrant les vannes du barrage du Seujet, pour satisfaire ses besoins. Refroidir quatre centrales nucléaires, alimenter 20 centrales hydroélectriques, irriguer des terres cultivées, pêcher et ralentir la salinisation du delta en Camargue: ces besoins sont essentiels. Et augmentent sous l'effet du changement climatique, lequel provoque une hausse des températures moyennes du fleuve et altère son débit, du fait de la baisse des précipitations neigeuses. Funeste effet ciseau.

Jusqu'à présent, aucun arbitrage politique délicat n'a été nécessaire: les SIG - qui administrent le «robinet» du Léman en vertu d'un acte intercantonal conclu en 1984 entre Genève, Vaud et le Valais - ont pu honorer les demandes françaises. Mais le «régime du Rhône change» et rien ne dit que ce sera toujours possible à plus ou moins brève échéance, prévient Gilles Garazi, directeur de la transition énergétique aux SIG et responsable à ce titre des barrages du canton.

Une ressource devenue limitée

C'est ce qui explique les crispations françaises. Bien que la collaboration soit jugée bonne des deux côtés de la frontière, Paris se sent vulnérable. En mars 2023, l'agence française de l'eau expliquait que «le Rhône ne peut plus être géré comme une ressource inépuisable». Un quart de la production électrique du pays dépend de ce fleuve, qui prend sa

source dans la vallée de Conches, en Valais, et se jette dans la Méditerranée 812 kilomètres en aval, à l'ouest de Marseille. Dans l'Hexagone, 2,3 millions de personnes s'y approvisionnent en eau potable, principalement dans la région de Lyon, et 2700 exploitations agricoles sont ancrées dans son bassin versant. N'est-ce pas confier trop de son destin à ce «robinet»?

Pour la France, la réponse est oui. Et le 23 août, le Conseil fédéral s'est résolu à négocier un accord bilatéral «sur la régularisation du lac Léman», afin de «réguler le niveau des eaux du lac, notamment lors de crues ou de sécheresses». La gouvernance du Rhône ne sera pas au cœur des discussions lors de la visite en Suisse du président Emmanuel Macron, les 15 et 16 novembre. Mais cet enjeu bilatéral sera évoqué, afin de lui donner une «impulsion», précise une source diplomatique à Paris.

Le «robinet», cette ligne rouge

A Berne, c'est l'ambassadeur Felix Wertli, qui mène les discussions en tant que chef de la division Affaires internationales à l'Office fédéral de l'environnement. L'objectif est de pouvoir agir rapidement afin de préserver la résilience du Rhône face aux changements climatiques. «Il s'agit de «gérer ensemble» les situations pouvant porter atteinte «aux usages fondamentaux». Les négocia-

tions devraient aboutir dans le courant de l'année prochaine, ajoute-t-il.

Tenu par sa position de diplomate, Felix Wertli ne divulgue pas les lignes rouges, côté helvétique. Il explique cependant que l'accord n'annulera pas les textes existants et respectera l'autonomie des cantons. La Constitution fédérale est en effet limpide: la gestion des eaux incombe aux cantons, la Confédération n'intervenant qu'en tant qu'arbitre lors de différends.

«Nous sommes prêts à discuter de tout, sauf d'un objectif chiffré»

ANTONIO HODGERS, CONSEILLER D'ÉTAT GENEVOIS CHARGÉ DU TERRITOIRE

Autrement dit, le futur accord franco-suisse ne touchera pas à l'acte intercantonal, qui définit le fonctionnement du «robinet». Le principal article de ce texte oblige les autorités à maintenir le niveau du lac dans une fourchette de 60 centimètres, entre 371,7 et 372,3 mètres d'altitude.

La France, qui possède pourtant 40% des eaux du Léman et 26% de ses rives, n'avait pas manifesté d'intérêt lors de sa signature en 1984 - ce qu'elle regrette aujourd'hui - et n'a donc formellement rien à dire. Cela étant, la Suisse n'a aucune raison de mettre des bâtons dans les roues de son voisin; en tant que signataire de la Convention d'Helsinki sur la gestion des eaux transfrontalières, elle est même tenue de coopérer.

Selon ce texte, les parties riveraines doivent prendre toutes les mesures appropriées pour prévenir, maîtriser et réduire l'impact de la frontière sur l'usage d'un cours d'eau.

Le risque de crue à Genève

Cette coopération trouve néanmoins ses limites. «La France voudrait un accord précis, incluant le débit du Rhône, explique Antonio Hodgers, conseiller d'Etat genevois chargé du Territoire. Nous sommes prêts à discuter de tout, sauf d'un objectif chiffré. C'est une ligne rouge, simplement parce qu'on ne sait pas de quoi demain sera fait.»

Côté suisse, l'enjeu réside notamment dans le captage de l'eau potable, le refroidissement des bâtiments et la navigation. Au total, l'Office cantonal genevois de l'eau a répertorié une vingtaine d'usages du Rhône, dont la baignade. Élément crucial: le risque d'inondation à Genève, dans les quartiers de la Jonction et de Plainpalais, en cas de crue de l'Arve. Pour éviter qu'elle ne déborde, Genève réduit l'écoulement du Rhône au barrage du Seujet afin qu'il ne freine pas son affluent. «Conserver la maîtrise du Rhône est fondamental puisque nous n'en avons aucune sur l'Arve», explique Gilles Garazi.

A Emosson, l'eau de l'Arve

D'ailleurs, cette rivière est encore entrée en crue l'an dernier à Noël, ce qui est «totalement anormal», poursuit-il. En raison de températures trop élevées pour la saison, cette eau n'a pas été stockée sous forme de neige et elle a fait défaut l'été suivant. La tendance qui se dessine est claire: il y aura davantage de débit en hiver et moins en été.



Dans le glacier du Rhône. (VALAIS, AOÛT 2019/EDDY MOTTAZ/LE TEMPS)

D'où le nombre élevé de demandes françaises cette année, notamment cet automne. Ces demandes se fondent sur un autre accord, qui octroie à la France un droit d'eau sur le Léman équivalent à 15 centimètres. Cela en contrepartie du fait qu'en Haute-Savoie, une partie des eaux du bassin de l'Arve sont déviées pour alimenter le barrage valaisan d'Emosson.

L'épineuse question des centrales

En pratique, les demandes françaises sont adressées aux SIG par la Compagnie nationale du Rhône (CNR). En général, cette société à capitaux publics produit 25% de l'hydroélectricité en France. En 2022, sa production a cependant diminué de 12%. « Cette année-là, la sécheresse s'est révélée particulièrement aiguë, même à l'aune des projections futures », précise Eric Divet, directeur de la gestion des actifs et concession à la CNR.

Cette situation n'a toutefois pas empêché la CNR d'accomplir ses principales missions que sont l'irrigation des terres agricoles, la navigation en aval de Lyon et la production électrique. A ce stade, les crises restent limitées et gérables, mais la fréquence des épisodes extrêmes va augmenter. « On doit s'y préparer », ajoute Eric Divet.

Bien qu'étant le fleuve le plus puissant de France, les débits baissent lors des sécheresses estivales, de sorte que jusqu'à 15% du volume d'eau du Rhône est prélevé. Cette proportion a même dépassé 30% en 2011, alors que le fonctionnement des centrales nucléaires était menacé. Celle du Bugey, dans l'Ain, avait sollicité en urgence les SIG. Le cas avait pu être réglé rapidement mais a provoqué une prise de conscience de la vulnérabilité française et suscité la création d'un pro-

jet de recherche binationnel sur la gouvernance du Rhône, mené par Christian Bréthaut et Géraldine Pflieger, de l'Université de Genève.

De fait, pas moins de 14 réacteurs sont installés le long du Rhône, produisant l'équivalent de la consommation de plus de 13 millions de Français. De plus, Emmanuel Macron a annoncé cet été le projet de doter la centrale du Bugey de deux réacteurs supplémentaires. C'est EDF qui les exploite, ce qui fait d'elle le pilier de la souveraineté énergétique française. La firme utilise l'eau du Rhône dans son circuit de refroidissement. C'est d'ailleurs EDF qui est à l'origine de la majorité des demandes en eau adressées à la Suisse, précise Eric Divet.

La diminution des débits générera des contraintes accrues pour les centrales nucléaires

Par écrit, EDF explique que cette année, entre fin septembre et mi-octobre, « les débits du Rhône ont atteint des valeurs très inférieures à la normale ou à la moyenne des débits connus sur cette période ». D'où le nombre élevé de demandes sur un an et le volume « important » d'eau concerné. Le record avait été atteint en 2021, avec 32 demandes.

Au Bugey, deux réacteurs sont en circuit dit « fermé », prélevant chacun 4 m³ d'eau par seconde, dont 75% sont restitués au fleuve. Le solde est libéré sous forme de



Ci-dessus, les écluses du barrage du Seujet, qui régularisent les eaux du lac Léman. (GENÈVE, 8 NOVEMBRE 2023/DAVID WAGNIÈRES POUR LE TEMPS)

A gauche, les tours de refroidissement de la centrale nucléaire du Bugey. (SAINT-VULBAS, 13 OCTOBRE 2022/LAURENT CIPRIANI/AP)

vapeur d'eau par les grandes tours aéroréfrigérantes. Plus anciens, les deux autres réacteurs, qui fonctionnent en circuit ouvert, requièrent 11 fois plus d'eau, qu'ils rendent intégralement au Rhône, mais à une température plus élevée. Datée de 2015, une étude conduite par des chercheurs d'EDF a montré que les rejets thermiques des centrales nucléaires et le réchauffement climatique sont les deux principaux facteurs expliquant la hausse des températures du Rhône.

Pour sa part, l'agence française de l'eau a estimé cette année que la diminution des débits du fleuve lors des sécheresses, conjuguée au réchauffement de l'eau, « générera des contraintes accrues pour les centrales nucléaires » afin de respecter les limites réglementaires encadrant le rejet d'eaux de refroidissement.

Manifestement, le Rhône cessera d'être, à plus ou moins brève échéance, cette « corne d'abondance qui fournissait assez d'eau pour tous les usages », comme le formule Géraldine Pflieger. « Avec le changement climatique, des situations de tension entre la France et la Suisse pourraient apparaître. L'absence d'accord entre les deux pays crée une situation de fragilité. C'est pourquoi il est important de renforcer les instruments légaux existants. » ■

COLLABORATION PASCALINE MINET

ÉDITORIAL

Le Rhône et les batailles de demain

LUIS LEMA
@luislema

Dans le jargon, on pourrait le dire comme ceci : face à son grand voisin français, la petite Suisse est clairement « hydrodominante ». Certes, cette situation n'est pas nouvelle : le Rhône, dont dépend la vie quotidienne de millions de personnes, a toujours coulé dans le même sens, des Alpes à la Camargue. Cette ressource, pourtant, n'a jamais été aussi « politique », comme le soulignent les responsables interrogés par *Le Temps*.

Tout y est. D'un côté, des débits d'eau altérés par le réchauffement climatique, par la fonte des glaciers, par des crues d'hiver anormales : un ensemble de causes qui rendent beaucoup plus difficiles les prévisions, la gestion et... la répartition. De l'autre côté, des besoins en eau qui risquent d'exploser : les réacteurs nucléaires français, dont Emmanuel Macron est devenu l'apôtre tardif dans sa volonté de moins dépendre des énergies fossiles, ont besoin d'être refroidis ; l'irrigation des cultures extensives, rendue plus indispensable encore par les sécheresses et par les pressions démographiques, est un gouffre sans fond. De surcroît, l'eau du Rhône elle-même se réchauffe irrémédiablement, rendant tout l'exercice encore plus compliqué. C'est, en somme, un cas d'école des conséquences en

cascade, si l'on ose dire, provoquées par la pression que nous faisons subir à l'environnement.

Dans ce rapport de force, la France « hydrodominée » est aussi nerveuse. Sa pression diplomatique monte face à ce voisin alpin, dont l'une des autres particularités consiste en ce que, ici, ce sont les cantons qui ont la main sur les « robinets » d'écoulement, et non la Confédération. En d'autres temps, une solution « simple » aurait sans doute pu s'imposer néanmoins entre les deux Etats : davantage d'eau et de garanties pour la France, davantage d'électricité d'origine nucléaire livrée à la Suisse, et le tour aurait été joué.

Mais les temps ont changé, et à la raréfaction de l'eau s'ajoute notamment la prise de conscience qu'un fleuve est aussi une entité qui recèle la vie, formée de biotopes particuliers et d'être vivants avec lesquels on ne peut jouer impunément en faisant varier les débits et les niveaux. Il s'agit de donner au Rhône sa propre existence, et d'éviter de le tuer.

Sur le plateau tibétain, lieu de naissance des principaux fleuves d'Asie ; entre l'Éthiopie (« hydrodominante »), le Soudan et l'Égypte ; entre la Turquie et la Syrie (« hydrodominée ») ; mais aussi entre Israël et la Palestine : la bataille de l'eau fait déjà rage, de manière plus ou moins féroce. Ce seront les guerres de demain. Et c'est aujourd'hui qu'elles doivent être prévenues. ■

Dans ce rapport de force, la France est nerveuse

4 Grand Angle

Ce que le fleuve pourra encore offrir en 2055

RESSOURCES Débits et températures ont beaucoup évolué, alors que le changement devrait s'accélérer. Il faudra s'adapter, mais cette question n'est pas encore à l'ordre du jour

PASCALINE MINET
@pascalineminet

Géant suscitant de nombreuses convoitises, le Rhône sera-t-il toujours capable à l'avenir de fournir autant d'eau qu'on attend de lui, que ce soit pour produire de l'électricité, faire pousser les vignes ou encore refroidir les centrales nucléaires? Les inquiétudes sont vives alors que les effets du changement climatique sur le fleuve se font déjà sentir, et qu'ils vont en s'accroissant. Pour Gilles Garazi, directeur de la transition énergétique aux SIG, «on a créé une société autour d'un objet. Or cet objet change et il faudra bien s'adapter. Pour l'heure, on s'intéresse à ce dont on a besoin, plutôt que de réfléchir à ce que le Rhône pourra offrir dans dix ou vingt ans. Une approche scientifique à long terme paraît nécessaire.»

Les conditions ont déjà changé dans le bassin versant du Rhône par rapport à ce qu'elles étaient par le passé. Les températures moyennes de l'air ont augmenté, en particulier durant l'été, accroissant l'évaporation au niveau des sols et diminuant donc la contribution des précipitations au soutien du débit du fleuve. Si bien que les débits enregistrés lors de la baisse périodique des eaux (ou étiage) du Rhône ont déjà diminué au cours des 60 dernières années, de l'ordre de -7% à l'amont (à Pougny) et jusqu'à -13% à l'aval (à Beaucaire), d'après un rapport consacré au futur du Rhône publié il y a quelques mois par le cabinet d'études français BRL Ingénierie, pour le compte de l'agence de l'eau Rhône-Méditerranée-Corse. Les quantités de précipitations sont restées quant à elles à peu près similaires, mais elles se font aujourd'hui davantage sous forme de pluie que de neige.

Tensions sur la disponibilité de l'eau

Qu'en sera-t-il dans le futur? La réponse à cette question comporte forcément une part d'incertitude, car y répondre implique d'utiliser des modèles informatiques du climat faisant certaines hypothèses, et nécessite d'envisager différents scénarios d'action face au changement climatique. Certaines tendances ressortent néanmoins. D'abord, les températures moyennes vont continuer à croître, en particulier durant l'été, et dans la région alpine. Concernant les précipitations, la réponse des modèles est moins claire. «On s'attend globalement à ce que les quantités restent les mêmes en moyenne annuelle, mais que leur répartition saisonnière varie. Les précipitations seront plus fortes et se feront encore davantage sous forme de pluie durant l'hiver, ce qui va accroître les risques d'inondations. À l'inverse, les sécheresses seront plus marquées durant l'été, ce qui générera

davantage de tensions autour de la disponibilité en eau», explique Géraldine Pflieger, directrice de l'Institut des sciences de l'environnement de l'Université de Genève, et coauteure d'un ouvrage sur le Rhône avec son collègue, Christian Bréthaut.

Les périodes de bas débit du Rhône devraient devenir plus longues et plus marquées dans le futur, avec une baisse du niveau d'étiage d'environ 20% supplémentaire attendue à Beaucaire, dans le Gard, d'ici le milieu du siècle. Or, même s'il y aura moins d'eau, les prélèvements vont se poursuivre, si bien que la part d'eau totale puisée dans le Rhône va s'accroître.

«Le Rhône restera un fleuve généreux, mais on voit certaines contraintes émerger»

GÉRALDINE PFLIEGER, INSTITUT DES SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT, UNI DE GENÈVE

Actuellement située autour de 15% du débit du fleuve au plus fort de l'été, elle pourrait dépasser les 30% du débit six années sur trente en 2055, ce qui fera peser une pression accrue sur la ressource. «Le Rhône restera un fleuve généreux, pouvant satisfaire de nombreux besoins, mais on voit tout de même certaines contraintes émerger. Il semble inenvisageable, par exemple, de développer massivement l'irrigation en aval du Rhône», estime Géraldine Pflieger.

Un autre aspect à prendre en compte est celui de la fonte des glaciers, et en particulier celui du Rhône, monstre de glace valaisan qui contribue pour bonne part à alimenter le fleuve du même nom. Les glaciers stockent l'eau durant l'hiver et la relâchent en été, lors de leur fonte, ce qui est avantageux par rapport aux besoins humains, qui augmentent à la belle saison. Actuellement, les eaux issues des glaciers dans le bassin versant du Rhône représentent ainsi jusqu'à 40% du débit du Rhône mesuré à Genève en été, ce qui est considérable. Mais ce régime risque de changer car le réchauffement climatique entraîne une fonte accélérée des glaciers. «Celui du Rhône a perdu environ 15% de son volume depuis 2016, et les deux dernières années ont été particulièrement extrêmes», indique le glaciologue de l'EPFZ Matthias Huss.

Quand ils fondent, les glaciers alimentent les cours d'eau et accroissent ainsi leur débit. Mais comme leur masse ne se reconstitue plus, en raison du réchauffement, cet effet est transitoire: au bout d'un moment, leur contribution à la production d'eau



Vue aérienne du delta du Rhône. (CAMARGUE, AOÛT 2006/JEAN E. ROCHE/IMAGO)

douce atteint un maximum, puis diminue. «Ce pic n'a pas encore été atteint pour les gros glaciers comme celui du Rhône, mais il est déjà dépassé pour de nombreux glaciers alpins de plus petite taille. La manière dont les glaciers contribueront à alimenter le Rhône dans le futur dépendra des mesures que nous prendrons pour lutter contre le réchauffement climatique. Il est encore possible de sauver environ un tiers des glaciers suisses», souligne l'expert.

Une augmentation supplémentaire de la température de l'eau de 1 °C est probable d'ici à 2055

Enfin, si la question des débits s'avère centrale, celle de la température du Rhône a aussi son importance. «Depuis 1970, la température

moyenne de l'eau du fleuve a augmenté de 2,2 °C au nord et 4,5 °C au sud, sous l'effet conjugué de l'augmentation de la température de l'air et de l'implantation des centrales nucléaires de production d'électricité», stipule le rapport de l'agence de l'eau. Une augmentation supplémentaire de l'ordre de 1 °C est probable d'ici à 2055. Cette eau plus chaude risque de fragiliser un peu plus la faune et la flore du Rhône, déjà fortement impactées par les nombreux aménagements du fleuve. L'accroissement de la température de l'eau pourrait aussi menacer la production d'eau potable: au-delà de 25 °C, des contrôles et des traitements supplémentaires sont indispensables pour garantir sa qualité et sa sûreté.

Débits, températures et précipitations constitueront autant de facteurs qui pourraient affecter les usages du fleuve franco-suisse. Comme le souligne Antonio Rodgers, «tant que l'eau est abondante, elle n'est pas politique». Même en demeurant saisonnière, sa rarefaction progressive supposera d'effectuer des choix. ■

COLLABORATION MARC GUÉNIAT

SUR LE WEB

Emmanuel Macron est reçu les 15 et 16 novembre lors d'une visite d'Etat en Suisse. Retrouvez le programme, les enjeux et les grands moments de cette rencontre dans notre dossier spécial.



RÉGULARISATION

Un accord intercantonal

Le 11 septembre 1984, les Etats de Genève, Vaud et du Valais «décident d'unir leurs efforts dans le but de régulariser l'écoulement du lac Léman et les variations de niveau».

Cet accord fait suite à une précédente convention, signée cent ans plus tôt par les trois cantons, et vise à remplacer les installations «vétustes» existantes, soit celui du pont de la Machine.

Pour cela, le trio charge l'Etat de Genève de réaliser un nouveau barrage, celui du Seujet, dont la fonction est d'abord la régularisation des eaux du lac et ensuite l'utilisation des forces motrices du Rhône. Ce volet hydroélectrique ne concerne que Genève, qui est responsable de manœuvrer les vannes. L'ouvrage est achevé en 1995. ■ M. GT

Ces concessions qui enflamment l'Espagne

GOUVERNEMENT Pour conserver son poste, le premier ministre socialiste Pedro Sanchez a signé un accord avec le parti Junts, de Carles Puigdemont, qui prévoit une loi d'amnistie controversée en faveur des dirigeants indépendantistes catalans

SANDRINE MOREL (LE MONDE), MADRID
@sandrinemorel

Le principal obstacle à la réédition d'un gouvernement de gauche en Espagne a été levé, jeudi 9 novembre, ouvrant la voie à une possible investiture la semaine prochaine du premier ministre sortant, le socialiste Pedro Sanchez. Au prix de larges concessions aux indépendantistes catalans, le Parti socialiste ouvrier espagnol (PSOE) a signé un accord avec le parti Junts afin d'obtenir le soutien de ses sept députés. Des émissaires socialistes négociaient à Bruxelles depuis des semaines avec l'ancien président du gouvernement catalan Carles Puigdemont, qui vit en Belgique depuis qu'il a fui la justice espagnole après la tentative de sécession de 2017.

Le texte de quatre pages comprend une future loi d'amnistie, particulièrement controversée, qui concerne toutes les personnes ayant «fait l'objet de décisions ou de procédures judiciaires» liées à la tenue de la consultation indépendantiste de 2014 et du référendum illégal de 2017. Si l'on ne connaît pas le contenu exact du

«Sanchez a cédé complètement au chantage des indépendantistes»

ALBERTO NUÑEZ FEIJOO,
PRÉSIDENT DU PARTI POPULAIRE

projet, il est probable que, outre les délits de malversation de fonds publics, ceux de désordre public soient inclus. L'amnistie pourrait donc englober les violences commises en 2019 après les condamnations pour «sédition» des dirigeants indépendantistes à de lourdes peines de prison. «Aucun de ceux qui ont été pourchassés par l'Etat espagnol n'en sera exclu», a insisté, à Bruxelles, M. Puigdemont, qui a salué un «accord historique».

Le texte prévoit la tenue de négociations au cours desquelles les indépendantistes demandent notamment l'indépendance financière de la Catalogne, et celle d'un référendum d'autodétermination, auquel le PSOE précise qu'il continue de s'opposer. Il intègre aussi un «mécanisme de vérification» des accords, qui sera confié à des médiateurs étrangers. Une exigence ancienne des indépendantistes, autant destinée à faire avancer leurs demandes qu'à délégitimer la démocratie espagnole. Par ailleurs, l'exposé des motifs de l'accord d'investiture reprend l'argumentaire des indépendantistes, qui font remonter le conflit catalan à 1716, date de l'abolition des institutions régionales sous l'an-



Des rassemblements contre l'accord d'amnistie ont eu lieu cette semaine dans la capitale et plusieurs grandes villes espagnoles. (MADRID, 9 NOVEMBRE 2023/SERGIO PEREZ/EPA)

ancien régime, et dresse une liste de griefs contre Madrid pour justifier la tenue du référendum, jugé illégal, de 2017.

«L'Espagne n'est pas à vendre»

A ces concessions s'ajoutent celles déjà obtenues, le 2 novembre, par la Gauche républicaine de Catalogne (ERC), à savoir l'effacement de 20% de la dette catalane, soit 15 milliards d'euros, et le transfert des compétences en matière de contrôle des chemins de fer régionaux. «Il est nécessaire de former au plus tôt un gouvernement progressiste qui donne de la stabilité à l'Espagne, s'est justifié le numéro trois du PSOE, Santos Cerdan, qui a mené les négociations avec M. Puigdemont. Nous sommes prêts à ouvrir une nouvelle étape historique vers une solution politique et négociée au conflit.»

Si certains ont voulu saluer l'abandon de la voie unilatérale par les séparatistes les plus radicaux, le prix payé par les socialistes pour rester au pouvoir a du mal à passer en Espagne, où aucun sujet n'est plus clivant que l'indépendantisme catalan. «Junts est parvenu à imposer sa rhétorique et la perception globale est que le PSOE a beaucoup cédé, résume Pablo Simon, professeur de science politique à l'Université Carlos-III, à Madrid. Mais, à partir du moment où Pedro Sanchez a dit qu'il n'y avait

pas de plan B, qu'il n'envisageait pas la possibilité de retourner aux urnes, il ne lui restait pas d'autres options que de parvenir à un accord.»

Depuis plusieurs jours, des milliers de manifestants se rassemblent le soir, de manière spontanée, mais aussi à l'appel du parti d'extrême droite Vox, devant le siège du PSOE, à Madrid, aux cris de «Sanchez, traître», «Ce n'est pas un président, c'est un délinquant» et «L'Espagne n'est pas à vendre». Ils étaient au rendez-vous, jeudi soir, devant la délégation du Parlement européen dans la capitale espagnole,

et ils ont marché dans les rues de plusieurs villes espagnoles comme Valence, Barcelone et Grenade. Mardi soir, des échauffourées impliquant des groupuscules néonazis et fascistes avaient fait 39 blessés, dont 29 policiers, à Madrid. De son côté, le Parti populaire (PP, droite) a appelé à manifester dimanche contre l'amnistie dans la capitale et dans toutes les capitales de province.

«Sanchez a cédé complètement au chantage des indépendantistes. Il sacrifie l'égalité, les impôts, la dignité et l'Etat de droit de tous», a déclaré le président du PP, Alberto Nuñez Feijoo, jeudi soir. Arrivé en

tête aux élections législatives du 23 juillet, mais incapable de réunir une majorité au Congrès des députés en faveur de son investiture, il a qualifié l'accord d'«érosion programmée de la démocratie». «Nous ne nous rendrons pas», a-t-il prévenu. «A partir du moment où un gouvernement est exécutif, législatif et judiciaire, c'est une dictature», a renchéri Isabel Diaz Ayuso, la présidente du PP dans la région de Madrid et figure de proue du parti. Le président de Vox, Santiago Abascal, a, lui, appelé à la «résistance civile» face à la «menace contre l'unité nationale».

«Le début de la fin de la démocratie»

La loi d'amnistie concentre les critiques. Si les grâces accordées individuellement en juin 2021 aux dirigeants indépendantistes condamnés pour «sédition» correspondaient à un mécanisme constitutionnel largement utilisé par tous les gouvernements, la dernière loi d'amnistie remonte à 1977, soit deux ans après la mort de Francisco Franco et un an avant l'approbation de l'actuelle Constitution. Elle avait alors été justifiée par la volonté d'enterrer le franquisme.

Depuis des semaines, les juristes se divisent sur la constitutionnalité d'une telle mesure. La principale association de juges, l'Association professionnelle de la magistrature, de tendance conservatrice, s'est élevée, le 2 novembre,

contre une mesure susceptible, selon elle, de «faire voler en éclats les ciments de l'Etat de droit», y voyant «le début de la fin de la démocratie». Le commissaire européen à la Justice, Didier Reynders, a relayé «les sérieuses préoccupations manifestées par de nombreux citoyens» et demandé plus d'informations, dans une lettre adressée au gouvernement espagnol, le 8 novembre.

Si les électeurs de droite s'opposent à l'amnistie, c'est aussi le cas d'une part importante – 40%, selon plusieurs sondages parus ces derniers jours – des sympathisants socialistes. Les autres y voient souvent un moindre mal face au risque d'un gouvernement associant droite et extrême droite. Les dernières enquêtes d'opinion montrent d'ailleurs un recul de la gauche au profit de la droite en cas de nouvelles élections. Les élections européennes des 6 au 9 juin 2024 constitueront le prochain test.

«Faire de nécessité vertu»

L'amnistie est d'autant plus controversée que jamais le PSOE n'avait officiellement envisagé une telle mesure. Il n'a même cessé de l'écartier publiquement comme «clairement inconstitutionnelle» jusqu'à la veille des législatives de juillet. Le résultat électoral, qui a donné la clé du prochain gouvernement aux sept députés indépendantistes radicaux de Junts (sur 350), a rebattu les cartes. Et, bien que les négociations aient commencé en août en secret, ce n'est que le 28 octobre, lors d'un comité fédéral du PSOE, que Pedro Sanchez a assumé pour la première fois publiquement son changement de position. «Dans l'intérêt de l'Espagne et du vivre-ensemble entre Espagnols, je défends l'amnistie», a-t-il déclaré, appelant à «faire de nécessité vertu».

Mais l'argument du vivre-ensemble, déjà brandi au moment des grâces, en 2021, et de la suppression du délit de sédition du code pénal en 2022, ne convainc guère, alors que les tensions en Catalogne se sont largement apaisées depuis, que les indépendantistes sont démobilisés et que le Parti socialiste catalan, affilié au PSOE, est le premier parti de la région autonome.

Avant le vote d'investiture, il restait encore aux socialistes à sceller un accord, déjà bien avancé, avec le Parti nationaliste basque (PNV, modéré). C'est désormais chose faite (lire ci-contre). Au total, ce ne sont pas moins de six partis, en plus du PSOE, qui devront donner leur confiance à Pedro Sanchez pour qu'il conserve son poste. S'il y parvient, la stabilité de la législature ne sera pas assurée pour autant. Carles Puigdemont a insisté sur le fait qu'elle sera sujette «aux avancées et aux respects des accords qui résulteront des négociations». ■

PUBLICITÉ



Clemencia López Cabrera, 29 ans, Guatemala

**CLEMENCIA N'A PAS BESOIN DE PITIÉ,
MAIS QUE SES DROITS SOIENT
RESPECTÉS.**

L'ÉGALITÉ DES CHANCES,
PARTOUT.



HELVETAS

Faire
un don



6 International

Gaza: le «deux poids, deux mesures» dénoncé

ONU Vendredi au Palais des Nations à Genève, l'ambassadeur palestinien Ibrahim Khraishi, entouré d'une quarantaine de diplomates, a lancé un vibrant appel au cessez-le-feu à Gaza. Il a dénoncé les atrocités commises qui ne sont pas des «dégâts collatéraux»

STÉPHANE BUSSARD
@StephaneBussard

Il faisait partie des discussions au sujet de l'Initiative de Genève relative au conflit israélo-palestinien au début des années 2000. Il avait l'habitude de discuter avec ses homologues israéliens. Au Palais des Nations à Genève, vendredi, l'ambassadeur palestinien Ibrahim Khraishi, chef de la mission permanente d'observation de l'Etat de Palestine auprès de l'ONU, était moins enclin au compromis. Il s'est entouré d'une quarantaine d'ambassadeurs de pays de l'Organisation de la coopération islamique et de pays africains. Le groupe a observé une minute de silence avant de lancer un vibrant appel collectif (soutenu aussi par la Chine, la Russie et d'autres pays d'Afrique et d'Amérique latine) «au cessez-le-feu» à Gaza et d'exhorter la communauté internationale à exercer le maximum de pressions pour assurer aux Palestiniens de la bande de Gaza un accès immédiat à l'aide humanitaire et à la levée de tout blocus en matière de nourriture, eau, carburants et électricité.

45 veto utilisés par les Etats-Unis

Ibrahim Khraishi, qui regrette le courage de Yitzhak Rabin et de Yasser Arafat, qui s'étaient tous deux serré la main sur la pelouse de la Maison-Blanche après la conclusion des accords d'Oslo en 1993, a dénoncé les atrocités commises contre le peuple palestinien qui ne peuvent être qualifiées de «dommages collatéraux». Il a aligné quelques chiffres: 11 025 «martyrs» tués à Gaza dont 4500 enfants et 3027 femmes, plus de 27 000 personnes ont été blessées. Le diplomate a relevé que plus de 250 000 habitations ont été détruites ou en partie endom-

magées, qu'Israël a visé des églises, mosquées, écoles et hôpitaux». Après les atroces attaques du Hamas le 7 octobre dernier qui ont fait 1400 morts en Israël, Ibrahim Khraishi a dénoncé le fait qu'Israël avait immédiatement échafaudé un plan pour expulser tous les Palestiniens de Gaza vers le Sinaï égyptien et un plan similaire pour expulser les Palestiniens de Cisjordanie vers la Jordanie. Des plans qui obtinrent une fin de non-recevoir du groupe arabe, de l'Egypte et de la Jordanie.

L'ambassadeur palestinien a rappelé qu'il y a trente ans, ses congénères avaient reconnu l'Etat d'Israël et accepté les frontières d'un Etat palestinien correspondant à celles de 1967 avec Jérusalem comme capitale. Mais aujourd'hui, la perspective d'un tel Etat s'est évanouie: «Il y avait 170 000 colons en Cisjordanie quand nous avons signé les accords d'Oslo, a insisté Ibrahim Khraishi. Aujourd'hui, il y en a 750 000.» Il a déploré les 45 veto utilisés par les Etats-Unis pour contrer des résolutions du Conseil de sécurité de l'ONU au sujet d'Israël. Il s'étonne du système de deux poids, deux mesures appliqué par les Occidentaux qui n'hésitent pas à s'appuyer sur le droit international pour condamner des atrocités commises en Ukraine, mais qui «abandonnent» ce même droit quand il est question des Palestiniens. Ibrahim Khraishi a par ailleurs laissé entendre que la Palestine avait demandé un avis consultatif à la Cour internationale de justice sur la possibilité d'un «génocide» contre le peuple palestinien.

L'ambassadeur de Palestine s'est dit «surpris» par la décision du Conseil fédéral de ne plus soutenir certaines ONG palestiniennes et israéliennes. Il a enfin reconnu qu'il ne souhaitait pas à ce stade faire une demande de session spéciale du Conseil des droits de l'homme sur Gaza. «J'obtiendrais les 16 votes en cinq minutes», dit-il. Mais il estime que la commission d'établissement des faits, qui existe déjà et qui enquête sur les territoires palestiniens occupés, a déjà les moyens de faire un travail approfondi. ■

MAIS ENCORE

Des hôpitaux touchés par des frappes

Des frappes et des tirs meurtriers dans le nord de la bande de Gaza ont touché vendredi, selon des responsables palestiniens, une école et des hôpitaux où les civils cherchent refuge pour échapper aux combats et aux bombardements israéliens. Le mouvement islamiste Hamas a fait état de 13 morts dans une frappe sur le complexe de l'hôpital d'Al-Shifa dans la ville de Gaza, le plus grand du territoire palestinien. L'armée israélienne avait indiqué jeudi soir qu'une de ses divisions menait d'importantes opérations dans une zone «très, très proche» de l'hôpital. (ATS)



Il avait rejoint le front à peine sorti de l'académie militaire, à 22 ans. Ce lieutenant du 71e régiment d'infanterie avait sous ses ordres 26 hommes. Son unité n'en comptait plus que 12 quand il a été capturé par les forces ukrainiennes début novembre, près de Robotyne. (SERGEY SHESTAK)

«En deux mois, j'ai perdu plus de la moitié de mes effectifs»

GUERRE Un officier russe fait prisonnier par les Ukrainiens dans la région d'Orikhiv, près de Zaporijjia, a accepté de répondre aux questions de notre correspondant. Les pertes de l'armée russe seraient considérables

BORIS MABILLARD

Le captif, un officier russe, est tenu sous bonne garde dans une vieille étable abandonnée dans la région d'Orikhiv, à une dizaine de kilomètres du front, au sud-est de Zaporijjia. Les services de l'intelligence militaire ukrainienne veulent l'interroger avant de l'enregistrer et de le transférer dans un lieu de détention pour les prisonniers de guerre. Le détenu consent librement à répondre à quelques questions pour une interview téléphonique traduite par le photographe Sergey Shestak présent dans la pièce. Il dit être bien traité et ne porte pas de trace de coups, mais préfère que son identité ne soit pas révélée. Il s'est battu et a été capturé à Robotyne, l'un des points les plus chauds de la ligne de front et où les combats font rage sans que ni les Russes ni les Ukrainiens ne puissent prendre un avantage significatif.

Dans un exercice inédit de transparence, Valeri Zaloujny, le commandant en chef de l'armée ukrainienne, a reconnu les déboires que rencontre l'offensive ukrainienne. Mais, comme en témoigne le prisonnier, l'armée russe connaît aussi des revers. En l'absence d'informations fiables sur la situation du côté de Moscou, les témoignages des militaires russes aux mains des Ukrainiens donnent des indications précieuses sur l'état et la combativité des forces.

Des mercenaires Wagner arrivés d'Afrique

Assis sur une grosse marmite au centre d'une pièce aux murs nus, l'officier russe ne montre aucun signe de nervosité. Ses réponses sont claires mais laconiques, ponctuées de «je ne sais pas» ou de «soyez plus précis». Il a probablement été préparé pour le cas où il serait fait prisonnier. Sorti de l'académie militaire l'été dernier, à 22 ans, il a été envoyé à Robotyne dès sa première mission. Mais il connaissait la chose militaire bien avant de commencer sa formation, son père étant militaire de carrière posté à Grozny, en Tchétchénie, où toute la famille l'avait suivi.

Sur le front, le jeune gradé – il est désormais lieutenant – commande une petite unité de 26 soldats au sein du 71e régiment d'infanterie qui a pour ordre de tenir les positions de défense russes autour de Robotyne. Parmi ses hommes, trois anciens mercenaires

du groupe Wagner, désormais intégrés dans les forces régulières russes, dont deux étaient préalablement déployés en Afrique. «Nous devons rester dans nos tranchées, tenir les positions et résister face aux assauts ukrainiens. Les mercenaires de Storm-Z [mercenaires dépendant du Ministère de la défense recrutés dans les prisons en échange d'une réduction de peine, ndlr] passaient eux à l'attaque.»

A couvert des bosquets, dans le creux de ses tranchées, l'unité se bat sans armes lourdes. «Nous avions des kalachnikovs, explique le lieutenant capturé, des mitrailleuses de gros calibre et des missiles antichars ATGM». En face, côté ukrainien, ce sont notamment les hommes du bataillon Skala qui se battent. Ces derniers se plaignent de l'intense activité des dronistes russes. Paradoxalement, le lieutenant déplore, lui, la faiblesse de l'armée russe dans ce domaine. «Les Ukrainiens ont plus de drones que n'en ont les Russes: des drones de reconnaissance mais surtout des drones FPV kamikazes.»

Ses réponses sont claires mais laconiques, ponctuées de «je ne sais pas» ou de «soyez plus précis»

Dans le brouillard qu'entretient la propagande des deux camps, il n'y a pas d'informations officielles quant aux pertes militaires. Pour le prisonnier, il n'y a pas de doute que les pertes sont très importantes côté russe. «Quand je suis arrivé sur le front, le 9 septembre, dit-il sans montrer aucune émotion, j'avais 26 hommes sous mes ordres. Le 2 novembre, ils n'étaient plus que 12.» Selon les chiffres ukrainiens, qui doivent être pris avec précaution, les Russes auraient subi 300 000 pertes, morts et blessés graves. Le lieutenant russe gradé va plus loin, selon lui, les pertes s'élèveraient à «350 000 ou même 400 000». Cela affecterait le moral des troupes russes, au plus bas.

Les pertes ukrainiennes, sur lesquelles Kiev ne communique pas, seraient deux fois moins nombreuses, selon Olexiy Melnyk, expert militaire et codirecteur du groupe de réflexion Razumkov, basé à Kiev. «Il y a plusieurs raisons qui expliquent cette différence, détaille l'expert. D'abord, alors que l'état-major russe n'hésite pas à envoyer par vagues successives de la chair à canon, les Ukrainiens

considèrent le capital humain comme un bien précieux. Ensuite, en raison de la qualité de la prise en charge de nos blessés, un blessé ukrainien a plus de chances de survie qu'un blessé russe. Même les kits médicaux que nos soldats portent sur eux suscitent la convoitise des Russes.»

«Le commandement m'a abandonné»

Depuis le début de l'année, l'armée russe a lancé plusieurs offensives massives au sol, à Bakhmout à la fin de l'hiver, à Koupjansk en été puis, plus récemment, à Avdiivka. Aucune d'entre elles n'a porté ses fruits, explique Olexiy Melnyk. A Bakhmout, les Russes ont reculé. A Koupjansk, ils ont repris quelques kilomètres puis ont été stoppés. A Avdiivka, leur offensive s'est soldée par un bain de sang et des pertes innombrables. «Je pense que les Russes avaient de grandes ambitions, relève Olexiy Melnyk. Ils voulaient manifestement atteindre les frontières de l'oblast de Donetsk afin d'occuper toute cette région qu'ils considèrent comme faisant partie de la fédération de Russie. Ils ont échoué. Nous avons eu l'initiative jusqu'à la fin de l'été. Depuis, cela dépend de la zone, les Russes ont l'initiative à Avdiivka, nous ailleurs. Nous pouvons estimer qu'il s'agit déjà d'un succès.»

L'absence de motivation menace sérieusement la combativité russe. Le lieutenant prisonnier déplore que 5% des soldats russes refusent de servir ou désertent. Mais il critique surtout la chaîne de commandement défaillante. «Vous voyez: si je suis ici, c'est à cause du commandement qui m'a abandonné sans soutien de l'arrière, ce qui a permis aux forces ukrainiennes de m'encercler.»

La guerre ne se gagnera pas sur la ligne de front qui est quasiment statique. «Les militaires russes se sont bien enterrés, conte Olexiy Melnyk. Ce qu'ils ont de plus solide, c'est leur défense. En raison de leur impuissance, ils ont repris leurs bombardements sur les infrastructures civiles.» Cette stratégie pourrait faire long feu, car malgré les privations, le moral de la population ukrainienne reste bon, la volonté de résister coûte que coûte aussi. «Les cartes qui montrent les reconquêtes de territoires ne disent pas tout, conclut Olexiy Melnyk. Les frappes de missiles ukrainiens sur les infrastructures militaires des occupants russes, sur leurs dépôts de munition, sur leur flotte navale, sur les postes de commande et sur les lignes de ravitaillement ont porté des coups à l'armée russe, qui pourrait être contrainte de se retirer.» Le jeune lieutenant dit n'avoir pas voulu se battre, «mais quand tu es officier, tu es envoyé au front. J'ai plus de doutes que d'espoirs», conclut-il. ■

PUBLICITÉ

Unil
UNIL | Université de Lausanne
CEDIDAC

SGA | ASPSE
Schweizerische Gesellschaft für Ausserpolitik
Associazione svizzera di politica estera
Association suisse de politique étrangère

**FONDATION
JEAN MONNET
POUR L'EUROPE**

**LA FUTURE
ARCHITECTURE
DU CONTINENT**

**QUEL RÔLE POUR
LA NOUVELLE
COMMUNAUTÉ
POLITIQUE
EUROPÉENNE ?**

**LE MERCREDI
22 NOVEMBRE 2023
DE 17H30 À 19H30**

INTERVENANTS

Cédric Dupont
professeur et co-président de la plateforme TASC
Institut de hautes études internationales
et du développement - Genève

Roland Fischer
président de l'Association suisse
de politique étrangère (SGA/ASPSE)

Sébastien Maillard
conseiller spécial, Institut Jacques Delors
(Centre Grande Europe), associate Fellow,
Chatham House (Europe programme)

Iryna Venediktova
ambassadrice d'Ukraine en Suisse,
ancienne procureure générale d'Ukraine

Aula de l'IDHEAP
Université de Lausanne
Ainsi qu'en direct sur YouTube

Entrée libre sur inscription

Inscription YouTube

www.jean-monnet.ch

Insatisfaite, KPT claque la porte de la faïtière Curafutura

ASSURANCES MALADIE La caisse bernoise tourne le dos à l'organisation, estimant que les buts qu'elle s'était fixés en 2013 ne sont pas atteints. C'est un coup de semonce qui devrait favoriser le rapprochement de Santésuisse et Curafutura

MICHEL GUILLAUME, BERNE
@mfguillaume

C'est une petite bombe dans le monde des assureurs maladie. KPT, la caisse bernoise qui avait gagné 200 000 assurés l'an passé, quitte son association faïtière, Curafutura, «à fin 2023». Elle justifie sa décision par des raisons structurelles et politiques. En 2013, elle avait rejoint Curafutura dans le but de s'engager pour un système de santé «innovatif et orienté vers l'avenir». Dix ans plus tard, elle l'abandonne sur un constat d'échec à cet égard. Mais elle reste indépendante et ne rejoint pas l'autre faïtière, Santésuisse.

Dans l'interview explosive qu'il avait accordée au *Temps* au début de ce mois, le CEO de KPT Thomas Harnischberg n'avait pas caché son irritation quant à la guéguerre à laquelle se livrent les deux faïtières d'assurances maladie Santésuisse et Curafutura, qui ces dernières années n'ont cessé de se chamailler sur des réformes pourtant phares. Sur le tarif Tardoc dans l'ambulatoire comme sur le financement uniforme des prestations dans les secteurs stationnaire comme ambulatoire, Curafutura y discerne un gros potentiel d'économies et veut foncer. Mais Santésuisse, qui craint au contraire des coûts supplémentaires, freine des quatre fers.

«En dehors de notre branche, personne ne comprend que nous ayons des approches si différentes sur ces sujets. C'est en partie pour cette raison qu'à la fin certains en viennent à réclamer à nouveau une caisse unique», s'énermeit Thomas Harnischberg dans notre média. Dix jours plus tard, il ne faut guère s'étonner qu'il en tire les conséquences. Il est désormais crucial de serrer les rangs dans la branche, estime-t-il. «En tant que bâtisseur de ponts, nous souhaitons qu'il y ait à l'avenir davantage de dialogue partenarial, cela en faveur de la branche et des assurés.»

«Un mauvais signal»

Selon Felix Schneuwly, responsable des affaires publiques du site Comparis.ch, cette décision est «un mauvais signal» pour la branche des assureurs. Seules les caisses Assura en 2008 et Sanitas en 2011 avaient osé franchir ce pas, mais elles avaient réintégré le sérail peu de temps après. «Les associations faïtières font trop de politique. Si elles défendaient davantage les assurés plutôt que les intérêts de leurs caisses, il n'y aurait pas un nouveau débat qui s'ouvre sur la caisse

unique», relève Felix Schneuwly. Dans le système de santé, les assureurs doivent tous s'en tenir au même tarif, le TarMed dans le stationnaire. «Il n'y a plus guère que dans les modèles alternatifs qu'il subsiste un brin de concurrence», ajoute-t-il. «Ces derniers temps, les caisses ne se sont pas suffisamment battues sur la qualité des prestations», regrette-t-il encore.

Curafutura est née en 2013 de la scission de quatre compagnies – Helsana, CSS, Sanitas et KPT – qui ont claqué la porte de Santésuisse. Elles estimaient cette dernière «trop dogmatique» et voulaient insuffler plus de concurrence dans le système de santé. Pour Curafutura, le départ de KPT est un coup dur. «Mais nous continuerons à représenter 40% des assurés en Suisse et à nous engager pour améliorer le système de santé», assure-t-elle.

Vers l'approbation du tarif Tardoc

Au cours de la décennie écoulée, les deux faïtières n'ont cessé de se tirer dans les pattes à coups d'études aux résultats contradictoires. Ces derniers temps cependant, elles se sont donné chacune un nouveau président: Martin Landolt pour Santésuisse et Konrad Graber pour Curafutura. Issues du parti du Centre, ces deux fortes personnalités ont d'emblée souligné en chœur qu'il était temps d'enterrer la hache de guerre.

Le coup de semonce de KPT va assurément favoriser ce rapprochement, même si aujourd'hui personne ne parle de fusion. Pas plus tard que mercredi dernier, Santésuisse a annoncé que son conseil d'administration avait approuvé l'introduction de forfaits ambulatoires, qui seront combinés avec le nouveau tarif à la prestation appelé Tardoc, initié par Curafutura et la FMH. Comme Santésuisse représente 41 caisses et 55% des assurés, le Conseil fédéral devrait désormais donner le feu vert à ce nouveau tarif, probablement au premier trimestre de l'an prochain. ■

Forum Santé

Que ce soit pour les patients, les soignants, le climat ou ses finances, notre système de santé n'est plus durable. Découvrez le 14 novembre prochain des pistes inédites pour l'améliorer en vous inscrivant à la 6e édition du Forum Santé, organisé par Le Temps et Heidi.news.

Événement gratuit, sur inscription:
Events.letemps.ch/sante

MAIS ENCORE

Privatisation croissante des soins aux aînés

La tendance à la privatisation du secteur des EMS se poursuit en Suisse. En 2022, 47,3% des maisons de retraite et établissements médico-sociaux appartenant à des entreprises à but lucratif. La même évolution a été observée pour l'aide et les soins à domicile.

En 2021, la part des EMS gérés par le privé était encore de 45,6%, indique vendredi l'Office fédéral de la statistique (OFS). Avec cette hausse, les entreprises privées offraient l'an dernier 42,3% des places d'accueil. Elles géraient 1485 maisons de retraite et homes médicalisés. (ATS)

Des Suisses de l'étranger privés de leur voix

BULLETIN Un Genevois installé au Canada a reçu son enveloppe trop tard: il ne pourra pas voter pour le second tour de l'élection du Conseil des Etats. Le cas n'est pas isolé

FANNY SCUDERI
@FannyScuderi

Payer 70 dollars de timbre rapide pour envoyer son bulletin de vote qui n'arrivera pas à l'heure? Un Genevois expatrié au Canada depuis 2008 s'est posé la question. Ce fonctionnaire international a reçu son enveloppe mercredi soir à Montréal, l'a renvoyée le lendemain matin, tout en sachant qu'il y avait peu de chances qu'elle arrive au Service des votations à temps pour le second tour du Conseil des Etats dimanche.

«Je suis frustré, c'est à chaque fois ainsi lorsqu'il y a un deuxième tour d'élection, commente-t-il par téléphone. Le scrutin va être serré, et je ne peux pas y participer. Il serait intéressant de savoir, après coup, ce que le vote hors délai des Suisses de l'étranger aurait eu comme impact.» Des solutions pourraient pourtant être trouvées, insiste-t-il. «comme le vote électronique». A moins d'un kilomètre de la frontière suisse, une autre Genevoise de l'étranger

abonde dans le même sens: «Je n'ai jamais reçu mon enveloppe de vote pour les élections fédérales du 22 octobre, raconte cette habitante de Ville-la-Grand. Je n'en reviens pas. Certes, il est possible que le problème provienne de la Poste française, mais il pourrait au moins exister des solutions alternatives», estime-t-elle. Comme le dépôt du bulletin dans un service consulaire «pour gagner du temps lorsque les délais sont serrés».

La Chancellerie genevoise souligne faire «le maximum pour que les électeurs et électrices de l'étranger reçoivent leur matériel de vote dans les délais.» Les personnes concernées doivent recevoir leur matériel au minimum quatre semaines avant une élection cantonale et «le plus tôt possible» dans le cas d'un second tour d'un scrutin majoritaire, selon la loi genevoise.

Vote électronique abandonné en 2009

Le Conseil fédéral a renoncé en 2019 à considérer le vote électronique comme un canal officiel, après qu'une faille a été découverte dans l'un des systèmes utilisés. La Chancellerie fédérale a toutefois remis l'ouvrage sur le métier: l'électorat de l'étranger des cantons de Bâle-Ville, Thurgovie et Saint-Gall

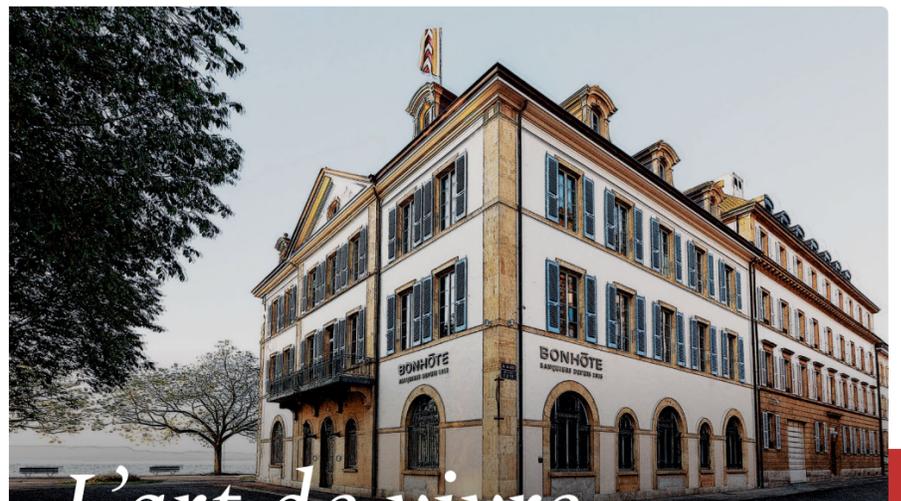
a pu voter par internet le 22 octobre dernier pour les élections fédérales, via un nouveau système de La Poste. Le canton de Genève, qui avait signé le premier scrutin fédéral par le Net en 2004, se dit «favorable» au retour du vote électronique.

«La participation de Suisses de l'étranger augmente lorsque le vote électronique est possible», réagit Filippo Lombardi, président de l'Organisation des Suisses de l'étranger. Lui-même a «fait les frais» de ces problèmes, rappelle-t-il. Conseiller aux Etats tessinois pendant vingt ans, il a été évincé en 2019 au terme d'une élection aux résultats serrés (46 voix d'écart), alors que de nombreux Suisses de l'étranger avaient reçu leur matériel de vote tardivement. L'affaire a été jusqu'au Tribunal fédéral, qui a rejeté le recours contre l'élection formulé par son camp.

«De plus en plus, les Suisses partent seulement quelques années à l'étranger pour travailler, étudier, et rentrent. Ils veulent continuer à s'investir dans la vie démocratique du pays», estime-t-il. Filippo Lombardi ne désespère pas: «Nous voulons qu'en 2027 le vote électronique soit possible pour tout le monde. La Chancellerie et La Poste ont pris leurs responsabilités. La pression est désormais sur les cantons.» ■

PUBLICITÉ

BONHÔTE | Banquiers depuis 1815 ———— Architecte de votre patrimoine



L'art de vivre Bonhôte.

Ensemble, construisons votre avenir

Investissements

Planification patrimoniale

Conseil en financement

Consolidation et gestion multibancaire

Prenez rendez-vous sur
bonhote.ch/vivre-bonhote



Banque Bonhôte & Cie SA – 2, quai Ostervald, 2001 Neuchâtel – T. 032 722 10 00, contact@bonhote.ch

Les Vert·e·s lancent Gerhard Andrey pour le Conseil fédéral

GOVERNEMENT Le parti écologiste a désigné officiellement le Fribourgeois, seul intéressé en lice, comme candidat

ATS

Le Fribourgeois Gerhard Andrey sera le candidat des Vert·e·s dans la course au Conseil fédéral le 13 décembre. Le groupe parlementaire l'a désigné officiellement vendredi. Il était le seul intéressé en lice, plusieurs figures du parti s'étant désistées.

«Gerhard Andrey possède le profil idéal pour représenter les valeurs des Vert·e·s au Conseil fédéral. Engagé sur les questions numériques et de protection climatique, il apporte avec lui une longue expérience dans l'entrepreneuriat et la durabilité», a déclaré devant la presse à Berne la présidente du groupe, Aline Trede. «Le gouvernement a besoin d'un membre qui représente le climat.»

Le groupe a unanimement soutenu la candidature du Singinois, connu comme un «bâtisseur de ponts», capable de

construire des majorités. Le parti a procédé à un examen approfondi de son dossier. Il n'a trouvé aucun élément tant sur le plan juridique que dans la défense des valeurs qui plaiderait en sa défaveur, selon la conseillère aux Etats vaudoise Adèle Thorens.

Ambition intacte malgré le recul

Gerhard Andrey s'est de son côté réjoui «d'offrir aux partis la possibilité de prendre leurs responsabilités pour une Suisse de la concordance». Il a répété qu'un quart des votants n'était pas représenté au Conseil fédéral. «J'ai envie de participer à la construction d'une nature préservée, d'une société solidaire et d'une économie durable.»

Malgré son recul de cinq sièges au Conseil national lors des dernières élections fédérales, le parti écologiste s'estime légitimé à tenter sa chance au vu du deuxième meilleur résultat de son histoire (9,8% de part électorale). Pour lui, la formule magique de 1959 ne fonctionne plus. ■

Nzoy, un possible classement qui indigne

JUSTICE Soutenue par une commission d'experts, la famille du Zurichois tué par un policier en 2021 à la gare de Morges critique l'enquête du Ministère public vaudois. Ce dernier ne trouverait rien à reprocher pénalement aux agents sur place

YAN PAUCHARD
@yanpauchard

Moins de six mois après l'acquittement de six policiers lausannois impliqués dans l'arrestation menant à la mort de Mike Ben Peter, une nouvelle affaire promet d'électriser le canton de Vaud. Le Ministère public pourrait en effet classer prochainement l'enquête contre l'agent qui a tué Nzoy, un Zurichois de 38 ans aux origines sud-africaines, en août 2021, sur un quai de la gare de Morges. C'est ce qu'a laissé entendre le procureur général adjoint, Laurent Maye, dans un avis de prochaine clôture, adressé le 10 octobre dernier à Ludovic Tirelli, l'avocat de la famille du défunt. Après deux ans d'instruction, le magistrat ne trouverait rien de pénalement répréhensible à l'encontre du policier qui a tiré. Le procureur n'entretrait pas non plus en matière sur le reproche fait aux autres agents présents d'avoir tardé à porter secours à la victime.

La perspective d'une ordonnance de classement, sans procès ni audience, est inacceptable pour les proches de Nzoy. Hier matin, lors d'une conférence de presse à Lausanne, ils ont appelé le procureur à revenir urgemment sur sa décision et lui ont demandé de poursuivre son enquête pour homicide par négligence, ainsi que pour omission de prêter secours. Dans sa requête, la famille est appuyée par la commission indépendante pour l'établissement de la vérité sur la mort de Nzoy. Composée de plusieurs experts en médecine, sciences forensiques et droit, elle s'est constituée en mai dernier. «Nous sommes très inquiets du classement prématuré dans cette affaire, cela fait naître de sérieux



Une banderole à la mémoire de Nzoy, affichée lors d'un rassemblement devant la gare de Morges, deux ans après sa mort. (30 AOÛT 2023/PIERRE ALBOUY/KEYSTONE)

doutes quant à la conformité avec l'état de droit, a ainsi justifié l'avocat Philip Stolk. Une enquête claire et complète est nécessaire.»

Trois coups de feu

Pour la commission indépendante, il demeure trop «d'incohérences et de questions sans réponses» dans ce dossier. Pour rappel, la mort de Nzoy avait sus-

cité une importante émotion. Ce 30 août 2021, aux alentours de 18h, la centrale de police est avisée de la présence d'un homme «perturbé», mais pas dangereux, sur l'un des quais de la gare. Une première patrouille de la Police Région Morges arrive sur les lieux, suivie d'une deuxième. Quatre agents entourent Nzoy, en détresse psychologique. De plus en plus agité, ce dernier avance

alors avec un couteau en direction d'un agent, qui tire et atteint à trois reprises le Zurichois. La scène est filmée par des pendulaires, nombreux à cette heure de pointe, et abondamment partagée sur les réseaux sociaux.

Ce sont notamment ces vidéos qui ont servi de support à un petit film de huit minutes, dévoilé devant la presse hier. Réalisé par Border Forensics, une agence de

recherche et d'investigation basée à Genève, ce film reconstitue minutieusement les faits depuis 17h59, le moment où Nzoy tombe au sol, touché par le troisième tir. «Alors qu'il était étendu sur le sol et blessé par balles, les agents de police présents ont priorisé des manipulations de sécurité – pendant près de 6 minutes

30 plutôt que d'effectuer des mesures de sauvetage et de réanimation», analyse Elio Panese, de Border Forensics. Et même s'ils ont rapidement appelé une ambulance, «les policiers n'ont pas effectué les mesures de premiers secours dans les temps», appuie Martin Herrmann, chirurgien et membre de la commission indépendante.

«Les policiers n'ont pas effectué les mesures de premiers secours dans les temps»

MARTIN HERRMANN, CHIRURGIEN

La vidéo a été envoyée jeudi au Ministère public. Contacté par l'agence Keystone-ATS, ce dernier confirme l'envoi d'un avis de prochaine clôture aux parties de la procédure en date du 10 octobre, mais ne fait aucun autre commentaire dans la mesure où l'instruction pénale «est toujours en cours». La pression est néanmoins aujourd'hui forte sur le procureur Laurent Maye, qui avait déjà instruit l'affaire Mike Ben Peter. Sa décision est très attendue dans le contexte explosif d'une augmentation des accusations contre un racisme policier. «Depuis dix ans, la Suisse romande a connu plusieurs décès à la suite d'intervention de forces de l'ordre et l'on doit constater que dans près de 100% des cas, les personnes décédées étaient des afro-descendants racisés», conclut l'avocate Brigitte Lembwadio Kanyama, également membre de la commission. ■

Au Locle, pas des «pieds nickelés» mais bien des bandits, estiment les juges

NEUCHÂTEL La cour a tranché dans le procès lié à un cambriolage horloger perpétré en 2022. Elle retient la thèse du vol planifié, assorti de plusieurs autres infractions. Seul le cerveau de l'affaire purgera une peine de prison ferme

ALINE BASSIN
@bassineline

«Le vol a bien été consommé». Le président du Tribunal des Montagnes neuchâteloises n'a pas laissé planer le doute longtemps vendredi après-midi, à la lecture du verdict du procès de cinq personnes impliquées à des degrés divers dans un vol de mouvements de montres en septembre 2022.

Pour la cour, s'il y a eu «fiasco», c'est parce que la police qui surveillait l'un des complices est intervenue, et pas en raison d'un «amateurisme» dont les cinq accusés auraient fait preuve. En conclusion, sans l'action des forces de l'ordre, les prévenus auraient pu profiter des fruits de leur larcin, évalué à 413 000 francs. Situé au Locle, l'établissement horloger qui a fait les frais de ce cambriolage a obtenu de la justice que son nom ne soit pas rendu public. Il ne s'est pas porté partie civile dans le procès qui s'est tenu sur deux jours.

Les juges ont en grande partie suivi l'accusation, écartant la thèse de la défense qui évoquait

une bande désorganisée dont certains membres n'avaient pas réellement pris conscience de la gravité de leur acte, l'un des avocats allant jusqu'à les comparer aux Pieds nickelés plutôt qu'aux bandits du film *Ocean's Eleven*.

Si le pouvoir judiciaire écarte cette version, il n'a toutefois prononcé qu'une seule peine de prison ferme, à l'encontre du principal protagoniste de l'affaire. Celui-ci est qualifié par le juge de «deuxième étage» du braquage puisque le commanditaire du cambriolage, un ressortissant tchèque lié au grand banditisme, fait l'objet d'une autre

Très remonté, le principal accusé s'est insurgé contre ce jugement, taçant la cour

procédure. L'accusé le plus lourdement condamné est reconnu coupable de vol, de dommage à la propriété, mais aussi de délit de fuite et d'infraction à la loi sur la circulation routière.

Pour échapper à la police, le cerveau de l'opération a en effet tenté de prendre la poudre d'escampette,

roulant à contresens sur plusieurs centaines de mètres et provoquant de nombreux dégâts, endommageant notamment trois véhicules.

Il écope d'une peine de prison de quatre ans et cinq mois. L'homme sera par ailleurs exclu du territoire helvétique pour vingt ans.

Deux autres prévenus ne pourront plus non plus fouler le sol suisse, mais pendant une durée de cinq ans. Ils écopent de peines d'emprisonnement moins lourdes assorties d'un sursis, même si l'un d'entre eux est qualifié de coauteur du cambriolage. Pas de prison ferme non plus pour un quatrième accusé qui, lui, échappe de justesse au bannissement au motif qu'il dispose d'un ancrage plus fort en Suisse, pays qu'il a rejoint à l'âge de 7 ans.

Très remonté, le principal accusé s'est insurgé contre ce jugement, taçant la cour et affirmant qu'il n'y a pas de grand banditisme dans cette affaire et que «tout ce qui a été dit est faux», ponctuait ses invectives d'un «Bravo Monsieur le Procureur». A l'instar du Ministère public et de ses complices, il a dix jours pour faire appel. Le point final de cette affaire qui avait fait suite à d'autres cambriolages visant l'écosystème horloger de l'Arc jurassien n'est de toute manière pas encore écrit. Le commanditaire de l'opération devrait être jugé l'an prochain. ■

A Yverdon, le père qui abusait de sa fille écope de 15 ans de prison

PROCÈS L'homme a été condamné à la réclusion pour inceste par la Cour criminelle de la Broye et du Nord vaudois. Poursuivie pour avoir maltraité ses enfants et fermé les yeux sur les abus, la mère devra purger une peine de 4 ans

ATS

A Yverdon, un père incestueux a été condamné vendredi à 15 ans de prison ferme pour avoir abusé sexuellement de sa fille durant plusieurs années. La Cour criminelle de la Broye et du Nord vaudois a estimé que sa culpabilité était «écrasante», et que ses actes étaient «gravissimes». Elle a décrit un homme «écœurant» qui a transformé sa fille en «une chose» pour satisfaire ses «pulsions». La victime, aujourd'hui âgée d'une vingtaine d'années, a été abusée chaque semaine ou presque entre 2013 et 2019. Dans leur verdict, les juges ont souligné le «rôle destructeur» de cet homme, son «caractère lâche et possessif». Il a commis des actes «ignobles» sur celle qu'il était censé protéger. «Il a été indigne de son rôle de père», a relevé la Cour. La responsabilité de ce quinquagénaire – en détention provisoire depuis près de deux ans – est «pleine et entière». Malgré «une amorce» de prise de conscience et des excuses qui «semblent sincères», les juges ont prononcé une lourde peine, s'approchant des 17 ans requis par le Ministère public.

«Lente dégradation psychique et physique»

Quant à la mère, elle a été déclarée complice des agissements de son mari. Le Tribunal a déclaré ne pas croire «les dénégations de la prévenue», quand elle a assuré qu'elle n'était au courant de rien. Lorsque sa fille lui a signalé les premiers atouchements, lors de vacances en Espagne, la

mère aurait dû être «en état d'alerte» comme l'aurait été «n'importe quel parent», ont relevé les juges. La mère n'a pas non plus cherché à comprendre «la lente dégradation psychique et physique de sa fille.» Cette femme n'a «rien voulu voir», préférant «sacrifier» sa fille et la laisser «sous le même toit que son bourreau» afin de «préserv[er] un idéal familial», a poursuivi la Cour. La mère a également été condamnée pour avoir tenté de tuer son fils cadet, atteint d'un lourd handicap. Excédée par une crise de son enfant, elle lui avait mis un somnifère dans la bouche, avant de le retirer rapidement. A cette époque, cette femme était dans un état dépressif grave, et envisageait même d'exterminer l'entier de la famille, ont noté les juges.

Verdict «contrasté», selon la victime

Outre la peine de prison, le père a été condamné à verser 80 000 francs pour tort moral à sa fille. Les deux parents doivent également s'acquitter de 10 000 francs d'indemnité à leur fils cadet, là aussi pour tort moral.

La victime n'était pas présente vendredi à Yverdon pour la lecture du jugement. Elle en a toutefois été informée par téléphone par son avocate Coralie Devaud. Celle-ci a ensuite rapporté que sa cliente avait «un sentiment contrasté» à propos de ce verdict. Elle s'est réjouie de cette peine de 15 ans qui, «symboliquement», permet de lui rendre «l'enfance et l'adolescence qui lui ont été volées». A l'inverse, elle s'est dite «dévastée» par la peine prononcée contre sa mère, avec qui elle s'est rapprochée, a poursuivi Me Devaud. L'avocate de la mère, Anne-Claire Boudry, a parlé de «choc» pour sa cliente. Sans vouloir «minimiser» les faits, elle a parlé d'une «lourde sanction» et indiqué qu'elle ferait appel. L'avocat du père n'a, lui, voulu faire aucune déclaration. ■

New Kia EV9

4x4. 7 places. 800 volts.



Movement that inspires

En savoir plus.



Ne détournez pas le regard des étoiles de David sur nos murs

SANS FILTRE

Donc nous en sommes là. Alors qu'on devrait s'indigner des 10 000 morts palestiniens et soutenir le peuple de Gaza, on a réussi à réveiller nos pires démons. L'antisémitisme est de retour en force.

Je n'aurais jamais pensé voir de mon vivant des boîtes à lettres recouvertes d'étoiles de David à Genève; des affiches réclamant la libération des otages arrachées; dans les manifestations, des slogans visant à rayer Israël de la carte – «Du fleuve à la mer, la Palestine sera libre», une formule récupérée par le Hamas pour figurer la destruction de l'ennemi.

Je n'aurais jamais pensé voir de mon vivant des images de défilés, comme à Essen en Allemagne, où des islamistes scandent «Allah akbar» et réclament l'instauration du califat. Je n'aurais jamais imaginé que des professeurs, en France, n'osent plus enseigner la Shoah. Que la semaine dernière à Steffisburg, dans le canton de Berne, un événement culturel autour de l'Holocauste ait été annulé en raison du risque, alors que, chaque semaine, des milliers de personnes défilent dans les rues en soutien au peuple palestinien sans qu'ils courent de danger. Je n'aurais jamais imaginé qu'en Europe, près de quatre-vingts ans après la fin de la guerre, des enfants préfèrent taire qu'ils sont juifs.

Que l'antisémitisme soit d'abord le fait de l'extrême droite version lepéniste ne fait pas un pli. Mais désormais, l'idéologie brune



LAURE LUGON ZUGRAVU
JOURNALISTE

Je n'aurais jamais imaginé qu'en Europe, près de quatre-vingts ans après la fin de la guerre, des enfants préfèrent taire qu'ils sont juifs

peut compter sur un nouvel extrémisme pour nourrir la haine: le totalitarisme à la sauce islamiste.

A peine masqué, il avance derrière la cause honorable d'un Etat palestinien, porté par les services d'une gauche radicale en mal de révolutions et de suffrages. Dans les années 1960, la vieille gauche a fait des projets anti-impérialistes et de la défense des peuples opprimés un fonds de commerce.

Rien que de très naturel, donc, à ce que le keffieh dans sa version pacifiste s'invite aux défilés. Mais depuis, une nouvelle gauche a fusionné les luttes féministes, identitaires, genrées, raciales, anticolonialistes, anticapitalistes. Elle a intégré à ce paquet hétéroclite l'islamisme radical par association idéologique: Israël égale Etats-Unis, égale Occident, égale Blancs, égale suprémacistes, égale ennemis. Si l'ignorance ou la cécité ne frappait pas une partie des militants, ils sauraient que cet islam dévoyé n'a pas plus de pitié pour les queers que pour les juifs.

J'entends d'ici hurler ceux qui croient naïvement que les manifestations pro-palestiniennes n'ont pour objectif que la défense d'un peuple et d'un Etat, ceux qui font la différence entre antisionisme et antisémitisme. La réalité est plus laide, puisque la réplique israélienne a provoqué la colère sans qu'on ait pleuré les premières victimes, les civils juifs massacrés le 7 octobre. Considérer le Hamas comme un simple mouvement de résistance est la conséquence de la porosité de notre société à l'islam radical au nom de la cause arabe. La solidarité cache le rejet d'Israël.

Je n'aurais jamais imaginé voir l'universalisme sombrer dans de tels marécages et la cause palestinienne révéler la haine de l'Occident envers lui-même. Alors cet Occident n'ose plus regarder en face les étoiles de David sur les boîtes à lettres, cette honte dont il est le nom. ■

Elisabeth Baume-Schneider: une année gâchée



YVES PETIGNAT
JOURNALISTE

MA SEMAINE SUISSE

Elisabeth Baume-Schneider termine sa première année de ministre de l'Immigration là où elle aurait dû la commencer. A la frontière, à Chiasso. Là où non seulement les Tessinois mais aussi ceux qui ont cru en elle espéraient qu'elle démontre avoir entendu les craintes, raisonnées ou non, d'une partie de la population face à la forte hausse de l'immigration et des demandes d'asile. Voilà donc une année qui aura gâché une partie du capital de confiance obtenu lors de son élection surprise au Conseil fédéral. Parce qu'elle aura trop hésité à sortir de sa zone de confort, jurassienne et socialiste. Même si cette visite aura été tout d'abord une opération médiatique, il ne faut jamais mépriser la communication politique. La politique, c'est parler et agir.

Voilà donc une année pendant laquelle la ministre de Justice et Police aura permis à la droite nationale-conservatrice de justifier sa thèse du «fiasco de la politique migratoire» et de «mise en danger de la population suisse». Une politique accusée de contribuer à alimenter cette «Suisse à 10 millions d'habitants» agitée comme un épouvantail. «Nous accueillons trop d'étrangers et en plus les mauvais», accusait le programme politique de l'UDC en dénonçant le fait que «la politique d'asile et la politique migratoire sont de plus en plus confondues». Alors qu'environ 120 000 personnes relevaient du domaine de l'asile à fin 2022 (réfugiés reconnus, statuts provisoires, requérants et statuts de protection S), soit 1,6% de la population suisse, l'immigration liée à l'emploi et à la libre circulation des personnes, donc venues essentiellement du continent européen, a dépassé 1,2 million de personnes en une vingtaine d'années. La prétendue «invasion étrangère par le biais de l'asile» ou «l'immigration éfrénée en provenance de régions qui nous sont culturellement étrangères», pour reprendre les mots de l'UDC, tout cela reste donc essentiellement du domaine de l'agitation politique, du populisme et du mythe.

Il n'empêche que, constatant, à tort ou à raison, que «l'importante immigration régulière n'apporte rien à l'économie», la droite nationale pose un constat qui mérite un vrai débat. Et lance un défi passionnant: «L'objectif pour la Suisse devrait être une tout autre croissance.» On croirait lire un éditorial de la WOZ ou du Courrier de Genève. Mais à cela ni le contrôle aux frontières, dont on connaît l'inefficacité en la matière depuis quarante ans, ni le retrait des Accords de Schengen/Dublin, n'apporte de réponse. C'est à une révolution de société que nous confronte l'UDC.

Le défi s'adresse davantage aux patrons d'Economiesuisse ou au ministre agrarien de l'Economie, Guy Parmelin, qu'à la responsable du dossier des migrations. Quelles conditions de travail sommes-nous prêts à accepter pour augmenter la productivité indigène, comme le suggère l'UDC? Vers quel type de société moins axée sur la consommation voulons-nous nous diriger? A quel confort, services, soins à la personne, sommes-nous prêts à renoncer? Pourtant, comme ministre socialiste, Elisabeth Baume-Schneider est sans doute mieux à même de contribuer à ce débat de société. Mais il lui appartient tout d'abord de concrétiser ce qu'elle exprimait en début d'année au 19h30 de la RTS en matière d'asile: «Il ne s'agit pas de dire si c'est bien ou pas. Il s'agit de dire si c'est conforme au droit. La sécurité du droit est la garantie d'un droit d'asile humanitaire et juste. Je n'ai pas à dire si c'est bien ou pas bien, je dois dire ce qui est juste.» ■

Le dessin de la semaine

Par Heng
Singapour

Joe Biden: «Faites preuve de retenue!»

Heng Kim Song est sans doute le dessinateur d'Asie le plus connu à l'international. Depuis 1984, il est la plume attitrée du grand quotidien de Singapour «Lianhe Zaobao», et ses dessins sont reproduits dans la presse occidentale.

Choisi par Chappatte

En collaboration avec
Cartooning for Peace
et la Fondation Freedom
Cartoonists.



Freedom
Cartoonists



A Tuvalu, la migration planifiée du premier Etat à être noyé

NOUVELLES FRONTIÈRES

Le plus haut sommet de l'Etat de Tuvalu culmine à cinq mètres. Et d'ici à 2100, les 26 km² de ses terres émergées seront devenues inhabitables en raison de la hausse des océans. Ses 11 200 habitants et leurs descendants auront tous émigré, et il ne restera alors des neuf atolls de l'Etat polynésien qu'une mémoire, un patrimoine culturel conservé dans l'espace virtuel et 800 000 km² d'eaux territoriales pour ce qui sera le premier Etat 2.0, c'est-à-dire sans citoyen à demeure sur son sol, mais dont la souveraineté pourrait être préservée. Jusqu'au jour où les eaux redescendent? Dans quelques siècles?

Loin des carnages de la géopolitique mondiale, les Tuvalais subissent en silence le premier transfert intégral d'une population en raison du réchauffement climatique. S'ils ne sont pas la cible d'un plan d'extermination, ils sont

bien les victimes d'une action humaine – l'émission de gaz à effet de serre – qui modifie consciemment l'environnement. Avec, pour résultat, la disparition prévisible de terres entières privant des millions de personnes de leur habitat. Caricatural? La réalité à laquelle sont confrontés les petits Etats insulaires est un raccourci brutal pour comprendre la relation de cause à effet du principal danger qui menace l'humanité. Et si ce n'est que récemment que leur voix a été relayée à l'ONU, leur sort est emblématique de ce qui nous attend à une tout autre échelle.

Vendredi, l'Australie a signé un traité inédit avec l'Etat de Tuvalu. La grande île accordera chaque année 280 visas d'immigration aux habitants des petites îles. Les bénéficiaires auront accès à l'éducation, aux soins de santé, à un soutien familial et à un revenu dès leur arrivée. Des gestes présen-

tés par Canberra comme la reconnaissance d'une responsabilité. L'Australie fait, il est vrai, figure de très mauvais élève en matière de CO₂. Pourquoi 280? «Pour éviter une fuite des cerveaux», ont expliqué les premiers ministres Anthony Albanese et Kausea Natano. A ce rythme, il n'y aura plus de résidents dans l'archipel d'ici quarante ans. Selon les prévisions actuelles, la capitale, Funafuti, sera à moitié inondée en 2050. Le temps presse.



FRÉDÉRIC KOLLER
JOURNALISTE

Il y a quelques années, l'ancien premier ministre Kevin Rudd proposait d'offrir la citoyenneté australienne aux habitants de plusieurs îles du Pacifique si leurs terres devenaient inhabitables en raison du réchauffement climatique. Soit une population totale de 75 000 personnes. Les Etats-Unis et la Nouvelle-Zélande ont évoqué ce type de solution avec d'autres micro-Etats de la région. L'Australie s'engage par ailleurs à construire des digues et à venir en aide aux Tuvalais en cas de désastre naturel majeur, de pandémie ou... d'agression militaire.

Comme dans tout accord, il y a une contrepartie. Si l'on ne voit pas très bien qui pourrait envahir Tuvalu, Canberra s'assure néanmoins que son gouvernement ne pourra pas signer d'accord de sécurité avec un autre Etat. La Chine est visée. L'annonce, l'an dernier, d'un accord de ce type entre

Pékin et les îles Salomon voisines avait alerté l'Océanie. Mais aussi Taïwan, dont les derniers pays à reconnaître l'existence sont précisément des îles du Pacifique.

La dépopulation de l'archipel pourrait avoir une autre conséquence: la prise de contrôle par l'Australie des eaux territoriales, de la zone économique exclusive et de pêche de Tuvalu. C'est du moins ce que proposait Kevin Rudd en 2019. Que restera-t-il alors de l'Etat de Tuvalu? Même sous l'eau, «notre souveraineté n'est pas négociable», insistait son premier ministre en septembre à New York, lors de l'Assemblée générale de l'ONU. Comme les Tuvalais, «de plus en plus de citoyens du monde devront aller vivre ailleurs», prévenait-il. Certains les appellent des «réfugiés climatiques». A Funafuti, il est plutôt question de disparition de la surface de la terre. ■

12 Grande interview

«On peut très bien travailler avec moi, mais il faut livrer des résultats»

ALBERT BAEHNY Président du conseil d'administration de Lonza, il occupe également depuis quelques semaines la position de directeur général par intérim. Le sous-traitant pharmaceutique bâlois connaît une année mouvementée

PROPOS RECUEILLIS PAR
ÉTIENNE MEYER-VACHERAND
ET ALINE BASSIN

🐦 @etiennemeyva | 🐦 @bassinaline

Pour la deuxième fois depuis qu'il est président du conseil d'administration de Lonza, Albert Baehny occupe également le poste de directeur général par intérim. Mi-septembre, le spécialiste bâlois de la sous-traitance pharmaceutique a annoncé le départ surprise de Pierre-Alain Ruffieux, en poste depuis novembre 2020. Le lendemain intervenait un autre départ, celui de l'américain Moderna qui mettait fin à la production de la substance active de son vaccin contre le covid sur le site valaisan de Viège. Ces événements ont bousculé Lonza dont le cours en bourse recule d'un peu plus de 30% sur un an, mais reste en hausse de 29% par rapport à 2019.

Sans se dérober, du haut de la tour Lonza, à deux pas de la gare de Bâle, celui qui est aussi président du conseil d'administration du groupe Geberit, dont il a été le directeur général pendant dix ans, revient sur cette période de turbulences.

La baisse des ventes liées au covid était attendue. L'avez-vous sous-estimée? Je crois surtout que ce sont les marchés financiers qui ont pensé que les ventes des produits liés au covid allaient perdurer. Fort heureusement, la pandémie a pris fin, donc les activités qui lui sont directement imputables vont connaître le même sort. Evidemment, les conséquences de ce changement pour Lonza sont assez importantes. Pour cette année, les estimations de chiffre d'affaires dans ce domaine sont d'environ 450 à 500 millions de francs, y compris une compensation pour la fin du contrat avec Moderna. Mais l'an prochain, ces revenus seront nuls. Nous avons donc dû revoir notre *mid-term guidance* à la baisse.

Mais ces changements de prévisions annoncés cet été ne sont-ils pas intervenus un peu tard? Deux éléments l'expliquent. Tout d'abord, notre communication sur les volumes anticipés pour ces ventes liées au covid aurait pu être plus proactive. Deuxième élément: pour donner de

nouvelles prévisions, nous avons dû attendre la décision de Moderna de se passer de nos services.

Cette rupture de contrat avec Moderna était-elle prévisible? Quand nous avons signé le contrat au printemps 2020, nous avons prévu ce cas de figure puis que nous avons inclus une clause de frais de résiliation anticipée pour nous protéger. Elle permet notamment de couvrir les coûts de réorientation des capacités de production et du personnel qui étaient dédiés à ces opérations.

Moderna a maintenu sa collaboration avec Rovi en Espagne mais pas avec Lonza en Suisse. S'agit-il d'une question de coût de production? Les deux entreprises ne font pas le même travail. Nous fabriquons la substance active tandis que Rovi s'occupe de l'étape de conditionnement et de finition du vaccin. Nous n'avons pas cet outil de *fill and finish* pour ces produits. La collaboration se poursuit avec Rovi parce que Moderna n'a pas cette capacité. En revanche, Moderna dispose désormais en interne des moyens de produire la substance active.

«Une partie de nos ressources ARNm vont être redirigées vers d'autres projets qui sont en cours d'évaluation»

Vous aviez annoncé un partenariat pour dix ans avec Moderna, qui développe d'autres traitements à ARNm que les vaccins covid. N'y avait-il pas d'autres opportunités de poursuivre la collaboration? Le contrat de base avec Moderna contenait une exclusivité pour la production de vaccins. Il n'y avait pas de clause pour des activités en dehors de ce domaine-là. Pour leurs nouveaux produits, c'est avec leurs outils de production qu'ils produisent les quantités nécessaires à leurs essais cliniques. En revanche, cela implique que nous sommes libres de travailler avec cette technologie ARNm avec d'autres sociétés.

La page Moderna est-elle définitivement tournée? Non, nous avons d'excellentes relations avec Moderna, la rupture ne s'est faite que sur les vaccins. Ce que nous avons accompli est unique et nous en sommes fiers. En six mois, nous sommes passés d'un processus de laboratoire à une production industrielle pour fabriquer des vaccins approuvés par la FDA [les autorités américaines de régulation des médicaments, ndlr]. En juin 2020, il y avait une halle vide à Viège, et à la fin du mois de décembre la même année nous produisions les premiers lots de la substance active pour le vaccin contre le covid! Les équipes de Lonza et de Moderna ont travaillé jour et nuit pour parvenir à ce résultat.

Y a-t-il suffisamment d'autres clients pour utiliser pleinement les capacités développées pour Moderna? Pas actuellement. Une partie de nos ressources ARNm vont être redirigées vers d'autres projets qui sont en cours d'évaluation. Cette réorientation va sans doute prendre au moins une année.

Le 17 octobre dernier, vous avez tenté de rassurer les investisseurs. Pensez-vous y être parvenu? Je pense que nous avons réussi à faire comprendre que 2024 serait une année de transition, parce qu'il n'y aura pas de ventes liées à Moderna. Notre objectif annuel de croissance pour la période 2024-2028 est de 11 à 13% avec une marge Ebitda [bénéfice avant intérêts, impôts, dépréciation et amortissement, ndlr] de 32 à 34%. Peu de sociétés peuvent annoncer ce genre de résultats. Et de surcroît, nous allons continuer à investir massivement. En 2022, nos dépenses en capital atteignaient environ 1,9 milliard de francs. Nous avons par ailleurs un programme de rachat d'actions de 2 milliards, et nous payons des dividendes. Il n'y a pas beaucoup d'entreprises qui peuvent se targuer de ce type de profil. Je crois que cela a été compris.

Les difficultés des biotechs et des petites pharmas à se financer ont aussi pesé sur vos résultats. Voyez-vous une amélioration arriver dans ce domaine? Entre 2018 et 2021, dans le domaine des thérapies cellulaires et géniques, la croissance des nouvelles molécules

PROFIL

1952
Naissance à Fleurier.

1979
Commence sa carrière au département recherche de Serono-Hypolab.

2003
Entre chez Geberit, avant de devenir directeur général deux ans plus tard.

2018
Prend la tête du conseil d'administration de Lonza.

2019
Assure la direction par intérim du groupe pharmaceutique une première fois.



était de 20% par an. C'était une croissance irrationnelle, une période d'investissements exagérée parce que l'argent était bon marché. Cette phase est derrière nous. Le taux de croissance de ces molécules entre 2022 et 2023 a chuté à 8%. C'est une correction saine, mais radicale, qui a touché notre activité. Pour les années 2024 à 2026, nous nous attendons à un taux de croissance de ces nouvelles molécules de 10 à 12%. On ne retrouvera jamais les 20%, mais une normalisation se profile.

La question des ventes liées au covid était anticipée, mais le départ de Pierre-Alain Ruffieux a été une surprise vu de l'extérieur. Était-il inévitable? En 2019, lorsque nous avons entamé la recherche d'un futur directeur, nous avons mis la priorité sur les qualités opérationnelles. Nous voulions quelqu'un qui avait fait ses preuves dans le contrôle de qualité, la production et la gestion de la chaîne d'approvisionnement. Le meilleur candidat en rapport avec ces critères était Pierre-Alain Ruffieux. Mais



LE QUESTIONNAIRE DE PROUST

Comment vous ressourcez-vous?

Je jardine et je passe du temps en famille.

Quel est votre péché mignon culinaire?

La fondue, j'ai parfois du mal à m'arrêter.

Y a-t-il une personnalité qui vous a inspiré dans votre parcours?

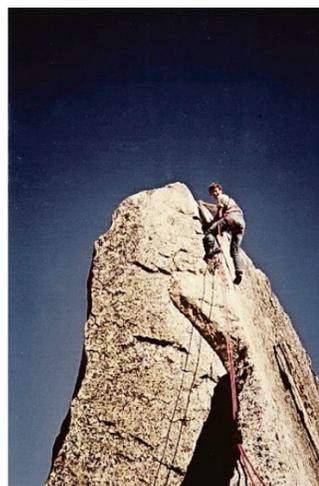
Mes parents qui m'ont transmis des valeurs, l'honnêteté, la transparence et la volonté. Ils nous ont fait faire beaucoup de sport et de la compétition, ils m'ont appris à ne pas lâcher.

La profession dont vous rêviez enfant?

Guide de montage et globe-trotter. Entre 15 et 30 ans, il n'y a presque pas un week-end où je n'étais pas à la montagne.

A part en Suisse, dans quel pays auriez-vous aimé travailler?

Au Vietnam, que j'ai visité dès l'ouverture des frontières du pays.



A gauche: Albert Baehny escaladant une façade de granit en Valais en 1974. A droite: sa passion pour l'alpinisme l'a emmené jusqu'au Népal en 1975. (ARCHIVES PERSONNELLES)



Dans sa jeunesse, la montagne a occupé une place importante dans la vie d'Albert Baehny, ici dans le parc national de Joshua Tree en 1980. (ARCHIVES PERSONNELLES)

Albert Baehny: «Nous n'avons pas besoin de nous acheter une bonne conscience.» (BÂLE, 7 NOVEMBRE 2023/CHRISTIAN FLIERL POUR LE TEMPS)

nous savions très bien qu'un directeur de l'exploitation n'est pas encore un excellent directeur général pour Lonza. Notre espoir était qu'il conserve ces qualités et qu'il en développe d'autres. Malheureusement, il n'a pas répondu à toutes nos attentes.

Ce départ est intervenu la veille de l'annonce de la rupture avec Moderna. Les deux événements sont-ils liés? Non, ils n'ont vraiment rien à voir. Le calendrier pourrait le faire croire, mais ces événements sont indépendants.

C'est le deuxième directeur général à partir peu de temps après sa prise de fonction. N'arrivez-vous pas à trouver la bonne personnalité? Je ne souhaite pas revenir sur le précédent directeur général parti en 2019, c'est de l'histoire ancienne. Nous avons fait deux erreurs, j'en suis conscient et j'ai ma part de responsabilité. Premièrement, les vérifications nécessaires par rapport aux candidats n'ont pas été suffisantes, notre analyse et nos recherches n'ont pas été assez poussées. La deuxième erreur,

c'est de ne pas avoir suffisamment évalué le potentiel de développement des candidats sur la base de leur expérience passée.

De l'extérieur, on pourrait se demander s'il ne faut pas avoir peur de travailler avec vous... Prenons un autre exemple qui me concerne: chez Geberit, le directeur général est en place depuis de nombreuses années. Il n'y a jamais eu ni problème, ni restructuration ou défaut. On peut très bien travailler avec moi, mais il faut livrer des résultats. Je suis ouvert à la critique. Je comprends votre question mais je vous affirme en bonne conscience qu'il n'y a pas de difficulté à travailler avec moi.

Pourquoi votre méthode qui a fonctionné chez Geberit semble avoir plus de mal à prendre chez Lonza? La raison en est simple. J'ai été directeur général de Geberit pendant dix ans, j'ai donc eu le temps de préparer ma succession. Pendant six ans, j'ai formé le meilleur candidat sans qu'il le sache. La situation est différente chez Lonza, où en tant que président du conseil d'administration, je ne suis pas aussi proche de l'organisation au jour le jour. Chez Geberit, je n'avais pas le droit à l'erreur puisque j'ai eu dix ans pour me préparer.

Vous êtes à la recherche d'un ou d'une successeur à Pierre-Alain Ruffieux. Des profils se dégagent-ils déjà? Le processus est lancé mais il est trop tôt pour en parler. L'étape actuelle vise à constituer une liste de huit à douze candidats, que nous espérons tenir d'ici un mois et demi à deux mois. Nous voulons choisir une personne

qualifiée, qui a fait ses preuves dans des rôles pertinents pour Lonza et pour notre industrie, une personne ambitieuse qui ait des qualités de leader.

Il y a une dizaine d'années, Lonza licenciat à Viège. Aujourd'hui, vous investissez à nouveau sur ce site. Pourquoi ce changement de stratégie? Par le passé, nous n'avons pas suffisamment investi. A Viège, nous avons l'infrastructure, le savoir-faire, les personnes qualifiées, les hautes écoles à proximité, le soutien du canton du

«Nous avons de la croissance et des investissements. Il n'y a pas de soucis à avoir à Viège»

Valais, donc beaucoup de bonnes raisons de rester en Suisse. Et Viège est facilement accessible! Il ne faut qu'une heure en train depuis Berne pour s'y rendre. Nous avons environ 5000 employés sur le site, dont 55% sont des universitaires, et environ 230 apprentis. Ces trois dernières années, nous y avons investi près de 3 milliards de francs.

Donc il n'y a pas d'inquiétude à avoir sur les emplois en Valais? Nous avons de la croissance et des investissements. Il n'y a pas de soucis à avoir à Viège.

Certaines personnes estiment que ces investissements à Viège sont une forme

de compensation pour la pollution au mercure... C'est ridicule. Ces investissements n'ont rien à voir avec cette affaire. Nous n'avons pas besoin de nous acheter une bonne conscience. Ce qui s'est fait dans le passé renvoie à ce qui se passait dans l'industrie chimique de l'époque. Nous allons y remédier, par des mesures et des moyens financiers pour l'assainissement des sols qui est en cours.

Avec la pandémie, l'ARNm a été au centre de l'attention mais vous développez à Viège d'autres technologies de pointe. Laquelle est la plus prometteuse? Une des technologies les plus prometteuses aujourd'hui est celle des conjugués anticorps-médicaments [ADC en anglais, ndlr], parce qu'elle permet de se substituer aux chimiothérapies dans le traitement des cancers, sans créer autant d'effets secondaires. C'est la combinaison d'un anticorps monoclonal et d'un agent cytotoxique qui permet de cibler les cellules malades et de les détruire. Ces substances sont très compliquées à produire. Nous sommes les seuls à proposer sur le même site l'ensemble des capacités nécessaires aux différentes étapes de production de ces bio-conjugués.

Les molécules sont de plus en plus complexes. Cette tendance bénéficie-t-elle à votre modèle? C'est parfait pour nous parce qu'il n'y a aucune société pharmaceutique au monde qui a accès à une telle diversité de modalités de production. Or nous les maîtrisons pratiquement toutes. Plus les molécules deviennent complexes, mieux ce sera pour Lonza. ■

FONDS DE PLACEMENT

Fournis par: Swiss Fund Data AG en collaboration avec SIX Financial Information AG

PUBLICITE

Ordre des informations de fonds: Nom du fonds, monnaie comptable du fonds, Conditions d'émission / rachat, Particularités, Valeur d'inventaire, prix d'émission ou cours de clôture (valeurs du vendredi, 10.11.2023, indication des fluctuations de cours voir particularités), Performance 2023 en %

BONHÖTE BCV

Fonds en obligations

Bonhöte Sel.-Obl HR Multi-Fds (CHF)	CHF 4/2a	78.76	2.0
-------------------------------------	----------	-------	-----

Fonds en actions

Bonhöte Sel. Glob. Emerg MF (CHF)	CHF 4/2a	99.19	-7.5
Bonhöte Str.-Megatrend ESG I (USD)	USD 1/1a	108.22	9.4

Fonds d'allocation d'actifs

Bonhöte Impact Fund I-CHF	CHF 3/2a	93.74	-3.2
---------------------------	----------	-------	------

Fonds immobiliers

Bonhöte-Immobilier SICAV - BIM	CHF 2/2	124.00	-8.1
--------------------------------	---------	--------	------

Investissements alternatifs

B. Alter. Multi-Performance CI (CHF)	CHF 4/2a1	13192.00	0.1
B. Alter. Multi-Performance CI (EUR)	EUR 4/2a	9669.00	1.5
B. Alter. Multi-Performance CI (USD)	USD 4/2a1	12542.00	3.3

Autres fonds

Bonhöte Strategies-Monde (CHF)	CHF 4/4a	125.13	0.4
--------------------------------	----------	--------	-----

S|Y|N|C|H|R|O|N|Y Funds

Fonds en obligations

Synchrony (LU) World Bonds (CHF) A	CHF 1/1e	91.81	2.7
Synchrony (LU) World Bonds (EUR) A	EUR 1/1e	95.45	1.9
Synchrony LPP Bonds B	CHF 1/1e	102.59	3.9
Synchrony Swiss Government Bonds	CHF 4/2a	88.69	6.2

Fonds en actions

Synchrony (LU) HighDiv US Stocks A	USD 1/1e	130.24	-9.3
Synchrony (LU) HighDivEuroP.St. A	EUR 1/1e	109.48	9.3
Synchrony (LU) Silk Road ZS A	USD 1/1e	105.92	3.8
Synchrony (LU) Swiss All Caps (CHF) A	CHF 1/1e	132.93	-0.8
Synchrony (LU) Swiss All Caps (CHF) A	EUR 1/1e	130.34	1.7
Synchrony (LU) SwissSm&MidCaps A	CHF 1/1e	115.99	-5.1
Synchrony (LU) World Equity (EUR) A	EUR 1/1e	186.14	4.7
Synchrony All Caps CH A	CHF 1/1e	118.08	-1.2
Synchrony Europe Equity A	EUR 4/2a	86.53	2.5
Synchrony High Div. Swiss Stocks A	CHF 1/1e	121.40	1.3
Synchrony High Gr. Econ. Equity A	USD 4/2a	92.86	-2.2
Synchrony Small & Mid Caps CH A	CHF 1/1e	122.62	-4.4
Synchrony Swiss Equity A	CHF 4/2a	93.42	1.0
Synchrony Swiss Equity C	CHF 4/2a	95.16	1.3
Synchrony US Equity A	USD 4/2a	160.42	12.2

Fonds d'allocation d'actifs

Synchrony (CH) Balanced (CHF)	CHF 2/1f	132.43	2.3
Synchrony (CH) Balanced (EUR)	EUR 2/1f	134.82	2.9
Synchrony (CH) Defensive (CHF)	CHF 2/1f	92.94	1.9
Synchrony (CH) Dynamic (CHF)	CHF 1/1f	117.03	2.6
Synchrony (CH) Guardian (CHF)	CHF 1/1f	93.39	1.9
Synchrony (CH) World Equity (CHF)	CHF 1/1f	129.34	2.7
Synchrony (LU) Balanced (EUR) A	EUR 1/1e	128.45	3.0
Synchrony (LU) Dynamic (EUR) A	EUR 1/1e	156.26	3.9
Synchrony LPP 25 B	CHF 1/1f	114.57	1.7
Synchrony LPP 40 B	CHF 1/1f	118.11	1.8
Synchrony LPP 40 ESG B	CHF 1/1f	107.64	2.4
Synchrony LPP 80 B	CHF 1/1f	115.57	-0.2

Fonds immobiliers

Synchrony Global RE Eco. Sec. Fd. A	CHF 1/1	104.81	-9.2
-------------------------------------	---------	--------	------

CIC

Fonds en obligations

CIC CH - BOND CHF «PRIMUS» AKL B	CHF 3/3e	94.21	1.5
CIC CH - BOND EUR «PRIMUS» AKLB	CHF 3/3e	778.19	2.8
CIC CH - CONVERT BOND AKLB	EUR 3/3e	1131.69	-1.8
CIC CH - CONVERT BOND AKLC	CHF 3/3e	94.31	-3.6

Fonds en actions

CIC CH - EQUITY CHF «Primus» AKLB	CHF 3/3e	193.35	3.2
-----------------------------------	----------	--------	-----

Fonds d'allocation d'actifs

CIC CH - STRATEGY (CHF) AKLB	CHF 3/3e	939.52	-0.3
------------------------------	----------	--------	------

BBGI GROUP Global Investments

Autres fonds

BBGI - Equit. Sw. Behavior. Value	CHF 1/1e	139.80	-2.0
BBGI - Swiss Phys. Gold CI CHF	CHF 1/1e	101.00	3.8
BBGI - Swiss Phys. Gold CI CHF Hdg.	CHF 1/1e	73.40	2.5
BBGI - Swiss Phys. Gold CI EUR	EUR 1/1e	134.00	6.4
BBGI - Swiss Phys. Gold CI EUR Hdg.	EUR 1/1e	80.60	4.4
BBGI - Swiss Phys. Gold CI USD	USD 1/1e	106.90	6.8
BBGI Commodities (USD) A	USD 1/1e	99.20	-5.2
BBGI Natural Resources (USD)	USD 1/1e	169.00	-4.2
BBGI Share Alternative Energy (USD)	USD 1/1e	70.80	-25.0

Fonds d'allocation d'actifs

BCV Actif Balancé (CHF) ESG	CHF 1/1f	92.98	2.1
BCV Actif Défensif (CHF) ESG	CHF 2/1f	85.47	1.9
BCV Actif Offensif (CHF) ESG	CHF 2/1f	87.72	2.2
BCV Actif Sécurité (CHF) ESG	CHF 2/1f	87.93	1.9
BCV Stratégie Actions Monde ESG A	CHF 2/1f	120.03	3.0
BCV Stratégie Dynamique ESG A	CHF 2/1f	98.64	2.6
BCV Stratégie Equipondéré ESG A	CHF 2/1f	149.80	1.9
BCV Stratégie Equipondéré ESG Amb A	CHF 2/1f	90.20	-0.1
BCV Stratégie Obligation ESG A	CHF 2/1f	82.73	1.6
BCV Stratégie Revenu ESG A	CHF 2/1f	106.58	1.7
BCV Stratégie Revenu ESG Ambition A	CHF 2/1f	98.13	-

Berninvest

Fonds immobiliers

Good Buildings SREF	CHF 5/5	127.50	-4.8
Immo Helvetic	CHF 5/5	193.00	-3.2

BLACKROCK

Fonds en obligations

BSF Eme Mkt Shrt Dur. Bd D2 USD	USD 1/1e	118.02	8.6
BSF Sus Fix Inc Str D2 EUR	EUR 1/1e	129.37	0.8

Fonds en actions

BGF Sys Glb Eq High Inc D2 USD	USD 1/1e	19.87	9.5
--------------------------------	----------	-------	-----

Autres fonds

BSF Glb Real Asset Sec D2 USD	USD 1/1e	113.21	1.6
-------------------------------	----------	--------	-----

bordier 1844

Fonds en obligations

BO Fd IV-Bordier Alto Bal USD USD	USD 4/4f	101.66	1.6
BO Fd IV-Bordier Eur. Fix Inc EUR	EUR 4/4f	98.56	-0.8
BO Fd IV-Bordier Glb Fix Inc USD USD	USD 4/4f	108.54	1.7

Fonds en actions

BO Fd IV-Bordier Core Hld Eur - EUR	EUR 4/4f	137.42	1.7
BO Fd IV-Bordier Core Hld Eur I EUR	EUR 1/1f	127.67	2.4
BO Fd IV-Bordier Gbl EmMkt USD	USD 4/4f	171.85	1.6
BO Fd IV-Bordier Sat Eq Eur - EUR	EUR 4/4f	105.93	4.3
BO Fd IV-Bordier Sat Eq Eur I EUR	EUR 1/1f	111.13	5.0
BO Fd IV-Bordier US Sel Eq I USD	USD 4/4f	1903.02	18.1
BO Fd IV-Bordier US Sel Eq USD	USD 4/4f	185.30	17.4

bwm VALUE INVESTING

Représentant pour la Suisse:

LLB Swiss Investment AG

Fonds en actions

Classic Global Equity Fund	CHF 3/3a	488.71	-1.6
Classic Value Equity Fund	CHF 3/3e	154.52	1.3

caceis INVESTOR SERVICES

Fonds en actions

Swissquote Quant European Eq. A CHF	CHF 1/1e	108.64	-1.9
Swissquote Quant European Eq. A EUR	EUR 1/1e	84.74	0.5
Swissquote Quant Swiss Eq. (CHF) A	CHF 1/1e	114.89	-2.7

CITÉ GESTION

Fonds d'allocation d'actifs

WF Asset Allocation Fund A EUR	EUR 1/1f	1023.47	3.7
WF Asset Allocation Fund A H CHF	CHF 1/1f	971.94	2.2
WF Asset Allocation Fund A H USD	USD 1/1f	1148.71	4.9

CREDIT SUISSE

Fonds en instruments du marché monétaire

CS Money Market Fund CHF B	CHF 2/1e	953.87	0.8
CS Money Market Fund EUR B	EUR 2/1e	1028.74	2.3
CS Money Market Fund USD B	USD 2/1e	1131.66	3.8

Fonds en obligations

CS (CH) Corporate CHF BF A	CHF 2/1e	106.41	2.8
CS (Lux) Asia Corporate Bond Fund B	USD 2/1e	105.28	-0.4
CS (Lux) Corp ST Duration CHF BF B	CHF 2/1e	110.09	1.9
CS (Lux) Corp ST Duration EUR BF B	EUR 2/1e	124.77	2.6
CS (Lux) Corp ST Duration USD BF B	USD 2/1e	151.12	2.7
CS (Lux) EM Corp IG Bd Fd B	USD 2/2e	133.36	0.7
CS (Lux) Emerging Mkt Corp Bd Fd B	USD 2/2e	126.12	1.9
CS (Lux) Inflation Linked CHF BF B	CHF 2/1e	114.03	1.6
CS (Lux) Swiss Franc Bond Fund B	CHF 2/1e	489.70	2.6
CSIP (Lux) GL Bal Convertible B	USD 2/1e	158.72	1.2
CSIP (Lux) Glob Inv Grade Conv Bd Fd B	USD 1/1e	145.16	3.9

Fonds en actions

CS (CH) 130/30 Swiss Equity Fd B	CHF 2/1e	36.62	3.2
CS (CH) Small Cap Switzerland EF A	CHF 2/4e	395.19	5.0
CS (CH) Swiss Div Plus Eq Fd A	CHF 3/1e	13.34	-1.4
CS (CH) Swiss Div Plus Eq Fd B	CHF 3/1e	20.58	1.3
CS (CH) SwissSwiss EF B	CHF 2/1e	493.89	-0.9
CS (Lux) Digit. Health Eq Fd B USD	USD 2/2e	497.74	-15.4
CS (Lux) Europ Div Plus Eq B	EUR 2/1e	20.58	2.4
CS (Lux) Europ.Ent.Eq.Fnd B EUR	EUR 2/1e	3645.69	0.5
CS (Lux) EZ Qual. Grth Eq Fd B	EUR 2/1e	18.83	0.7
CS (Lux) EZ Qual. Grth Eq Fd UB	EUR 2/1e	14.78	8.4
CS (Lux) GL Div Plus Eq B	USD 2/1e	21.69	2.6
CS (Lux) Global Value EF B EUR	EUR 2/1e	13.40	3.2
CS (Lux) Infrastruct Eq Fd B	USD 2/2e	188.29	-3.7
CS (Lux) Japan Value Equity B JPY	JPY 2/1	3263.00	30.6
CS (Lux) S&M Cap Germany EF B EUR	EUR 2/1e	2786.89	2.0
CS (Lux) Security Equity Fd B	USD 2/1e	38.01	7.4
CS EF (CH) S&M Cap Switz.Eq Fd B	CHF 2/1e	1315.30	0.5

Fonds d'allocation d'actifs

CS (CH) Int. & Div. Focus Bal CHF UB	CHF 2/1e	106.52	-1.5
CS (CH) Int. & Div. Focus Growth CHF UB	CHF 2/1e	118.79	-1.6
CS (CH) Int. & Div. Focus Yld CHF UB	CHF 2/1e	95.03	-1.9
CS (CH) Privilege 20 CHF UB	CHF 1/1e	100.81	2.3
CS (CH) Privilege 35 CHF UB	CHF 1/1e	101.93	1.5
CS (CH) Privilege 45 CHF UB	CHF 2/1e	116.16	1.6
CS (CH) Privilege 75 CHF UB	CHF 1/1e	104.54	2.0
CS (Lux) Global High Income USD UB	USD 1/1e	180.86	2.9
CS (Lux) Portfolio Funds Bal EUR UB	CHF 2/1e	109.31	0.8
CS (Lux) Portfolio Fund Bal USD UB	USD 2/1e	127.78	4.4
CS (Lux) Portfolio Fund Growth CHF UB	CHF 2/1e	120.98	1.3
CS (Lux) Portfolio Fund Growth EUR UB	EUR 2/1e	126.95	5.3
CS (Lux) Portfolio Fund Growth USD UB	USD 2/1e	140.45	6.7
CS (Lux) Portfolio Fund Yld CHF UB	CHF 2/1e	99.86	0.2
CS (Lux) Portfolio Fund Yld EUR UB	EUR 2/1e	104.62	2.0
CS (Lux) Portfolio Fund Yld USD UB	USD 2/1e	116.21	2.9
CS (Lux) Sys Index Fund Bal CHF UB	CHF 2/1e	111.79	1.4
CS (Lux) Sys Index Fund Growth CHF UB	CHF 2/1e	123.98	2.5
CS (Lux) Sys Index Fund Yld CHF UB	CHF 2/1e	100.88	0.4

Fonds immobiliers

Credit Suisse 1a Immo PK	CHF 5/5e	1005.00	-11.1
CS Real Estate Fund International	CHF 5/5e	565.00	-27.6
CS Real Estate Fund LogisticsPlus	CHF 5/5e	88.80	-21.3
CS REF Green Property	CHF 5/5e	107.00	-14.6
CS REF Hospitality	CHF 5/5e	62.80	-1.3
CS REF Interswiss	CHF 5/5e	150.00	-7.3
CS REF LivingPlus	CHF 2/1e	128.50	-6.7
CS REF Stat	CHF 5/5e	192.00	-6.2

Investissements alternatifs

CS (Lux) Capital Allocation UB USD	USD 1/1e	108.58	1.5
CS (Lux) S&M Cap Alpha L/S B	EUR 2/1a	160.18	2.8
CS Comm. Fd Plus (CH) USD BH CHF	CHF 2/1e	118.97	-10.3

Autres fonds

CS (CH) Swiss Real Estate Sec Fd A	CHF 2/1e	16.86	-1.8
CS (Lux) Com Idx PI USD Fd B	USD 2/1e	69.44	-6.2
CS (Lux) CommodityAllocation B	USD 2/1e	72.92	-6.6
CSIP(Lux) Conv Int Bond Fund A CHF	CHF 2/1e	234.76	-2.7

Fonds immobiliers

Cronos Immo Fund	CHF 5/5	111.50	-3.5
------------------	---------	--------	------

Fonds en actions

Cadmos - Emg Mkts Enga B	USD 2/1a	181.09	-2.1
Cadmos - Peace Eur Eng B	EUR 2/1e	172.44	6.0
Cadmos Swiss Engagement B	CHF 4/4a	190.61	3.9
ENETIA Energy Infrass. Fund A CHF	CHF 2/1e	105.80	-13.7
ENETIA Energy Infrass. Fund A EUR	EUR 2/1e	105.93	-11.6
ENETIA Energy Infrass. Fund I CHF	CHF 2/1e	14624.32	-13.8
ENETIA Energy Infrass. Fund I EUR	EUR 2/1e	14490.99	-11.6
ENETIA Energy Transition Fund A EURh	EUR 2/1e	114.48	-20.8
ENETIA Energy Transition Fund I EURh	EUR 2/1e	12037.67	-20.3
White Fleet IV-Ri. St B (USD)	USD 1/1e	38.82	8.2
White Fleet IV-Sec.Trds B (CHF hdg)	CHF 1/1e	122.11	11.5
White Fleet IV-Sec.Trds B (EUR hdg)	EUR 1/1e	124.07	13.1
White Fleet IV-Sec.Trds B (USD)	USD 1/1e	171.99	15.7

Fonds d'allocation d'actifs

Cadmos Balanced CHF B-Dist	CHF 4/4e	113.96	-0.2
----------------------------	----------	--------	------

Edmond de Rothschild Real Estate SICAV

Fonds immobiliers

ERRS Swiss A-CHF	CHF 4/4	128.50	-5.4
------------------	---------	--------	------

ethos

Fonds en actions

Vontobel(CH)-EthosEqSwissM&S A	CHF 4/1e	443.42	0.4
--------------------------------	----------	--------	-----

GAJM Investments

Fonds en actions

Konwave Gold Equity Fd CHF - B	CHF 2/1e	167.34	-7.3
Konwave Gold Equity Fd EUR - B	EUR 2/1e	168.06	-5.2
Konwave Gold Equity Fd USD - B	USD 2/1e	192.97	-4.7

Fonds d'allocation d'actifs

Allround QUADInvest Fund ESG EUR - B	EUR 2/1e	200.85	5.7
Allround QUADInvest Fund ESG EUR - C	EUR 4/4e	150.16	5.9
Allround QUADInvest Fund ESG EUR - D	EUR 4/4e	213.53	6.0
Allround QUADInvest Growth USD - C	USD 4/4e	257.15	7.9
Allround QUADInvest Growth USD - D	USD 4/4e		

Economie & Finance

+1,8%

LES DÉPENSES MONDIALES D'IMPORTATIONS ALIMENTAIRES DEVRAIENT CROÎTRE DE 1,8% EN 2023, CONTRE +11% EN 2022 ET +18% EN 2021. Pour la première fois depuis 2020, le renchérissement est avant tout lié à la hausse des importations en volume plutôt qu'à une envolée des prix, a détaillé hier la FAO.

CHRISTINE LAGARDE
Présidente de la Banque centrale européenne

Le recul de l'inflation en zone euro, à 2,9% en octobre, est encourageant mais ne saurait «être tenu pour acquis», en raison de l'incertitude sur l'évolution future des prix de l'énergie, a-t-elle prévenu hier.



0,0%

L'ÉCONOMIE BRITANNIQUE A STAGNÉ AU TROISIÈME TRIMESTRE, après une croissance de 0,2% au deuxième trimestre, a indiqué hier l'Office national des statistiques (ONS). Ce résultat dépasse les prévisions et éloigne au moins temporairement le risque de récession.

SMI	10 555,35	-0,84%	Dollar/franc	0,9031	↑
			Euro/franc	0,9639	↑
Euro Stoxx 50	4197,36	-0,75%	Euro/dollar	1,0674	↑
			Livre st./franc	1,1027	↓
FTSE 100	7360,55	-1,28%	Barel Brent/dollar	81,53	↑
			Once d'or/dollar	1939	↓

La plus grande banque du monde piratée

TECHNOLOGIE Le géant bancaire chinois ICBC, établissement financier mondial le plus important en termes d'actif, a été victime d'une attaque par «ransomware» d'origine russe. En Suisse aussi, les banques sont attaquées, avertit la Finma

ANOUCHE SEYDTAGHIA
@Anouch

C'est un géant que viennent d'attaquer des hackers. L'Industrial and Commercial Bank of China (ICBC), plus grande banque au niveau mondial avec plus de 5700 milliards de dollars d'actifs, a été victime d'une cyberattaque majeure. Cette agression a eu des effets concrets, perturbant le marché des bons du Trésor américain. Cette attaque d'importance, menée à l'aide d'un ransomware (rançongiciel), montre la vulnérabilité des banques, pour lesquelles la Finma, l'autorité suisse des marchés financiers, vient d'émettre cette semaine un avertissement.

C'est la branche américaine du géant chinois qui a été touchée jeudi. Confirmée par la banque elle-même, la cyberattaque a été menée via un ransomware, un logiciel chiffrant, puis exfiltrant les données. Vendredi, l'ampleur des dégâts informatiques au sein de la banque n'était pas connue. Mais cette attaque a eu des conséquences concrètes, affectant le négoce des bons du Trésor américain. ICBC a dû alerter notamment d'autres banques et sociétés de courtage de sa paralysie partielle. Comme l'a rapporté Bloomberg, pour qu'une partie des

bons du Trésor puisse être tout de même négociée, un employé a dû acheminer à d'autres banques des informations via une clé USB.

Cette cyberattaque est exceptionnelle à plusieurs niveaux. Il y a d'abord la taille de l'entreprise, un géant au niveau international. Il y a aussi sa nature: il est rare que l'on apprenne que des banques sont

«Les systèmes des banques sont très complexes, interconnectés et souvent vieux, ce qui les rend vulnérables»

STEVEN MEYER, DIRECTEUR DE ZENDATA

attaquées avec succès. «La Finma est de plus en plus exigeante envers les établissements financiers pour qu'ils accroissent leurs défenses. Mais on voit encore beaucoup de retard dans des banques. Leurs systèmes sont très complexes, interconnectés et souvent vieux, ce qui les rend vulnérables pour les hackers», note

Steven Meyer, directeur de la société de cybersécurité Zendata, basée à Genève.

Contactée, la Finma précise que «les banques doivent rapporter des cyberincidents, selon un règlement datant de mai 2020», d'après son porte-parole. On trouve d'ailleurs en introduction de ce texte cette phrase: «La Finma continue de considérer comme très élevé le risque de cyberattaques sur la place financière suisse.» Par contre, le porte-parole affirme que les banques ne doivent pas rapporter les attaques subies de manière publique. A priori, les clients touchés doivent, eux, être avertis.

Etude de la Finma

Coincidence, la Finma a publié ce jeudi son étude «Monitoring des risques 2023». On y lit que «les cyberrisques restent l'un des plus grands risques opérationnels pour les assujettis» et que «le secteur financier suisse n'est pas épargné par les cyberattaques». La Finma constate que «le nombre de signalements à ce sujet est resté stable», faisant état d'une cinquantaine de cas. L'autorité de surveillance avertit: «Les petits établissements sont plus souvent attaqués. Par ailleurs, les entreprises d'assurances (environ 30%) et les gestionnaires de fortune (environ 20%) sont désormais aussi davantage

ciblés par les cyberattaques, en plus des banques.»

Revenons à l'agression contre ICBC. Cette cyberattaque est aussi exceptionnelle par la nature de l'attaquant. Selon des médias américains, il s'agirait du groupe LockBit, lié à la Russie. LockBit a d'ailleurs listé, sur son site web, ICBC comme l'une de ses victimes, sans que

LockBit réalise des dégâts considérables depuis son apparition autour de 2020

l'on sache si une rançon a été demandée et payée. Il est très rare de voir un groupe russe, ou l'un de ses affiliés, cibler une victime chinoise. D'abord parce que le gouvernement chinois a banni le commerce des cryptomonnaies, rendant difficile le paiement d'une rançon par ce moyen, très prisé des hackers. Ensuite parce que la Chine est considérée comme une alliée de la Russie.

Selon un expert cité par Bloomberg, il est possible que la cible ait été choisie par erreur, et que LockBit fournira les clés

à ICBC pour restaurer ses systèmes. Ou alors, se présentant comme apolitique, LockBit pourrait avoir sciemment attaqué ICBC, mû uniquement par l'appât d'un gain potentiel.

Une chose est sûre, LockBit réalise des dégâts considérables depuis son apparition autour de 2020. Le groupe, ou des gangs affiliés qui utilisent ses logiciels d'attaque, aurait ciblé plus de 1700 entreprises et administrations aux États-Unis, selon la Cybersecurity and Infrastructure Security Agency américaine. Le mois dernier, Boeing a été attaqué par LockBit, le constructeur aéronautique s'étant fait voler des données.

LockBit a aussi commis des dégâts en Suisse, ayant ciblé notamment plusieurs cabinets médicaux neuchâtelois, une société informatique basée à Genève, les Editions Slatkine et le groupe industriel suisse Saurer.

Si les piratages font un peu moins parler d'eux ces derniers mois, ils demeurent très importants au niveau mondial. La société d'analyse de la blockchain Chainalysis a récemment déclaré avoir constaté près de 500 millions de dollars de paiements de rançons de janvier à septembre, soit une augmentation de près de 50% par rapport à la même période de l'année précédente. ■

L'une des montres les plus compliquées au firmament horloger

RÉCOMPENSE «Primus inter pares»: la Code 11.59 Ultra-Complication Universelle à la signature d'Audemars Piguet s'est imposée jeudi parmi tous les garde-temps exceptionnels sélectionnés par le jury du Grand Prix d'horlogerie de Genève. Un choix qui ne doit rien au hasard

ANNE BARRAT
@AnneBarrat

Ultra-Complication. Deux simples mots qui ont scellé le sort de la «palme d'or» de la 23e édition de la grand-messe mondiale de la haute horlogerie, décernée jeudi à la dernière-née de la collection Code 11.59 d'Audemars Piguet, qui fêtera son cinquième anniversaire l'année prochaine. Elle rend hommage à l'esprit des fondateurs de la manufacture du Brassus, Jules-Louis Audemars et Edward-Auguste Piguet, amoureux des complications horlogères. C'est-à-dire de tous ces éléments techniques qui transforment les garde-temps en chefs-d'œuvre.

«Un prodige», «magnifique», «du

jamais vu... Un superlatif chasse l'autre chez les professionnels du secteur, pour qui le choix des 30 membres du jury du Grand Prix d'horlogerie de Genève (GPHG) d'attribuer l'aiguille d'or à la Code 11.59 Ultra-Complication Universelle d'Audemars Piguet est logique.

La collection Code 11.59 est née de la volonté de François-Henry Bennahmias, qui a pris la direction d'Audemars Piguet en 2012, de lancer une collection entièrement nouvelle qui réponde à quatre principes: *challenge, own, dare, evolve* (défier, posséder, oser, évoluer). Sous le nom de «Code», elle s'inscrit dans la lignée de la montre universelle lancée en 1899 par Audemars Piguet, qui était déjà l'une des plus compliquées du

monde en son temps – 1168 composants, 19 complications.

La montre Code 11.59 Ultra-Complication Universelle primée hier possède, elle, 23 complications, parmi lesquelles un calendrier perpétuel, un chronographe à rattrapante, un tourbillon volant. Des termes qui chantent aux oreilles des amateurs de pièces horlogères: «autant de complications dans une montre de 42 mm et de 15,5 millimètres d'épaisseur, c'est une véritable prouesse technique. Unique en son genre, s'émerveille Florian Serex, responsable de l'ingénierie horlogère de la Haute Ecole Arc Ingénierie.

Son ancêtre était une montre de poche, un «oignon qui pouvait

contenir toutes ces complications [citées plus haut, ndlr]. Mais là, on parle de plus de 1100 pièces dans le volume d'une montre-bracelet.» L'expert de la Haute Ecole Arc Ingénierie souligne que «toutes les pièces sont décorées, une marque de fabrique d'Audemars Piguet. Ces étapes de décoration vont parfois à l'encontre de la réalisation de fonctions compliquées, c'est un très beau travail d'horloger de parvenir à un tel résultat sans aucun compromis. Il n'est pas rare de voir ces complications séparées, mais les mettre toute ensemble dans une montre-bracelet, que l'on peut porter tous les jours, c'est magnifique.»

Ce constat, Pascal Ravessoud, vice-président de la Fondation de la Haute Horlogerie, le partage: «Après avoir examiné de près toutes les pièces sélectionnées par l'académie et le jury du GPHG, c'était pour moi une évidence: l'aiguille d'or devait revenir à la Code 11.59 Ultra-Complication Universelle.»

«Elle le mérite»

Il balaye ainsi toutes les voix qui pourraient s'élever contre ce qu'il désigne comme un «choix logique». Celles qui objecteraient que la marque a déjà été récompensée en 2019, il y a seulement quatre

ans. Au mépris de précédents nombreux: F. P. Journe a remporté l'Aiguille d'or en 2002, en 2004 puis en 2006, Patek Philippe deux années de suite (2002, 2003). Ou encore celles qui verraient en l'attribution du prix à Audemars Piguet et le départ de son dirigeant une coïncidence pas tout à fait fortuite. «Ce prix récompense une initiative, la collection Code 11.59, qui avait eu du mal à démarrer. Elle le mérite, François-Henry Bennahmias en premier lieu», conclut Pascal Ravessoud.

Le prix de l'Aiguille d'or 2023 dépasse le million de francs, un bémol à son universalité. ■



PUBLICITÉ



Toutes les clés de l'immobilier genevois

Vous cherchez à louer, à vendre ou à acheter un logement, un bureau ou un espace commercial. Nous vous ouvrons les portes du marché immobilier genevois.

MOSER VERNET & CIE
AGENCE IMMOBILIÈRE

Chemin Malombré 10 – 1206 Genève
T +41 22 839 09 25 – moservernet.ch

LUXE

Richemont ralentit lors de son premier semestre décalé

Le groupe de luxe genevois a enregistré au premier semestre de son exercice décalé 2023-2024, clos fin septembre, des résultats en hausse. A l'image de l'industrie du luxe dans son ensemble, la croissance du chiffre d'affaires de Richemont s'est cependant tassée par rapport aux mois précédents dans un contexte marqué par un ralentissement conjoncturel et l'inflation.

Durant la période sous revue, les ventes ont crû de 6% à 10,2 milliards d'euros (9,83 milliards de

francs). Hors effets de changes, la progression s'est établie à 12%, a indiqué hier le groupe.

Au niveau de la rentabilité, le bénéfice opérationnel s'est replié de 2% à 2,7 milliards d'euros.

Le bénéfice net pour sa part s'est établi à 1,5 milliard d'euros à comparer à la perte de 766 millions due à un effet unique liée à la vente de sa plateforme de vente en lignes YNAP il y a un an. Le gain des activités poursuivies pour sa part s'est amélioré de 3% à 2,2 milliards. ■ ATs

16 Economie



STÉPHANE GARELLI
PROFESSEUR ÉMÉRITÉ,
IMD ET UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Entre-Temps...

Le dividende de la paix n'est plus une ressource

Pendant des années, après la chute du mur de Berlin, les dépenses militaires n'étaient plus une priorité. On pouvait donc investir ailleurs, dans le social, la santé ou les retraites. C'était le dividende de la paix. Comme le disait le chancelier Olaf Scholz: «Pourquoi maintenir à l'époque une grande force militaire alors que tous nos voisins semblaient être des amis?»

Aujourd'hui, tout change. Les grandes zones de conflit se multiplient: l'Ukraine, la mer de Chine et maintenant le Proche-Orient. Pendant des années, les budgets de la défense se sont réduits comme peau de chagrin. Ce n'est plus possible.

En 1989, toutes les grandes puissances dépensaient plus de 2% de leur PIB dans les affaires militaires. C'est le seuil recommandé par l'OTAN pour assurer, entre autres, la sécurité du continent européen après la Guerre froide. En théorie, il faudrait que 30000 soldats soient prêts à intervenir en tout temps. Aujourd'hui, ils sont 40000.

Seul le Royaume-Uni respecte ce seuil avec 2,2% de son PIB pour la défense (soit 68 milliards de dollars). En France, c'est 1,8% (56 milliards de dollars), en Italie 1,6% (33 milliards) et en Allemagne 1,4% (55 milliards).

L'Europe fait pâle figure en comparaison des Etats-Unis. Ceux-ci investissent 3,6% de leur PIB dans la défense, soit 860 milliards de dollars. C'est aussi une manière de subventionner la recherche. La plupart des grands groupes technologiques reçoivent des contrats défense. Ainsi, Microsoft va fournir au Pentagone pour 22 milliards de dollars de lunettes à réalité augmentée.

Partout, le dividende de la paix a changé la structure des budgets. En 1989, les dépenses de santé et de défense étaient à peu près égales aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Aujourd'hui, la défense ne représente plus que 40% des dépenses de santé. C'est ce que voulait la population.

Au Royaume-Uni, la défense arrive en 11e position des préoccupations immédiates, après la santé, l'immigration et le logement. Aux Etats-Unis, seulement 1% des personnes interrogées considèrent que la sécurité nationale est une priorité.

Le dividende de la paix a permis aux gouvernements de dépenser sans compter pour protéger leur population des crises. Selon le FMI, les mesures de soutien dans le cadre du covid ont représenté 23% du PIB des économies développées. L'Europe a alloué 2% de son PIB pour contrebalancer la hausse des prix sur l'énergie.

Que restera-t-il aujourd'hui pour se protéger des risques géopolitiques? Où trouver de l'argent alors que les budgets consacrés à la santé, l'éducation ou la retraite sont devenus incompressibles? Surtout dans les pays où le vieillissement de la population s'accélère.

Pour les Etats-Unis, qui sont probablement le seul pays au monde à pouvoir faire face à plusieurs conflits militaires à la fois, la solution est de continuer à avoir un déficit massif du budget. Cette année, il est prévu à 5,7% du PIB. Pour le financer, les Etats-Unis ont recours à la dette. Elle s'élève désormais à 33000 milliards de dollars, soit 122% du PIB.

Cependant, son financement devient de plus en plus cher. Les bons du Trésor à 10 ans flirtent avec les 5%. Le FMI estime que les intérêts de la dette représenteront 12% des revenus de l'Etat fédéral américain en 2028 (1270 milliards de dollars), soit presque trois fois plus qu'en 2019.

Pour d'autres pays, ce sera plus difficile. La France, par exemple, fait face à une dette de 114% du PIB. Pour la financer, en 2020, elle avait emprunté à -0,12%, ce qui représentait 36 milliards d'euros. En 2026, ce seront 61 milliards d'euros, soit 70% de plus. Le FMI estime que la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et le Japon vont dans l'avenir tous dépasser durablement des déficits budgétaires de 5% de leur PIB.

Il faudra aussi compter avec les dépenses adjacentes comme l'aide humanitaire, les réfugiés, ou la reconstruction. Dans le cas de l'Ukraine, la Banque mondiale estime aujourd'hui qu'il faudra plus de 400 milliards de dollars pour remettre le pays en état. On explore donc la possibilité d'utiliser les intérêts engendrés par les fonds russes bloqués à l'étranger.

La disparition du dividende de la paix va impliquer des choix douloureux pour des gouvernements et la population. Le recours à la planche à billets et à la dette a fait son temps. Les restructurations des dépenses budgétaires arrivent. C'était le message du dernier sommet européen de Bruxelles de fin octobre.

Les entreprises souffriront aussi. La globalisation et le dividende de la paix avaient créé un monde ouvert, efficace et régi par des principes économiques. Aujourd'hui, tout devient plus cher, plus politique, plus compliqué et surtout plus lent. Pour le décrire, la banque Morgan Stanley parle de *slowbalisation*.

Pourquoi le dividende de la paix, et avec lui le multilatéralisme, semblent-ils condamnés? Dans son livre, *Diplomatie*, Henry Kissinger soulignait que les empires qui ont régi le monde pendant des siècles sont des sources inhérentes de conflits parce qu'ils veulent être le système international.

«Les empires n'ont aucun intérêt à agir dans le contexte d'un système international; ils veulent être le système international.»

Ils réapparaissent aujourd'hui, et c'est, désormais, tout le problème. ■

MAIS ENCORE

L'imposition du télétravail des frontaliers italiens est réglée

L'imposition du télétravail des frontaliers italiens est désormais réglée. Ceux-ci pourront effectuer dès janvier jusqu'à 25% de leur temps de travail à domicile sans incidence fiscale. La Suisse et l'Italie ont signé hier une déclaration en ce sens. (ATS)

En Autriche, René Benko voit son empire menacé

IMMOBILIER Le groupe Signa du milliardaire, notamment copropriétaire de la chaîne suisse de grands magasins Globus, est au bord de l'effondrement, poussant l'homme d'affaires à annoncer sa mise en retrait



RENÉ BENKO
MILLIARDAIRE
AUTRICHIEN

ISAURE HIACE, VIENNE
@isaurehiace

C'est un visage bien connu en Autriche, moins en Suisse. Quatrième fortune du pays selon le magazine *Forbes*, René Benko n'a jamais craint la lumière, au contraire. Le golden-boy originaire du Tyrol est célèbre bien au-delà des cercles économiques. Son influence au sein du paysage médiatique et politique autrichien n'a jamais été un mystère. Il fut notamment proche de l'ancien chancelier conservateur, Sebastian Kurz, au pouvoir de 2017 à 2021.

Au mois de novembre, chefs d'entreprise, journalistes et politiques se pressaient à l'événement mondain, une fête des vendanges typique du Tyrol appelée Törggelen, qu'il organisait chaque année dans un luxueux palace viennois. Mais à 46 ans, l'homme d'affaires a été obligé d'annoncer, ce mercredi, son retrait de toutes ses fonctions au sein du groupe Signa, l'empire qu'il a fondé et développé, aujourd'hui au bord du gouffre.

«Rétablir la confiance»

Poussé à ce retrait par ses actionnaires minoritaires, l'Autrichien s'est résolu à cette décision, expliquant dans un communiqué qu'il «s'agit maintenant de rétablir la confiance» et qu'il souhaitait «y contribuer». C'est un spécialiste du redressement d'entreprises en difficulté, l'Allemand Arndt Geiwitz, qui en aura désormais les clés, mais le milliardaire autrichien reste actionnaire majoritaire.

René Benko, c'est le rêve américain, à la sauce autrichienne. Fils d'un fonctionnaire et d'une institutrice, il quitte l'école à 17 ans, sans le bac, pour commencer sa carrière dans sa ville natale, Innsbruck, capitale de la région du Tyrol, à la fin des années 1990. En 2000, âgé de 23 ans, il fonde ce qui deviendra Signa. Et bien vite, c'est dans toute l'Autriche qu'il investit dans des projets immobiliers, puis à l'étranger.

Premier gros coup en 2012 avec le rachat du magasin de luxe berlinois KaDeWe. D'autres suivront, notamment l'acquisition de la légendaire tour Chrysler à New York en 2019, constituant au fil des ans un véritable empire. René Benko est également, depuis 2020, copropriétaire en Suisse des grands magasins Globus, rachetés pour plus d'un milliard de francs avec le groupe thaïlandais Central Group.

L'ampleur de la dette du groupe Signa, très opaque, n'est pas connue

Signa a également des activités de distribution et de média. Le magnat de l'immobilier a investi dans le tabloïd le plus populaire d'Autriche, la *Kronen Zeitung*. Aujourd'hui, les actifs totaux de la société sont évalués à 27 milliards d'euros. Signa était, encore récemment, l'un des groupes

immobiliers et commerciaux à la croissance la plus rapide d'Europe.

Quel avenir pour Signa?

Mais la crise du commerce, la baisse des prix de l'immobilier et les dépréciations qui en ont résulté, dans un contexte de hausse des taux d'intérêt, ont été un cocktail explosif pour Signa. L'ampleur de la dette du groupe, très opaque, n'est pas connue. Selon la presse autrichienne et allemande, celle-ci se chiffrait en milliards d'euros.

La tâche pour Arndt Geiwitz est maintenant de «trouver des solutions à long terme», dans «le calme et l'ordre», comme il l'a lui-même expliqué dans un communiqué. Il va, pour cela, falloir examiner tous les secteurs d'activité de Signa. L'entreprise, qui est présente non seulement en Autriche mais aussi en Allemagne et en Italie, a engagé, pour ce faire, des conseillers externes qui doivent «élaborer un concept global pour le groupe», précise le communiqué. Mais de nombreuses questions restent ouvertes, notamment en ce qui concerne les projets de construction en cours.

Certains médias allemands rapportent que les projets Signa à Berlin sont gelés. A Vienne, les travaux de construction, concernant par exemple le grand magasin Lamarr, un projet emblématique dans l'une des rues les plus fréquentées de la capitale autrichienne, se poursuivent comme prévu, du moins pour le moment.

Autre grande interrogation: on ne sait pas aujourd'hui combien d'argent les investisseurs devront injecter dans Signa pour assurer la survie économique du groupe. Enfin, dernière question en suspens: comment René Benko vit-il cette situation, son retrait forcé, et comment voit-il l'avenir de son groupe? Là non plus, pas de réponse aujourd'hui. ■

L'industrie allemande obtient un prix réduit pour l'électricité

ÉNERGIE Après des mois de polémique, le gouvernement allemand a accepté l'idée d'abaisser les tarifs du courant pour le secteur industriel. Le contexte économique morose a pesé dans la balance

DELPHINE NERBOLLIER, BERLIN
@delphnerboller

L'écologiste Robert Habeck a remporté jeudi une victoire de taille: le ministre allemand de l'Economie et de l'Énergie a imposé ses vues sur un sujet qui faisait débat depuis des mois au sein de la coalition tripartite. Il a obtenu une baisse sensible du prix de l'électricité pour l'industrie, notamment pour les secteurs les plus gourmands en énergie.

Dans les prochaines semaines, la taxe sur l'électricité pour les entreprises de production devrait tomber au plancher minimum européen de 0,05 centime d'euro par kilowattheure, au lieu des 2 centimes actuels. Cette mesure ne concernera pas seulement les grands groupes mais aussi le très précieux «Mittelstand», ce réseau de petites et moyennes entreprises qui font la force du modèle industriel allemand. Des aides spécifiques seront par ailleurs versées durant cinq ans à 350 entre-

prises particulièrement actives à l'international et gourmandes en énergie, actives par exemple dans la chimie ou la métallurgie. Grâce aux compensations de prix de l'électricité qui leur seront attribuées, elles ne devraient désormais payer que 6 centimes d'euro par kilowattheure.

Le but de ces mesures est de permettre à l'industrie allemande – pilier de la réussite économique du pays – de regagner en compétitivité alors que la guerre en Ukraine l'a privée d'un

Après plus de six mois de débats, et grâce au soutien des représentants de l'industrie, Robert Habeck a donc réussi à convaincre le chancelier social-démocrate Olaf Scholz et le ministre des Finances, le libéral Christian Lindner, en adaptant sa stratégie. Au lieu de passer par des subventions massives, ce bouclier tarifaire pour l'industrie se fera via une importante baisse de taxes. Une formule qui, selon Christian Lindner, ne remet pas en question la sacro-sainte règle budgétaire du «frein à la dette». Le chancelier Olaf Scholz estime, lui, à 12 milliards d'euros ce soutien financier pour la seule année 2024.

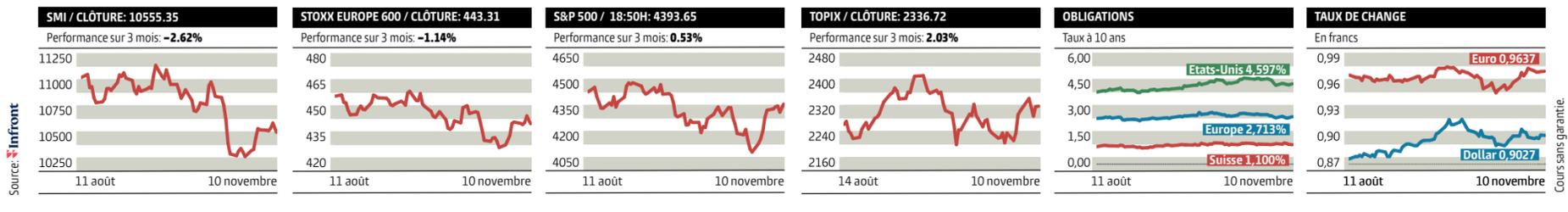
Rien pour les particuliers

Si la puissante Fédération allemande de l'industrie s'est félicitée d'un accord qui «constitue un pas important vers une plus grande compétitivité», certains économistes, comme Monika Schnitzer de l'Université de Munich, critiquent un maintien hors de l'eau, coûteux et inutile, d'industries peu viables. Quant aux syndicats, ils faisaient part ce jeudi de leur insatisfaction sur un point: l'absence de mesure pour les particuliers. ■

12

C'est, en milliards d'euros, le montant estimé du soutien gouvernemental aux grands groupes allemands pour 2024.

de ses plus grands avantages: une énergie bon marché grâce au gaz russe. Selon certaines études, les entreprises du pays paieraient l'électricité trois fois plus cher qu'aux Etats-Unis et au Canada. L'enjeu est d'autant plus élevé que, contrairement à ses concurrents, l'Allemagne peine à sortir du marasme économique.



Fort recul du secteur du luxe

BOURSE Le marché suisse a entamé la dernière séance de la semaine en très léger repli de 0,05% à 10639,41 points. La veille, Wall Street avait reculé à la suite de l'adjudication des bons du Trésor à 30 ans qui s'est mal passée et a provoqué une envolée des rendements. Le SMI a clôturé en baisse de 0,84% à 10555,35 points et le SPI de 0,80% à 13860,50 points. **Richemont** a affiché la plus mauvaise performance du jour avec un sévère repli de 5,20% à 106,70 francs. Le groupe a enregistré un bénéfice net semestriel inférieur aux attentes des analystes à 1,5 milliard d'euros, contre une perte de 766 millions d'euros un an plus tôt. Son chiffre d'affaires a augmenté de 6% à 10,2 milliards d'euros.

Cependant, la demande pour l'horlogerie a ralenti, avec un recul des recettes de 3%. Dans son sillage, **Swatch Group** a reculé de 5,17% à 227,50 francs. **Alcon** a abandonné 2,08% à 64,94 francs, **Sika** 1,92% à 225 francs et **Lonza** 1,36% à 334,60 francs. Les valeurs financières se sont également affaiblies, emmenée par **UBS** (-1,21% à 22,02 francs) et **Swiss Re** (-0,41% à 97,96 francs). Aux poids lourds,

LE TITRE VEDETTE



Novartis a cédé 0,52% à 83,86 francs, **Roche** 0,57% à 236,75 francs et **Nestlé** 0,53% à 99,38 francs. En revanche, **Givaudan** (+2,25% à 3180 francs) et **Holcim** (+0,57% à 59,98 francs) ont figuré parmi les rares progressions du SMI. Au SPI, **Sandoz** s'est apprécié de 2,04% à 24,48 francs. Enfin, **Vontobel** (-5,58% à 49,10 francs) a souffert d'une baisse de recommandation de «neutre» à «vendre» par Citigroup, soulignant une rentabilité inférieure à celle de ses homologues européens. ■ BCGE, SALLE DES MARCHÉS

CHARTÉ ÉDITORIALE WWW.LETEMPS.CH/PARTENARIATS

MAIS ENCORE

A Berne, une commission tempore sur le Public Liquidity Backstop

La Suisse doit disposer d'un mécanisme public de garantie des liquidités, appelé «Public Liquidity Backstop». La Commission de l'économie et des redevances en est convaincue, mais elle souhaite en discuter dans le cadre des mesures pour les banques «too big to fail». La commission a donc décidé de suspendre son examen du projet et d'attendre le rapport d'analyse du Conseil fédéral prévu au printemps 2024, ont indiqué hier les services du parlement. (ATS)

Les biotechs suisses cotées sont bousculées par la période post-covid

MARCHÉS Après le «faste» des années covid, le retour à la normale paraît difficile. Les financements sont plus rares, mais pour les biotechs qui ont choisi d'être cotés, la situation est encore plus difficile

ÉTIENNE MEYER-VACHERAND
@etiennemeyra

Malgré l'environnement financier difficile, depuis le début de l'année, l'industrie des biotechnologies suisse a connu quelques réussites, comme les 105 millions de dollars (93 millions de francs) levés en avril par la société bâloise Alentis Therapeutics. Pour Michael Altorfer, directeur de la Swiss Biotech Association, la chute brutale des investissements dans les biotechs en 2022 doit être relativisée: «Ce qui s'est passé en 2020 et en 2021 est exceptionnel, souligne-t-il. Ces deux années, les investissements dans les biotechs suisses ont dépassé les 3 milliards de francs. En 2022, cette somme s'est élevée à 1,3 milliard, ce qui reste plus qu'en 2019. Comparée aux années précédentes, 2022 est plutôt normale.»

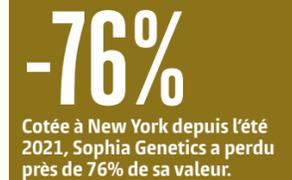
Néanmoins certaines sociétés connaissent des difficultés, notamment celles qui sont arrivées à la fin de la vague d'investissements observée pendant la période de la pandémie. «Environ 98% des biotechs en Suisse sont financées par des investissements privés, ces entreprises sont en partie à l'abri de la situation difficile des sociétés cotées en bourse, dont le cours a perdu beaucoup de sa valeur», reconnaît Michael Altorfer.

Trésorerie surveillée de près

Depuis sa cotation de New York à l'été 2021, Sophia Genetics, société vaudoise spécialisée dans l'analyse des données médicales, a perdu près de 76% de sa valeur.

Autre biotech vaudoise cotée au Nasdaq depuis 2016, AC Immune a vu son titre baisser de près de 80%. Avec des valeurs boursières en berne, il est encore plus difficile de séduire sur les marchés et certains ne peuvent pas investir dans des sociétés cotées pour des levées de fonds.

Cette semaine, l'entreprise lausannoise ADC Therapeutics a reçu pour sa part un avis de la bourse de New York l'avertissant qu'elle n'était plus en conformité avec les critères de prix minimum de maintien de la cotation. La société dispose de six mois pour se mettre en conformité. ADC Therapeutics peut envisager un regroupement



d'actions mais l'opération devrait obtenir l'accord du conseil d'administration et de ses actionnaires. Son titre, qui s'échangeait à 0,86 dollar lundi, se trouvait à 0,48 dollar vendredi en cours de séance.

ADC Therapeutics est spécialisée dans la production de conjugués anticorps-médicaments, des traitements liant un anticorps et une molécule chimique qui permettent de cibler très précisément les cellules cancéreuses. Elle a présenté mardi des résultats trimestriels faisant état d'une baisse des ventes qui se sont élevées à 14,3 millions de dollars contre 21,3 millions au même trimestre en 2022. Lors d'une conférence téléphonique le même jour, le directeur d'ADC Therapeutics Ameet Mallik a rappelé que la société était financée jusqu'à la mi-2025.

En début de semaine, le cours d'AC Immune a lui aussi connu de petites turbulences après la présentation des résultats trimestriels vendredi 3 novembre. Avec une trésorerie de 79,9 millions de francs, la société spécialisée dans le développement de traitements pour des maladies neurodégénératives a annoncé être financée jusqu'au dernier trimestre 2024. «Je ne suis pas complètement satisfaite, parce que mon objectif a toujours été d'avoir au minimum deux ans de financement de nos activités en réserve, mais je ne suis pas inquiète car plusieurs paiements d'étape de nos partenaires sont prévus», affirme sa directrice et cofondatrice Andrea Pfeifer.



En 2019 et en 2022, AC Immune et Genentech, filiale du géant bâlois Roche, ont connu plusieurs échecs dans le développement du Crenezumab, un anticorps monoclonal destiné au traitement de la maladie d'Alzheimer. «Nous n'avons pas attendu le retournement du marché pour faire des économies», rappelle Andrea Pfeifer. Cela fait trois ans que nous avons commencé à réorganiser nos activités pour mettre l'accent sur nos projets les plus avancés.» La société mise désormais sur un traitement préventif, un vaccin destiné à empêcher le développement de la maladie d'Alzheimer.

En plus des paiements d'étapes attendus, AC Immune continue de chercher des moyens de financement malgré un environnement difficile. «Nous nous tournons vers

les bourses de financement de la recherche, il ne s'agit pas de montants importants mais c'est aussi une reconnaissance de la qualité de nos travaux scientifiques», détaille Andrea Pfeifer. Nous avons 16 produits en développement dont sept en phase clinique, nous sommes donc aussi à la recherche de partenaires.»

L'option du rachat

Dans la situation actuelle, le rachat par une société plus importante peut-être une option pour les petites biotechs. En juillet, Reuters affirmait que la jeune pousse zougnoise MoonLake Immunotherapeutics, entrée à Wall Street en 2022, étudiait l'opportunité d'un rachat. La société développe un traitement pour les maladies inflammatoires, notamment l'arthrite psoriasique.

Pour le moment, Andrea Pfeifer ne voit pas d'intérêt à céder AC Immune. «Nous avons déjà des alliances avec Eli Lilly, Genentech et Janssen, nous ne sommes pas obligés de faire un exit. Par ailleurs, ce n'est pas le bon moment, le marché a tendance à sous-évaluer la valeur des sociétés vendues», souligne Andrea Pfeifer, qui n'exclut pas d'entrer en matière pour une offre vraiment attractive. «Mais je veux rester dans le contrôle de notre destinée, il n'est pas question d'accepter une offre qui ne soit pas alignée avec nos valeurs et notre objectif d'aboutir au premier vaccin contre l'alzheimer.»

Si toutes les petites biotechs ne sont pas en difficulté, Michael Altorfer estime que la situation pourrait se compliquer: «La plupart des biotechs qui cherchent à lever des fonds ont des cycles de financement de 18 ou 24 mois, si la situation actuelle se prolongeait un ou deux ans, cela pourrait poser problème.» ■

EN BREF

Echange automatique: cryptos bientôt soumis

Une cinquantaine d'Etats dont la Suisse se sont engagés hier à mettre en œuvre l'échange international automatique étendu de renseignements en matière fiscale (EAR). S'appliquant aussi aux crypto-actifs, cet EAR étendu devrait entrer en vigueur en Suisse le 1er janvier 2026. Les Etats concernés ont pris cet engagement dans une déclaration commune, a précisé le Département fédéral des finances. Celui-ci élaborera d'ici à la fin juin 2024 un projet de mise en œuvre de l'EAR étendu, destiné à la consultation. ATS

Un report de l'imposition OCDE recommandé

L'imposition minimale à 15% des grandes entreprises selon l'OCDE devrait attendre: la commission de l'économie et des redevances du Conseil des Etats recommande au Conseil fédéral un report d'au moins un an, au vu du peu d'avancement pour la mise en œuvre de cette réforme dans les autres pays. Les Suisses ont accepté le 18 juin la nouvelle réglementation sur le bénéfice des groupes dont le chiffre d'affaires dépasse 750 millions d'euros. Les travaux préparatoires sont en cours en Suisse en vue de sa mise en œuvre. ATS

A Genève, le gérant de fortune et son comparse sont condamnés pour avoir été des pros de l'escroquerie

VERDICT Le Tribunal correctionnel a retenu la violation du principe de célérité en raison de la durée injustifiée de la procédure. Cette situation a conduit les juges à opter pour des peines avec sursis complet

FATI MANSOUR
@fatimansour

De l'aveu même du Tribunal correctionnel, la délibération fut longue. Au final, les juges retiennent la version de la dette de poker, avancée par l'ancien gérant de fortune de la Banque cantonale de Genève (BCGE), pour expliquer les détournements. Et son créancier est qualifié de «chef d'orchestre» des malversations. Les compères, condamnés à 2 ans de prison avec sursis, échappent à toute peine ferme en raison d'une violation du principe de célérité. La durée de l'enquête, dix longues années ponctuées par plusieurs temps morts, «ne paraît effectivement pas justifiée», souligne la décision, tout en rappelant que

chacun a droit à ce que sa cause soit traitée dans un délai raisonnable.

Dans cette affaire, les juges estiment que l'employé félon et son baroudeur de créancier – récipiendaire de tous les montants détournés – doivent être tous deux reconnus coupables d'escroquerie par métier pour avoir construit «un édifice de mensonges» et opéré une centaine d'opérations indues sur une période de quatre ans et demi, s'agissant de la BCGE. Les faits antérieurs à novembre 2008 sont toutefois classés, car prescrits. Le dommage est ici arrêté à 1,5 million de francs. Dans ce volet, seul le gérant de fortune est reconnu coupable de faux dans les titres, son acolyte n'ayant pas eu la connaissance de toutes les manœuvres écrites.

«Modus operandi bien rodé»

L'histoire de la dette de jeu, apparue dès l'interrogatoire de police, est considérée comme crédible, rien ne permettant

de la mettre en doute. Le rôle de l'homme d'affaires français, qui plaide l'acquiescement pour ces faits, est qualifié de central. «C'est lui qui a instruit chaque opération induite sur la base d'un modus operandi bien rodé.» Et le tribunal d'ajouter: «Il n'est pas crédible quand il soutient avoir été dans l'ignorance toutes ces années.»

Le duo, qui avait remis ça en 2017 au préjudice d'une cliente de longue date du gestionnaire, délestée finalement de 65 000 euros de déduction faite d'un petit remboursement, est aussi condamné pour ce volet. Le faux dans les titres est cette fois retenu contre le baroudeur, qui ne pouvait plus ignorer les documents trafiqués puisque l'enquête pénale était déjà en cours au moment de cette sorte de récidive. Sur ce sujet, le tribunal précisera: «Une latence dans l'instruction ne saurait justifier la reprise du délit. Au contraire,

la procédure aurait dû avoir un effet dissuasif.»

Confiance trahie

Pour fixer la peine, les juges retiennent que le gérant de fortune a fait fi de la confiance placée en lui. Il a agi pour effacer une ardoise alors qu'il pouvait trouver d'autres solutions. Même si ce dernier a très bien collaboré à l'enquête, l'ampleur de ses activités n'a été établie que grâce au travail du Ministère public. Son comparse a aussi fait primer un gain rapide et facile, tout en niant l'évidence et en donnant des explications parfois farfelues, avant de regretter un brin et d'accepter de mettre 300 000 euros à disposition.

Tous deux sont également condamnés à payer conjointement le dommage subi par la BCGE (qui a remboursé les clients) et la dame lésée ultérieurement, ainsi que leurs frais de justice. Un appel est toujours possible, si une partie veut encore faire durer l'aventure. ■

JUSTICE

18 Bourses

BOURSE 10.11.2023

SMI 10555.35 -0.84% SPI 13860.50 -0.80% SLI 1661.72 -0.98% SMIM 2441.065 -0.85% VSMI 13.4619 4.84%

SMI

Table with columns: Titre, Div., Rend. du div., Cours clôture, Variation % jour d'avant, Plus bas / Plus haut 52 semaines, Haut. Lists various stocks and their performance.

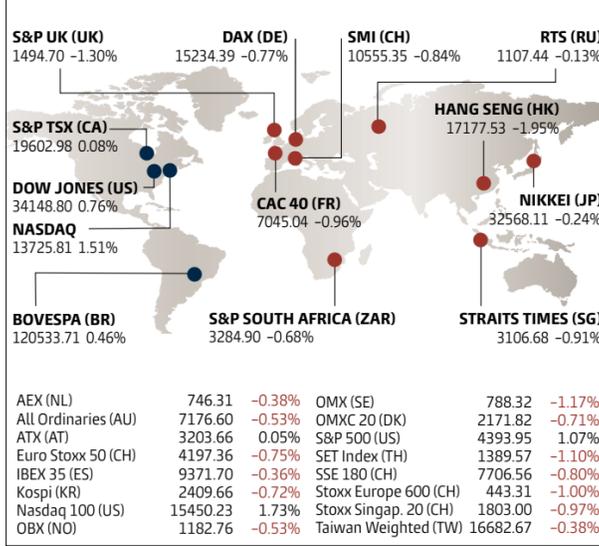
GAGNANTS

Table listing top performing stocks with columns for stock name, current price, and percentage change.

PERDANTS

Table listing bottom performing stocks with columns for stock name, current price, and percentage change.

INDICES BOURSIERS



CHANGES



Table showing bank exchange rates for various currencies, including Euro, Dollar US, Dollar canadien, etc.

Table showing Bitcoin USD price and various other financial metrics.

SWISS-PERFORMANCE-INDEX (SPI sans SMI)

Table listing Swiss stocks with columns for current price, percentage change, and 52-week high/low.

Table listing international stocks with columns for current price, percentage change, and 52-week high/low.

TAUX D'INTÉRÊT DU MARCHÉ MONÉTAIRE

Table showing interest rates for various currencies and terms.

PÉTROLE/COMBUSTIBLES



MÉTAUX PRÉCIEUX



Table listing prices for various commodities like Baril NY WTI, Mazout Comb. ECO, etc.

MATIÈRES PREMIÈRES

Table listing prices for various raw materials like Cuivre, Etain, Plomb, etc.

EXPLICATIONS: tous les prix des actions de la bourse de Zurich; * = dernier prix mentionné; Div. = dividende; GS = bons de participation; I = actions au porteur; NA = actions nominatives; PS = bons de participation; St. = actions privilégiées; Vz. = actions privilégiées; le bas/haut sur 52 semaines se réfère uniquement aux transactions boursières. Monnaies/Métal et devises étrangères données fournies par UBSGroup AG. Toutes les données sont sans garantie.

PUBLICITÉ

Advertisement for 'Forum Santé La maison brûle' featuring logos for LE TEMPS, HEIDI.NEWS, santésuisse, Clinique de La Source, Fondation Leenaards, and Hôpital de La Tour.

6e édition Forum Santé La maison brûle

Mardi 14 novembre 2023, de 16h30 à 20h, Amphimax, Unil, Lausanne

Que ce soit pour les patients, les soignants, le climat ou ses finances, notre système de santé n'est plus durable. Découvrez le 14 novembre prochain des pistes inédites pour l'améliorer en vous inscrivant à la 6e édition du Forum Santé, organisé par Le Temps et Heidi.news.

Programme et inscriptions (gratuite): events.letemps.ch/sante



Logos of partner organizations: santésuisse, Clinique de La Source, Fondation Leenaards, Hôpital de La Tour, and Unil.

CONTENU PARTENAIRE 

Élégance sportive (de gauche à droite): Gaby Conte, le poney de compétition Sâmi, son cheval Raiffa et Laura Rindlisbacher devant la remorque du nouveau Touareg eHybrid. (MICHELE LIMINA)

Ceux qui transportent une cargaison à la fois lourde et précieuse sont reconnaissants de posséder un véhicule comme le nouveau Touareg eHybrid de Volkswagen. Lors de leur test, Laura Rindlisbacher et Gaby Conte n'ont pratiquement pas senti la présence d'une remorque, cheval compris, dans leur sillage

A Thundorf, dans le canton de Thurgovie, une vingtaine de chevaux évoluent dans un pâturage verdoyant. Deux de ces gracieux quadrupèdes s'appellent Raiffa et Cantamessa. Ils appartiennent à Gaby Conte (57 ans) et Laura Rindlisbacher (30 ans). Quand on est passionné d'équitation, comme ces deux cavalières de compétition, on doit investir autant de temps que d'argent et on a besoin du meilleur équipement possible, y compris d'un véhicule capable d'emmener l'homme et l'animal partout en toute sécurité et confort.

«Les chevaux doivent être habitués à la circulation lorsqu'on part en voyage. Pendant le trajet, nous nous tenons toujours au bord de la chaussée, nous veillons à ne jamais rouler trop vite et nous faisons en sorte qu'il y ait toujours assez de place pour

dépasser», explique Gaby Conte en évoquant les principaux points à prendre en compte lorsqu'on se déplace avec une remorque. Pour répondre à ces exigences, les deux cavalières peuvent compter sur le véhicule.

Sa voiture de rêve depuis l'enfance

Le nouveau Touareg eHybrid de Volkswagen s'y prête parfaitement, dans le cadre de cet essai, avec sa ligne d'équipement haut de gamme Elegance (voir encadré). Il semble enregistrer tout ce qui se passe autour de lui. Dès que l'on s'approche trop de la voiture qui nous précède, le freinage s'amorce en douceur. Un message retentit également lorsqu'un objet à droite ou à gauche s'approche trop près du véhicule. Il est extrêmement agréable de constater qu'il ne s'agit pas d'un son pénétrant, mais d'un signal d'avertissement agréable pour les oreilles.

Laura Rindlisbacher est visiblement à l'aise dans le Touareg. «C'est une très belle voiture, läck», se lâche-t-elle en dialecte. Son admiration pour ce modèle dure depuis que, petite fille, elle a fait ses premières expériences dans le monde de la compétition. «Les véhicules m'ont tant enthousiasmé que les chevaux. Je suis une aficionada de l'automobile et j'adore la technique qui s'y rapporte», s'enthousiasme Laura Rindlisbacher. Alors qu'elle regardait, à l'époque, les événements avec de grands yeux admiratifs, un rêve est né: «Les 15 chevaux que j'aurai plus tard, je pourrai les promener avec ce véhicule». La petite fille n'a réalisé que plus tard qu'il faudrait un camion entier pour transporter ce nombre impressionnant d'animaux.

Aujourd'hui, lorsque Laura Rindlisbacher ouvre le coffre, elle accède à un bouton sur le côté qui permet de

déployer automatiquement l'attelage afin de pouvoir tirer facilement une remorque pour un ou deux chevaux. De son côté, Gaby Conte apprécie surtout qu'un véhicule ait suffisamment de puissance. «C'est le cas du Touareg. Ici, tu ne te rends pas compte que tu as encore une remorque avec un cheval à l'arrière et que ta voiture est un véhicule de traction». De plus, grâce à la caméra de recul, la remorque est attelée en un clin d'œil.

L'essentiel toujours en vue

Gaby Conte, qui travaille par ailleurs comme masseuse indépendante, et Laura Rindlisbacher, qui se produit actuellement sur scène avec son père René en tant que comédienne sous le nom de «s'Rindlisbachers», se déplacent souvent en voiture. La plupart du temps, le chemin du retour du travail mène à l'écurie des chevaux. Chez Conte, ce trajet s'appelle Frauenfeld-

Thundorf, chez Rindlisbacher Bassersdorf-Thundorf.

Pendant ces déplacements, les autres commodités du nouveau Touareg eHybrid constituent un avantage. Il y a par exemple l'intérieur spacieux, à l'avant, à l'arrière ainsi que dans le coffre; le toit panoramique qui occupe presque toute la surface du toit, la moitié avant du toit pouvant être relevée par simple pression sur un bouton ou être complètement rabattue sur la partie arrière; ou l'affichage tête haute qui utilise le pare-brise comme surface de projection pour afficher les informations les plus importantes comme la vitesse, les indications de navigation ou les messages des systèmes d'assistance à la conduite. A l'endroit précis où le regard de la conductrice est dirigé pendant la conduite. La position exacte sur le pare-brise peut être déterminée individuellement. Même à contre-jour, les projections sont parfaitement lisibles, mais elles peuvent aussi être éteintes à tout moment.

Pour Laura Rindlisbacher, le grand écran sur lequel toutes les informations sont clairement affichées représente un point fort particulier. Le combiné d'instruments numérique forme, avec l'écran du système d'infodivertissement, une surface vitrée incurvée. Les fonctions sont représentées par des graphiques et des animations. Avant de descendre du véhicule, par exemple, l'écran demande si l'on n'a rien oublié et si tous les passagers sont bien descendus. Le sentiment d'être «entre de bonnes mains» est un fidèle compagnon tout au long du trajet. Une fois que l'on est remonté dans le véhicule et que l'on a bouclé sa ceinture, celle-ci est automatiquement tendue à la bonne longueur.

Qualités particulières «offroad»

A l'extérieur comme à l'intérieur, le nouveau Touareg eHybrid se drape d'une élégance sportive, surtout dans la ligne d'équipement haut de gamme Elegance. Des lamelles en chrome sur toute la partie avant ainsi qu'un spoiler de toit noir brillant. La combinaison d'un moteur électrique et d'un moteur à essence permet de se déplacer de manière plus durable sur quatre roues. Laura Rindlisbacher, qui se décrit comme une automobiliste passionnée, sillonne souvent la Suisse pour son travail et avec son cheval dans la remorque. Gaby Conte se rend régulièrement en Italie, en Ligurie, à plus de 600 kilomètres de chez elle, où elle a trouvé un second foyer. Que ce soit en ligne droite ou sur un terrain vallonné, avec ses 340 ch et sa boîte automatique à huit rapports, la distance à parcourir jusqu'à l'arrivée semble secondaire. La conductrice peut laisser au véhicule le soin de régler de manière optimale les deux moteurs. L'hybride rechargeable sait comment utiliser ses ressources le plus efficacement possible sur de longues distances.

A Thundorf, devant l'écurie, où le revêtement est en gravier, la voiture prouve également ses qualités en tout-terrain. Le pack tout-terrain en option propose sept profils de conduite de série, ainsi que le gravier et le sable, afin d'adapter les réglages du moteur et de la transmission aux conditions du terrain. De plus, le radiateur, la batterie, le soubassement et le réservoir sont mieux protégés. La transmission intégrale 4 Motion de série mobilise chaque roue séparément et le réservoir agrandi peut contenir jusqu'à 90 litres d'essence.

Pour Gaby Conte et Laura Rindlisbacher, c'est une voiture de rêve qui répond à tous leurs besoins individuels, qu'elles voyagent avec leurs compagnons à quatre pattes ou seules. ■
NZZ Content Creation

Le nouveau Touareg eHybrid de Volkswagen

Le nouveau Touareg de Volkswagen n'incarne pas seulement la symbiose du design et de l'équipement – ce SUV premium de caractère convainc également grâce à son aptitude à la vie quotidienne (voir article). Et opter pour un eHybrid, c'est avoir la certitude de rouler avec une technique de propulsion d'avenir. Le Touareg eHybrid est un hybride rechargeable qui combine un moteur électrique et un moteur à essence TSI. Lorsque la batterie est convenablement chargée, la conductrice démarre en mode électrique, sans émissions locales de CO₂ et avec un faible niveau sonore. Si l'on active le mode hybride, les deux propulsions sont combinées pour une puissance système maximale de 280 kW (381 ch). L'un des points forts de ce mode est l'interaction entre le guidage de navigation et la commande du mode de propulsion. Si l'on saisit la destination d'arrivée dans le système de navigation et que l'on démarre le guidage routier alors que le mode hybride est activé, la propulsion thermique et la propulsion électrique fonctionnent en parfaite harmonie sur l'ensemble du trajet.

Autres points forts du nouveau Touareg:

- Phares à matrice HD: cette fonctionnalité offre une meilleure visibilité de nuit et aide le conducteur à conduire. Au démarrage ou à l'arrêt, le projecteur HD Matrix réserve en outre une animation lumineuse particulière aux passagers.
- Assistance au stationnement à distance: le véhicule se gare et sort désormais de manière entièrement automatique. La conductrice peut choisir de rester assise et de se laisser manœuvrer dans l'espace ou de sortir et d'utiliser son



Coffre à bagages: l'attelage de remorque peut être déployé en appuyant sur un bouton. (MICHELE LIMINA)

téléphone portable comme télécommande.

- Effets de lumière: le logo de la marque du nouveau Touareg est illuminé en rouge, un éclat exclusif tout à fait particulier. Mais le véhicule brille également par sa lumière, avec par exemple des rampes lumineuses à l'arrière ou au-dessus de la calandre, ainsi qu'un éclairage périphérique. Dans l'habitacle, l'éclairage d'ambiance blanc en option crée une atmosphère agréable, inclus dans la ligne d'équipement haut de gamme Elegance.
- Affichage tête haute: avoir les informations importantes à l'œil tout



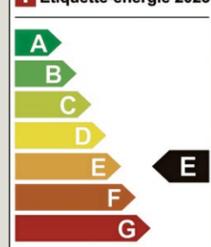
Effets de lumière: le logo de la marque du nouveau Touareg est illuminé en rouge. (MICHELE LIMINA)

en regardant la route – c'est l'avantage de l'affichage tête haute en option. Une partie du pare-brise se transforme en surface de projection pour afficher la vitesse, les messages des systèmes d'assistance à la conduite ou les indications de navigation. La projection est parfaitement lisible, même à contre-jour.



Scannez maintenant pour en savoir plus sur le nouveau Touareg eHybrid

Etiquette-énergie 2023



CONTENU PARTENAIRE

Contenu produit et commercialisé pour un partenaire. Réalisé indépendamment de la rédaction du «Temps». Voir notre charte des partenariats.



20 Sport

«Il faudra repousser le début de la saison»

SKI ALPIN Le président de la Fédération internationale, Johan Eliasch, réagit aux infractions commises en amont des courses de Zermatt et Cervinia, mais répète sa confiance en l'avenir de ce nouvel événement

PROPOS RECUEILLIS
PAR LIONEL PITTET, ZERMATT
@lionel_pittet



«Aucun dommage ne doit être causé au glacier lors de la préparation de ces épreuves»

Depuis son élection à la tête de la Fédération internationale de ski (FIS) en juin 2021, le milliardaire suédo-britannique Johan Eliasch mène les réformes tout schuss. Il a imaginé un nouveau grand événement, les FIS Games, qui sera organisé tous les quatre ans dès 2028. Il a intégré le freeride à son catalogue de disciplines qui, rappelle-t-il, représente déjà «plus de 50% du programme des Jeux olympiques d'hiver». Il joue avec les formats des épreuves, le calendrier et les sites de compétition.

L'idée de descentes entre Zermatt et Cervinia l'a convaincu dès le début: il a d'ailleurs poussé pour qu'elles intègrent dès 2022 le calendrier de la Coupe du monde, sans édition-test en Coupe d'Europe. Cela, comme le reste, au nom de l'attractivité et du rayonnement des sports de glisse. Mais il n'y a pas eu assez de neige l'an dernier, et il pourrait y en avoir trop ce week-end pour la tenue des courses masculines. Quant à l'image de carte postale, elle a été sérieusement écornée par l'«affaire des pelleuses», qui a débuté par une enquête de nos confrères du *Matin Dimanche* et de *20 minutes* et fini par révéler l'illégalité d'une partie des travaux de préparation de la Gran Becca. Dans une interview accordée cette semaine au *Temps*, Johan

Eliasch regrette les erreurs commises mais garde la foi en l'avenir de ce «Speed Opening».

Vous n'avez jamais caché votre enthousiasme pour la mise en place de descentes de Coupe du monde entre Zermatt et Cervinia. Est-il intact aujourd'hui, malgré les annulations de l'an dernier et les polémiques de ces dernières semaines? Absolument. Zermatt est une station que tous les skieurs professionnels connaissent bien, parce qu'ils s'y entraînent régulièrement, et apprécient. On voit cette année qu'il peut y avoir beaucoup de neige dès le mois de novembre. L'événement est donc promis à un



En raison d'un jour blanc, l'entraînement de la descente masculine a été annulé hier à Zermatt-Cervinia. (10 NOVEMBRE 2023/MARCO BERTORELLO/AFP)

bel avenir, je suis sûr qu'il donnera lieu à des courses mémorables. Pour le reste, il est absolument clair qu'aucun dommage ne doit être causé au glacier dans le cadre de la préparation de ces épreuves. Ce serait intolérable. Mais selon ma compréhension des faits et des conclusions des autorités valaisannes, cela n'a pas été le cas.

La Commission cantonale des constructions a toutefois attesté que des travaux avaient été menés hors des zones autorisées. Comment réagissez-vous? Une infraction a été commise, j'en ai connaissance et je le regrette. Cela ne devrait pas arriver. Les organisateurs ont fait une erreur, mais j'ai confiance en eux pour ne pas la reproduire à l'avenir. Mais j'insiste: le plus important est pour moi que le

glacier n'ait pas souffert des travaux menés en vue des courses. Nous devons être respectueux de l'environnement, et agir avec le sens des responsabilités. Et c'est ce que nous faisons.

Comprenez-vous l'émotion suscitée au sein du grand public par la découverte de ces machines de chantier travaillant sur les glaciers? Oui, bien sûr que je la comprends. Mais il y a deux choses à prendre en considération. La première, c'est qu'un travail d'entretien continu est mené sur les glaciers qui accueillent des pistes de ski. Il faut bien boucher les crevasses qui apparaissent: il en va de la sécurité des utilisateurs. Cet entretien n'abîme pas les glaciers, certaines recherches

scientifiques suggèrent au contraire que les glaciers préparés pour le ski fondent moins vite que les autres. La deuxième chose, c'est que certaines organisations écologistes n'ont pas été fair-play. Protect Our Winters [une association de passionnés de sport d'hiver engagée sur les questions climatiques] a par exemple fait beaucoup de bruit, en amont des courses de Sölden et Zermatt, en publiant une photo datant de 2019 et montrant des travaux sur un autre glacier. [Protect Our Winters a justifié le choix de l'image en disant qu'elle constitue «un exemple clair du travail fourni pour faciliter les courses de ski de début de saison, qui est mené depuis plusieurs années.»]

En Suisse, ce sont toutefois bien des photographies de presse prises à Zermatt qui ont choqué. C'est autre chose. Si on veut travailler ensemble, on ne peut le faire que sur la base d'informations correctes, et toute ambiguïté est regrettable. Cela cause un tort injustifié à l'image de notre sport.

Année après année, de plus en plus d'athlètes plaident pour que le début de la saison soit retardé, puisque l'hiver commence de plus en plus tard. Est-ce qu'il est encore raisonnable d'organiser des courses fin octobre à Sölden, et début novembre à Zermatt? Si on veut que la saison commence avant le mois de décembre, il y a peu d'endroits où organiser des courses. C'est une autre des raisons de mon enthousiasme pour les épreuves de Zer-

INTERVIEW

A Zermatt, jours blancs et série noire pour la Coupe du monde

MONTAGNE Les conditions météo menacent les deux descentes masculines qui doivent marquer l'inauguration de la Gran Becca ce week-end. Après le manque de neige qui a causé l'annulation des courses l'an dernier et le scandale lié aux travaux préparatoires de la piste transfrontalière, les galères s'enchaînent

La «Schlager Musik» ne tape peut-être pas aussi fort qu'à Sölden. Le débit des tireuses à bière est manifestement plus raisonnable qu'à Adelboden. Mais il régnait bel et bien une ambiance de Coupe du monde de ski alpin hier soir à Zermatt. Plusieurs milliers de personnes ont convergé vers le Grand Hôtel Zermatterhof, en plein cœur du village, pour le tirage au sort des numéros de dossards de la descente masculine de ce samedi.

Il neigeait juste ce qu'il faut pour l'ambiance quand, sous les acclamations de la foule, Marco Odermatt s'est présenté sur la terrasse du premier étage de l'hôtel pour échanger quelques mots avec le duo d'animateurs et découvrir quand il allait s'élancer le lendemain. Ce sera en quatorzième position, non sans ambition: le Nidwaldien de 26 ans a déjà presque tout gagné à part une descente de Coupe du monde – il cocherait volontiers la case devant l'enthousiaste public de son pays.

Mais les skieurs auront-ils seulement l'occasion de s'élancer sur la Gran Becca? Avec son départ à 3720 mètres d'altitude, sa longueur presque record de 3,7 kilomètres (que seul le Laubhorn de Wengen surclasse) et son tracé transfrontalier inédit dans l'histoire du Cirque blanc, la piste dessinée par l'ancien skieur valaisan Didier Défago porte depuis quelques années la promesse d'un certain renouveau du calendrier. Mais depuis qu'elle y a fait son apparition l'an dernier, les galères s'enchaînent. Une vraie série noire, jusqu'aux jours blancs qui menacent les épreuves du week-end.

Une crevasse après l'autre

L'espoir de ne pas tout annuler tient à une fenêtre météo favorable ce samedi, pour la descente prévue à 11h30. Celle de dimanche, à la même heure, paraît sérieusement compromise. Un report à lundi, un temps envisagé par les organisateurs, semble inutile tant les prévisions sont mauvaises. Cette semaine, un seul des trois entraînements prévus a pu être organisé, mercredi. C'est le minimum réglementaire pour que les courses aient lieu. Tant pis pour ceux qui ont choisi de l'aborder sans grande intensité et comp-

taient sur les répétitions suivantes pour de vrais réglages.

Hier, les coureurs se sont contentés d'une reconnaissance tranquille, dans des conditions de visibilité nulles. Quand est tombée l'annonce de l'annulation de l'entraînement du jour, ils ont repris l'une après l'autre les cinq «bennes» qui relient la zone d'arrivée (à Cervinia en Italie) de leurs logements (à Zermatt). On a croisé une partie de la délégation suisse, qui regardait les vacanciers monter skier pour le plaisir, l'air de dire «si vous saviez le temps qu'il fait en haut». Les «touristes» n'étaient pourtant pas rares à slalomer dans le paysage cotonneux.

En fin d'après-midi, lors du traditionnel «captain's meeting» de veille de course, les organisateurs ne cachaient pas l'ampleur du défi qui les attendait pour que la descente de ce samedi ait lieu. «En gros, il faut refaire toute la piste, de haut en bas, compte tenu de la neige qui est tombée», soufflait Markus Waldner, responsable de la Coupe du monde masculine à la Fédération internationale de ski.

Longue nuit en perspective dans la cramine floconneuse. L'assistance a applaudi ceux qui allaient sacrifier leur sommeil pour tenter de sauver la descente. Trop de neige. Quelle ironie. Il y a douze mois, le «Speed Opening» de Zermatt et Cervinia

avait connu un faux départ retentissant – quatre courses annulées – parce que de la neige, il n'y en avait pas assez. Une première crevasse dans le narratif d'un événement qui se prévalait précisément d'un enneigement garanti compte tenu de sa haute altitude.

Une décision sera prise tôt

Les suivantes sont apparues quand les médias se sont intéressés à la manière dont on bouchait celles, de crevasses, du glacier du Théodule, ainsi qu'à la préparation de la Gran Becca. A la suite d'enquêtes de *20 minutes* et du *Matin Dimanche*, qui suggéraient qu'une partie des travaux avaient été réalisée hors des zones dédiées, différentes organisations de défense de l'environnement ont fait pression sur les autorités valaisannes. La Commission cantonale des constructions (CCC) a fini par constater des infractions à différents endroits du parcours. Les organisateurs ont contesté l'ampleur des dépassements, mais n'ont pas fait recours.

Ils devraient écopier d'une amende, mais font déjà les frais d'un dégât d'image incontestable. Les pelleuses de Zermatt sont devenues le symbole de sports d'hiver qui, au lieu de s'adapter au réchauffement climatique, creusent le glacier sur lequel on skie, comme on scie la branche

sur laquelle on est assis. Le monde du ski a beau argumenter qu'il est nécessaire, en termes de sécurité, d'entretenir les glaciers qui accueillent des activités humaines, et que des machines de chantier s'y affairant à cet effet de longue date, le message est resté inaudible dans le fracas des images.

Les organisateurs auraient sans doute gagné à communiquer directement de manière plus transparente plutôt qu'à se laisser acculer petit à petit. Ils ont d'abord refusé de montrer leurs autorisations au *Matin Dimanche*, puis ont soutenu qu'ils avaient scrupuleusement respecté les zones définies pour l'aménagement de la piste, pour enfin «s'excuser publiquement» une fois les conclusions de la CCC établies. Le président du comité d'organisation Franz Julen a plaidé l'erreur de bonne foi. «Jamais nous n'avons imaginé être en train de commettre quelque chose d'illégal», déclarait-il hier dans une interview au *Nouveliste*.

Au «captain's meeting», une certaine lassitude flottait dans l'atmosphère. Les responsables d'équipe exprimaient leur ras-le-bol des polémiques et des trajets inutiles en téléphérique. Markus Waldner ne leur a rien promis, sinon une décision dès potron-minet. «On ne fera pas monter les athlètes pour rien», concluait-il. ■ L. PT

REPORTAGE

ser l'événement d'une semaine ou deux.

Que pensez-vous de la proposition, formulée par certains athlètes, d'organiser des courses en avril? Tout est possible. On observe une tendance au recul de l'hiver. Si elle se confirme, il faudra s'y adapter. Mais attention, il ne suffit pas d'avoir de la neige, il faut aussi l'attention du public. Donc nous devons développer l'audience de nos disciplines sportives avant de pouvoir envisager de prolonger la saison en avril.

Si tout le monde n'a d'yeux que pour le football et le cyclisme, cela ne vaut pas la peine? Exactement.

La FIS communique beaucoup sur ses efforts en matière de respect de l'environnement... Oui. Le réchauffement climatique est un problème global, auquel le sport doit répondre en réduisant son impact carbone et en misant sur les énergies renouvelables. Et comme fédération internationale, nous devons accompagner les fédérations nationales vers de meilleures pratiques, en leur fournissant des programmes, des connaissances, des recommandations.

... mais en même temps, vous êtes un partisan de l'expansion des sports d'hiver dans de nouveaux territoires. Est-ce compatible? La FIS est une fédération globale, elle ne peut pas se contenter de compétitions en Europe centrale. En tout cas, ce n'est pas la direction que nous avons choisie. En revanche, on doit s'engager avec des sites qui disposent des infrastructures nécessaires. En Chine, un pays dans lequel nous avons toujours l'ambition de développer nos activités, elles existent. A vrai dire, on doit surtout agir pour que certaines, à l'instar de celles des Jeux olympiques de Pékin 2022, soient utilisées plutôt que démantelées.

Au nom du respect de l'environnement notamment, la FIS a interdit l'utilisation du fluor pour le fartage des skis, mais de nombreuses voix doutent de l'efficacité des tests, craignant que des «innocents» soient éliminés en raison de «faux positifs». Que leur répondez-vous? Nous avons repoussé plusieurs fois l'introduction de cette mesure, précisément pour prendre le temps de mettre au point le dispositif de contrôle. Maintenant, il l'est. Reste le risque de sabotage, mais nous encourageons les personnes chargées de préparer les skis à ne pas les laisser sans surveillance. Mais je suis confiant quant au fait qu'il n'y aura pas de problème. ■

MAIS ENCORE

Fin de tournoi pour le hockeyeur Grégory Hoffmann

Grégory Hoffmann s'est blessé mercredi lors d'un entraînement avec l'équipe de Suisse à Tampere (FIN). Il manquera le reste de la Coupe Karjala. L'attaquant de Zoug, âgé de 31 ans, quitte l'équipe nationale aujourd'hui pour se soumettre à d'autres examens médicaux en Suisse. Grégory Hoffmann ne sera pas remplacé au sein de la sélection nationale. (ATS)

matt, une des rares stations où c'est possible. Maintenant, sur la question du calendrier, il faut commencer quand les conditions s'y prêtent, qu'il y a une probabilité suffisante d'avoir de la neige, et qu'on peut poursuivre la saison sans trêve. Enchaîner les géants de Sölden, puis deux semaines de pause, puis un autre week-end de courses, puis encore deux semaines de pause, cela n'a pas de sens. Cette saison, nous avons repoussé tout le programme d'une semaine. Et oui, il faudra encore le repousser davantage à l'avenir.

Est-ce à dire que Sölden a accueilli la Coupe du monde en octobre pour la dernière fois en 2023? Des discussions sont en cours avec les organisateurs locaux et la Fédération autrichienne pour repous-

EN BREF

Adieux de rêve pour la footballeuse américaine Megan Rapinoe

La finale du Championnat nord-américain de football féminin (NWSL), aujourd'hui à San Diego, offre des adieux de rêve à la superstar Megan Rapinoe, au moment où son sport entre dans une nouvelle ère, avec la signature d'un contrat de droits de diffusion record (240 millions de dollars sur quatre ans via différents partenaires). Grâce à sa victoire (1-0) sur le San Diego Wave FC dimanche en demi-finale, l'OL Reign de Seattle a prolongé de quelques jours la carrière de Rapinoe, 38 ans, avec la finale du jour face au NJ/NY Gotham FC, en Californie du Sud (02h à Paris, 17h heures locales). ATS

La Genevoise Justine Mettraux au 2e rang de la Transat Jacques Vabre

Cinquièmes mercredi, après 24 heures complètes de navigation, la Genevoise Justine Mettraux et son co-skipper français Julien Villion occupaient hier matin la deuxième place de la Transat Jacques Vabre en catégorie Imoca, leur Teamwork pointant alors à 23,8 milles du Charal de Jérémie Beyou et Franck Cammas, toujours en tête de la flotte. Le Genevois Alan Roura et le Zurichois Simon Koster occupaient eux la 18e place avec leur Hublot, avec un retard d'un peu plus de 130 milles. Enfin, le Zurichois Oliver Heer et le Vaudois Nils Palmieri pointaient au 33e rang (près de 410 milles de retard). LT

Didier Roustan, amoureux du football toujours en liberté

MÉDIAS Fascinant parcours, à rebours des conventions, que celui de ce Cannois qui commentait les matchs des Bleus sur TF1 à 21 ans, a fondé un syndicat mondial avec Maradona et s'est lancé à l'âge de raison dans l'aventure du podcast et de l'application

LAURENT FAVRE
@LaurentFavre



«Il faut savoir rechercher l'humain, la beauté non factice et pas juste la performance»

DIDIER ROUSTAN

Depuis la sortie en septembre de son *Puzzle* (Editions Marabout, 428 pages, 33 francs), Didier Roustan enchaîne les interviews. Le journaliste, qui jouit du titre de «président à vie» dans l'émission *L'Equipe du soir*, sur la chaîne L'Equipe, bénéficie d'une importante couverture médiatique que l'intérêt de son livre – quarante-cinq ans de journalisme sportif racontés à la manière d'un peintre impressionniste, par petites touches, les pièces du fameux *Puzzle* – n'explique que partiellement.

Il y a sans doute chez tous ces confrères, souvent plus jeunes, qui le sollicitent la tentation de parler à celui qui fut pour eux un modèle lorsque, enfants ou adolescents, ils regardaient *Téléfoot* où ce jeune homme à peine plus vieux qu'eux brillait autant par ses compétences footballistiques que par son aisance et ses tenues décontractées. Et c'est vrai que, quarante ans après, entendre au téléphone la voix chaude et le léger accent méridional de Didier Roustan, ça fait quelque chose. «Beaucoup de journalistes m'ont dit que je les avais inspirés», constate-t-il, bien obligé de le croire.

Fascinant parcours, à rebours des conventions, que celui de ce Cannois d'aujourd'hui 66 ans qui commentait les matchs de l'équipe de France de football sur TF1 à 21 ans et qui, à l'âge de raison, s'est lancé dans l'aventure des podcasts et même d'une application, La Roustanie, qui synthétise tout l'univers décalé, latino-romantique et un brin contestataire qu'a construit durant sa carrière cet éternel «médiant du bon football», pour reprendre la fameuse formule de l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano.

Un loup dans le vestiaire de l'OM

Entre les deux, Didier Roustan a aussi été de 1995 à 1999 le secrétaire général de l'Association internationale des footballeurs professionnels (AIFP), un syndicat mondial initié par Diego Maradona, commentateur une année sur OM TV, la chaîne d'un club qu'il n'avait pourtant pas ménagé durant les années Tapie, et fondateur en 2003 avec Arsène Wenger de l'association Foot Citoyen. Partout, il s'est investi pour une certaine idée du football, source d'émancipation et non d'aliénation, de fraternité et non de haine.

C'est surtout la décennie des années 1980 à *Téléfoot*, alors la principale émission francophone sur le football, qui est restée dans les mémoires. On parle souvent en France de la révolution Canal+

dans la manière de traiter le sport. Mais Charles Biétry et Jean-Paul Jaud ont surtout importé en Europe les méthodes américaines. Didier Roustan, lui, a inventé une manière de raconter le football à hauteur d'homme, en maniant les anecdotes, en plaisantant, en digressant, en jouant avec la musique, les slogans publicitaires à la mode. C'était aussi artistique que pédagogique et d'une créativité folle.

Le style Roustan, c'est amener un loup dans le vestiaire de l'OM, faire donner le biberon à un bébé panthère noire par Pelé (qui lui chantera une berceuse), maquiller Luis Fernandez en tigre, faire dribbler José Sinal dans la cabine téléphonique du stade de Balaxert. C'est aussi jouer avec l'image et le son: remplacer le commentaire d'un résumé de match, où Platini rata beaucoup avant de marquer, par la chanson *Ce n'est rien* de Julien Clerc; passer en accéléré le mythique France-Brésil de 1986 à Guadalajara pour montrer que le ballon ne quitte jamais l'aire de jeu; faire entendre la bande-son du public de la Beaujoire et donner à comprendre comment le ressaisissement rapide des supporters après un but encaissé avait permis à l'équipe du FC Nantes d'égaliser rapidement; découper le terrain d'OM-Hajduk Split en 1987 en quatre zones et détailler les duels gagnés ou perdus dans chacune pour justifier le 4-0 final.

Nourrir sa curiosité

Très libre et parfois exubérant dans le style, Didier Roustan a en revanche toujours été d'une grande sobriété et mesuré sur le fond. Les victoires ne sont jamais des triomphes, aucune défaite n'est un désastre. «J'ai toujours cherché un chemin entre euphorie et détresse, explique-t-il. J'ai vite senti que je pouvais avoir beaucoup d'impact sur le public, et j'ai eu la volonté de garder une distance, que la télévision soit un outil éducatif.» Lorsque TF1 est privatisé, il devine que tirer le public vers le

haut ne sera plus l'ambition première. «J'aurais pu rester à TF1, y être encore... J'avais besoin de liberté, de curiosité. Cela n'a pas toujours été couronné de succès, mais cela m'a enrichi. J'avais besoin de faire avancer des causes auxquelles je croyais.»

Le syndicat mondial en 1995 et le projet Foot Citoyen en 2003 ont-ils été lancés vingt ans trop tôt? Aujourd'hui, l'intérêt de ce genre d'initiatives n'échappe à personne. «Je ne pense pas que l'époque soit plus favorable, répond Didier Roustan. Les dirigeants actuels donnent l'impression de vouloir s'y intéresser mais je doute de leur efficacité et de leur sincérité.» Le combat perdu de l'AIFP, qui le laissa au bord du burn-out, lui a ôté certaines illusions. «Le plus décevant dans l'histoire, c'est que nous avons été trahis par les syndicats nationaux qui ne nous ont vus que comme des rivaux au lieu de nous considérer comme une chance. Ils avaient une expérience, une organisation qui nous faisaient défaut mais aucun impact sur le plan international, ce que nous aurions pu leur apporter.»

Ce qu'il doit au football

L'expérience lui a permis de côtoyer au quotidien des Maradona, Cantona, Valderrama, Raï, Cruyff, Weah. Y a-t-il des points communs entre toutes ces stars? «On trouve de tout, certains sont très cultivés, d'autres possèdent une intelligence intuitive, presque animale. Ils sont souvent surprenants, vulnérables sous des aspects très forts, et très autocentrés parce qu'ils portent tout le poids de leur équipe sur eux. Un Cantona, par exemple, me demandait de ne pas l'appeler la veille d'un match parce qu'il voulait rester dans sa bulle.»

Lire Didier Roustan, c'est encore entendre Didier Roustan, avec un jukebox dans la tête tant les références musicales persillent le livre. En revanche, ce bavard, cet homme de convictions qui n'a jamais eu peur de dire ce qu'il pense, quitte à se fâcher avec les stars de l'OM ou de l'équipe de France, parle assez peu de lui. Sauf à la toute fin du livre, les dernières pièces du puzzle, où l'on comprend que le football a été un amour de substitution pour cet enfant séparé de ses parents, puis une boussole à l'âge des mauvaises fréquentations.

Aujourd'hui, il voue au football une passion à la fois globale – «ce jeu est plus riche que juste des choix tactiques. Il faut lire, voyager, s'intéresser à la culture et se rendre compte que tout est lié» – et distante. «Les soirs où je ne travaille pas, je ne regarde pas de match. Mon conseil pour ne pas se lasser du football? Il faut faire des choix, ne pas manger le caviar à la louche. Savoir aussi rechercher l'humain, la beauté non factice et pas juste la performance. Savoir enfin conserver cette forme de folie que la vie nous enlève, maintenir ce lien invisible avec l'enfance que doit rester le football pour qu'il suscite l'émerveillement.» ■

La Nati joue sa place à l'Euro sans latéral droit

SÉLECTIONS Murat Yakin est resté fidèle à sa ligne de conduite, qui consiste à opérer des choix souvent déconcertants. Il faut désormais espérer que les options retenues seront les bonnes en vue des trois derniers matchs de qualification

LE TEMPS, AVEC L'ATS

Murat Yakin n'aura pas le droit à l'erreur la semaine prochaine, lors des trois matchs qui concluront les éliminatoires pour l'Euro 2024. Comme s'il prenait un malin plaisir à jouer avec le feu, le sélectionneur de la Nati a rendu public une liste de 24 joueurs dans laquelle ne figure aucun latéral droit de métier. Pour affronter Israël mercredi à Felcsut, en Hongrie, puis le Kosovo le 18 novembre à Bâle et la Roumanie à Bucarest le 21 novembre,

Yakin a laissé sur la touche Jordan Lotomba. Blessé le 21 octobre contre Marseille, le Vaudois est de retour hier pour le déplacement de Nice à Montpellier. Apparemment, cette information n'est pas parvenue jusqu'aux oreilles du coach.

Silvan Widmer toujours sur le flanc et Lotomba finalement jugé inapte, Murat Yakin n'aurait essayé aucun reproche s'il avait lancé Lewin Blum, en passe de regagner sa place de titulaire à Young Boys, ou, pourquoi pas, le défenseur de Boca Juniors Lucas Blondel. Comme lors du 2-2 face au Kosovo, il reviendra à Edimilson Fernandes de prendre le couloir droit si la Suisse évolue avec une défense à quatre. A Pristina, le Valaisan avait livré une première mi-temps remarquable avant de vivre une fin de rencontre vraiment pénible. Comme Lotomba, deux autres titulaires de l'improbable 3-3 contre le

Biélorussie du 15 octobre à St-Gall ont été écartés: Djibril Sow et Cedric Itten. Brillant avec les Young Boys en défense centrale, Loris Benito fait, en revanche, son grand retour en sélection. L'Argovien n'avait plus été retenu depuis l'Euro 2021. Les doutes suscités par les conditions de Ricardo Rodriguez et de Manuel Akanji expliquent sa présence.

Marqué bien sûr par le récent décès de sa mère, qui fut sans doute la personne la plus importante de sa vie, Murat Yakin s'est montré combatif pour sa première apparition devant la presse depuis ce 15 octobre à St-Gall, marquée par l'incroyable final du match. «Je suis optimiste. Je crois en mon équipe, sinon elle n'aurait jamais égalisé contre la Biélorussie, dit-il. Je bénéficie surtout du soutien de mes supérieurs. Et c'est tout ce qui m'importe.» ■

Des bactéries pour faire pousser du tabac sur la Lune

BIOLOGIE Rendre l'hostile sol lunaire fertile est un rêve des explorateurs de l'espace. Un rêve qui pourrait devenir réalité grâce à une sélection de bactéries capables de faire pousser des plantes, et notamment du tabac, sur des équivalents d'échantillons lunaires

HUGO RUHER
@HugoRuher

Sur la Terre, les amateurs de jardinage sont nombreux à se fier à la Lune pour faire pousser leurs salades. Et bien pendant ce temps, des scientifiques s'attellent à cultiver des plantes directement sur notre satellite! Un projet encore très lointain, évidemment, mais qui progresse si l'on en croit une étude publiée ce 9 novembre dans la revue *Nature Communications Biology*.

«Nous avons transformé le sol lunaire en support pour la culture de plantes, racontent les auteurs du papier. Nous avons utilisé des bactéries pour en faire un élément fertile.» Tous issus de l'Université agricole de Chine, à Pékin, ils se sont servis d'une sélection de quelques bactéries pour faire du régolithe lunaire stérile (la fine couche de poussière qui se trouve à la surface), un jardin en devenir.

Cela a de quoi faire rêver, mais quand on rentre dans le détail, c'est un peu plus subtil. Tout d'abord, les chercheurs ne sont bien-sûr pas allés sur la Lune planter des tomates. A la place, ils ont utilisé de la roche bien terrestre, volcanique, qui imite le régolithe lunaire dans ses caractéristiques chimiques et sa composition. Ensuite, ils y ont planté du *Nicotiana benthamiana*, une espèce de tabac australien, et ont rajouté un petit cocktail à base de bactéries pour faire pousser tout cela.

Effet très positif des bactéries

La méthode est inédite, mais cette prouesse qui consiste à faire pousser des plantes sur du sol lunaire, du vrai cette fois, a déjà été atteinte. C'était en 2022, la même revue publiait une étude américaine qui avait abouti au même objectif. «La



Semis de tabac poussant dans le simulateur de régolithe lunaire. (YITONG XIA)

différence la plus importante, précise la principale autrice Anna-Lisa Paul, de l'Université de Floride, c'est que nous avons utilisé des échantillons des missions Apollo 11, 12 et 17. Mais le fait que cette autre équipe n'ait eu qu'un simulateur n'altère en rien leurs résultats, et tout porte à croire qu'ils auraient eu autant de succès avec de vrais morceaux de Lune.»

Une différence dans le matériau utilisé, dans la technique, mais aussi dans les résultats. Car la principale limite de l'étude de 2022 résidait dans la santé des plantes nées de cette poussière lunaire. Celles-ci poussaient lentement et montraient des signes de mauvaise santé, comme des plantes terrestres qui naissent dans un environnement hostile. Les analyses avaient montré que la présence de sel et de métaux oxydants avait été fatale pour leur développement.

Pour contourner le problème, l'équipe chinoise a choisi de faire appel à des bactéries. Leur mission: rendre les éléments contenant du phosphore (présents en très petite quantité sur la Lune, alors que le phosphore est un élément indispensable pour les plantes en favorisant, notamment, la croissance et le développement des racines) solubles, et donc consommables par les plantes. Pour être sûrs de

leur résultat, les chercheurs ont comparé avec des échantillons-témoins ne contenant pas de bactéries actives. «C'est très intéressant, considère Anna-Lisa Paul, car ainsi, nous pouvons quantifier l'effet des bactéries et nous pouvons voir qu'il est très positif.»

D'autres études envisagent de se servir de bactéries pour fournir de la nourriture en poudre dans la Station spatiale internationale

En effet, les plantes ont plutôt très bien poussé, avec un niveau de phosphore qui a augmenté entre 214 et 247% en dix jours selon le type de bactérie utilisée. La teneur en chlorophylle a aussi augmenté en quelques semaines, tout comme la longueur et la solidité des racines.

Dans l'étude de l'année dernière, le début de la croissance se déroulait à peu près normalement, mais les plantes finissaient par dépérir

au bout de quelques jours, ou d'une semaine tout au plus. Ici, la croissance a été documentée pendant près d'un mois et elle semble bien plus continue sur le long terme. Les auteurs assurent: «Nos découvertes prouvent qu'utiliser une combinaison de bactéries pour améliorer la fertilité du sol lunaire est faisable.»

«C'est un bon début, nuance Anna-Lisa Paul. Mais il y a bien d'autres paramètres qui peuvent rendre la croissance des plantes impossible. En plus, la qualité du sol lunaire n'est pas la même partout. Nous savons que les micro-organismes qui peuplent la terre sont capitaux, mais il y a encore beaucoup à faire.»

Même si le chemin est encore long, les auteurs sont certains que ce type d'utilisation des bactéries sera crucial à l'avenir pour permettre une agriculture spatiale sur une future base lunaire et pour fournir un environnement autonome aux humains qui y vivront et qui devront se débrouiller avec une petite quantité de ressources. De même, d'autres études envisagent de se servir de bactéries pour fournir de la nourriture en poudre dans la Station spatiale internationale, là aussi dans l'optique d'utiliser au mieux le peu de ressources et d'espace disponibles. ■

EN BREF

Un accord européen sur la biodiversité

Le Parlement européen et les Etats membres de l'Union européenne (UE) sont parvenus jeudi à un accord sur un projet législatif clé sur la restauration de la nature et la biodiversité, qui achoppait notamment sur la question de l'agriculture. Le texte imposera aux pays membres de mettre en œuvre des mesures pour restaurer la nature sur au moins 20% des terres et des espaces marins de l'Union d'ici à 2030, selon un communiqué du Conseil européen, qui représente les 27 Etats membres. Des législateurs européens ont salué l'accord trouvé avant minuit au terme de plusieurs heures de discussions débutées jeudi après-midi, mais des critiques ont pointé du doigt les éléments ayant été édulcorés. AFP

Une nouvelle génération de satellites météo

Airbus Defence and Space a dévoilé hier à Toulouse deux satellites météo de nouvelle génération, dont les instruments vont permettre d'améliorer l'observation des phénomènes météorologiques et les prévisions. Les deux satellites MetOp-SG A et B «permettront aux ingénieurs météo d'affiner leurs observations en leur procurant des données nouvelles. Avec Ice Cloud Images (ICE), placé sur le satellite Met-Op B, on pourra par exemple mesurer les particules de glace dans les nuages. C'est une première mondiale», souligne René Fayard, responsable du programme MetOp-SG Sat-B, chez Airbus. «Les instruments à bord vont nous renseigner sur l'état de l'atmosphère: vent, humidité, température, nuages et précipitations. Plus on a de données, plus les prévisions sont précises. On va mieux anticiper les phénomènes orageux, les tempêtes, les ouragans», souligne René Fayard. AFP

PUBLICITÉ

MÉDECINES COMPLÉMENTAIRES QUEL ACCÈS POUR LA POPULATION?

Quelles sont vos attentes face à l'accès aux médecines complémentaires?

Une définition de celles-ci est-elle nécessaire?

Quelle est votre expérience de cet accès? Des idées? Des commentaires?

Dans le cadre d'une enquête soutenue par la Fondation Leenaards, nous allons réaliser une discussion publique sur ces thèmes le 27 novembre de 16h à 19h à Lausanne.

Aimeriez-vous y participer?

Contactez-nous à
g.divirgilio@lasource.ch



unisanté

MÉTÉO

ÉPHÉMÉRIDE

Samedi 11 novembre 2023

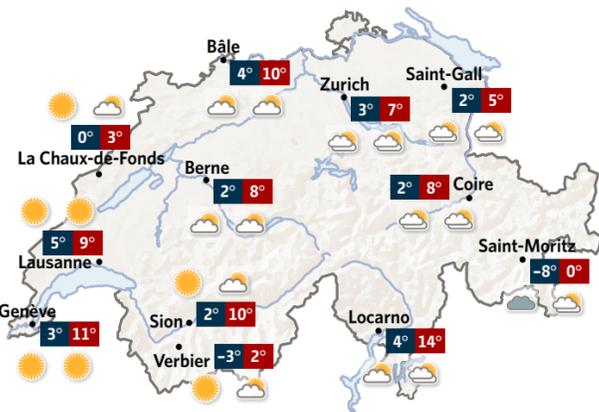
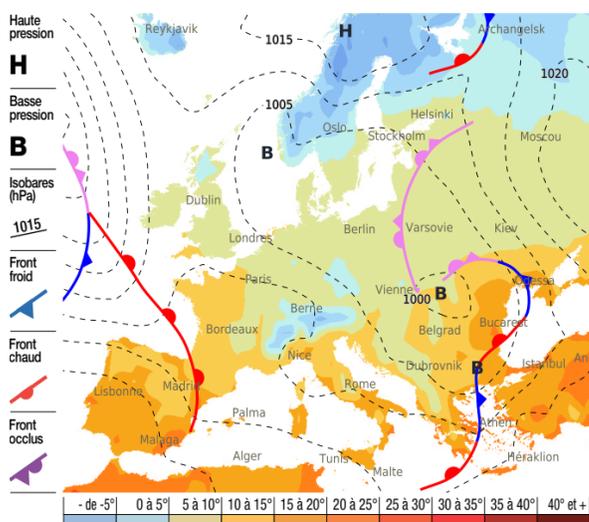


lever: 07h30
coucher: 17h09
2 minutes de soleil en moins



lever: 05h15
coucher: 16h10
lune décroissante
taux de remplissage: 4%

Situation générale aujourd'hui à 13h



APRÈS UNE BRÈVE ACCALMIE en deuxième partie de journée samedi, une nouvelle perturbation gagnera la Suisse par l'ouest tôt dimanche matin. La limite pluie-neige s'abaissera brièvement en dessous de 800 mètres avant de remonter rapidement au-dessus

de 1600 mètres d'ici à la mi-journée. Les précipitations seront abondantes sur le Jura et en Valais et le vent sera soutenu en plaine et tempétueux en montagne. Le temps restera doux et changeant avec de fréquentes averses jusqu'en milieu de semaine.

PRÉVISIONS À CINQ JOURS

	DIMANCHE	LUNDI	MARDI	MERCREDI	JEUDI
	80%	80%	80%	70%	60%
Bassin lémanique, Plateau romand et Jura	2° 9°	7° 14°	11° 15°	7° 14°	5° 11°
Limite des chutes de neige	1800 m	2400 m	2200 m	1600 m	1300 m
Alpes vaudoises et valaisannes (500 m)	1° 7°	6° 13°	9° 14°	7° 14°	5° 12°
Limite des chutes de neige	800 m	2300 m	2300 m	1900 m	-
Suisse centrale et orientale	1° 8°	8° 13°	10° 14°	7° 13°	5° 10°
Limite des chutes de neige	1300 m	2300 m	1900 m	1600 m	-
Sud des Alpes	5° 12°	6° 14°	8° 16°	9° 15°	8° 14°
Limite des chutes de neige	-	-	-	-	-

Prévisions en Suisse pour le matin et l'après-midi. Les températures indiquées sont les valeurs minimales (en bleu) et maximales (en rouge)

MétéoSuisse tél. 0900 162 666 en ligne avec nos météorologues, 24 heures sur 24 (fr. 2.90 la minute)

www.MeteoSuisse.ch

ENTRE — TEMPS CULTURE, LIVRES, & SOCIÉTÉ

samedi 11 novembre 2023
n° 1320

Livres

Quand les baleines racontent le monde

pages 30-31

Rencontre

Kim Stanley
Robinson,
leçons
pour le futur

pages 24-25

Dialogue

Delphine Horvilleur
et Kamel Daoud,
propos humains
sur l'inhumain

pages 34-36

Fiction climatique

«Les décideurs partagent mon livre pour s'encourager»

Le roman événement «Le Ministère du futur» de l'auteur américain de science-fiction Kim Stanley Robinson met en scène une humanité confrontée à des catastrophes écologiques inouïes. Un récit soigneusement documenté, commenté dans des cercles de banquiers ou de diplomates. L'ouvrage vient d'être traduit en français

Aurélié Coulon et Catherine Frammery

🐦 @AurelieCoulon 🐦 @cframmary

«**D**ites que vous êtes optimiste, et vous passerez pour quelqu'un de naïf, voire bête». C'est dans un amphithéâtre comble de l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ) que le célèbre auteur de science-fiction américain Kim Stanley Robinson a prononcé ces mots fin octobre pour présenter son *Ministère du futur*, écrit en 2019, publié en pleine pandémie de covid en octobre 2020 et qui vient tout juste de sortir en français. Une fiction climatique qui a fait sensation, car féroce, très réaliste mais qui offre un avenir à l'humanité.

Dans un futur très proche, le changement climatique provoque des catastrophes, des Etats se réveillent et un comité onusien – le «Ministère du futur», basé à Zurich et dirigé par une énergique et robuste Irlandaise – est lancé pour trouver des solutions et assurer un avenir aux générations futures. Un chœur de personnages témoigne à la première personne, du médecin à l'ingénieur, de l'économiste à l'activiste, en passant même par l'inflation et le photon... La situation mondiale progresse, des solutions sont effectivement trouvées, l'humanité redessine ses modes de vies et les règles du jeu financier, tout en agissant sur les mers et les glaciers.

La fresque de près de 550 pages ébouriffé et stupéfié par sa masse d'informations,

posant aussi la question politique de la coopération ou de la confrontation lorsqu'on se trouve «au bord du gouffre».

Vous avez choisi d'écrire un premier chapitre très détaillé et éprouvant, racontant une canicule géante qui fait 20 millions de morts en Inde, et que nous avons eu personnellement du mal à lire. Quel rôle joue cette émotion très forte?

C'était à dessein, bien sûr. Je savais que commencer *Le Ministère du futur* avec ce récit serait un choc, un coup de poing, surtout pour les lecteurs qui connaissent déjà mes livres précédents, au ton bien différent. Je l'ai fait pour essayer d'alerter le monde. J'étais beaucoup plus en colère en 2019. On était avant la pandémie, Trump était encore président. Les gens ne prenaient pas le changement climatique très au sérieux, c'était le problème des autres, une «position politique» plutôt qu'une réalité physique...

J'avais découvert le concept de «température humide», le fait que les humains ne peuvent pas survivre à une combinaison de chaleur supérieure à 35 degrés et d'une humidité élevée. Mais de nombreuses personnes continuaient de soutenir que les humains peuvent s'adapter – des économistes, philosophes, théoriciens politiques de toutes sortes, mais pas des scientifiques ni des médecins. Ils avaient tort parce que beau-

coup d'endroits peuvent devenir trop chauds et trop humides pour y vivre – à moins d'avoir un réseau électrique qui fonctionne. Or ces réseaux s'effondrent lorsqu'ils sont sous pression, comme en Inde. J'avais besoin de raconter cette histoire.

Vous vous dites moins en colère aujourd'hui, qu'est-ce qui a changé?

Nous avons beaucoup appris avec la pandémie, notamment que la biosphère peut nous tuer et changer notre vie d'un jour à l'autre. A la sortie du roman en octobre 2020, je me suis dit que l'histoire allait plus vite que mon récit... La vie des gens était encore bouleversée, les gens continuaient à mourir. Il est intéressant de se rappeler que la pandémie de Covid 19 a tué une personne sur mille sur la planète. Le changement climatique est pris plus au sérieux maintenant, et nous agissons plus rapidement, à cause de la pandémie, mais aussi des catastrophes climatiques – une douzaine par an dans le monde –, et parce que les milieux d'affaires comprennent qu'une entreprise ne peut pas fonctionner dans un monde qui s'effondre. C'est tellement évident, mais cette idée fait maintenant partie des plans de finance.

La différence avec votre roman, c'est que les solutions envisagées pour le moment restent régionales. Est-ce une question de gouvernance, faut-il créer ce «Ministère du futur»?

C'est une bonne question. Il y a eu des promesses d'importance cruciale comme celles faites à la COP, et l'accord de Montréal ratifié en décembre 2022 visant à protéger 30% des terres et des océans d'ici à 2030. Mais j'ai l'impression que tout le monde se regarde en se demandant qui sortira l'argent le premier pour faire ce travail, il faut des milliards et des milliards de dollars. Qui va payer?

Aux Etats-Unis, Joe Biden a fait adopter en août 2022 la loi sur la réduction de l'inflation (IRA), qui est importante pour le climat: 380 milliards de dollars versés par le gouvernement vont soutenir la transition énergétique, stimuler les crédits, un énorme coup de pouce au monde des affaires pour réaliser des travaux écologiques sans dépendre de la demande du marché, c'est le gouvernement qui paiera. C'est anti-néolibéral, et cela choque. L'Union européenne aussi avance.

Nous sommes maintenant dans quelque chose de nouveau et personne ne sait ce que c'est. Ce que j'essaie de dire, c'est que même si le passage à l'échelle supérieure n'a pas encore eu lieu, on voit de bons projets. Même s'il n'y a pas encore eu de montée en puissance, il y a un sursaut au bord du gouffre. Par exemple, le *carboncoin*, la monnaie carbone, est sur la table.

Le «carboncoin», c'est ce qui sauve le monde dans votre livre: pour chaque tonne de carbone non émise, ou séquestrée de façon pérenne sur une durée déterminée, on reçoit un «carboncoin», échangeable contre une autre devise, avec un prix plancher garanti

par les banques centrales mais qui pourrait prendre plus de valeur quand les investisseurs ont confiance...

Le levier, c'est l'argent, évidemment. L'argent édicte les règles. J'ai été invité à parler devant la commission chargée de modifier les règles de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). J'ai parlé avec la directrice générale, Ngozi Okonjo-Iweala, ancienne ministre des Finances du Nigeria. C'est une personnalité forte. Pour elle, il faut changer les règles de l'OMC, non pas pour soutenir l'Occident, le consensus de Washington et les grandes entreprises, mais pour un commerce pour tous, plus durable. Je vais vous dire ceci: dans les années 2020, il y aura des percées. Parce que les technocrates, les scientifiques, les diplomates, les puissantes entreprises, les grandes sociétés... tous savent que nous sommes au bord du gouffre.

Vous pensez donc que votre récit est en train de se réaliser?

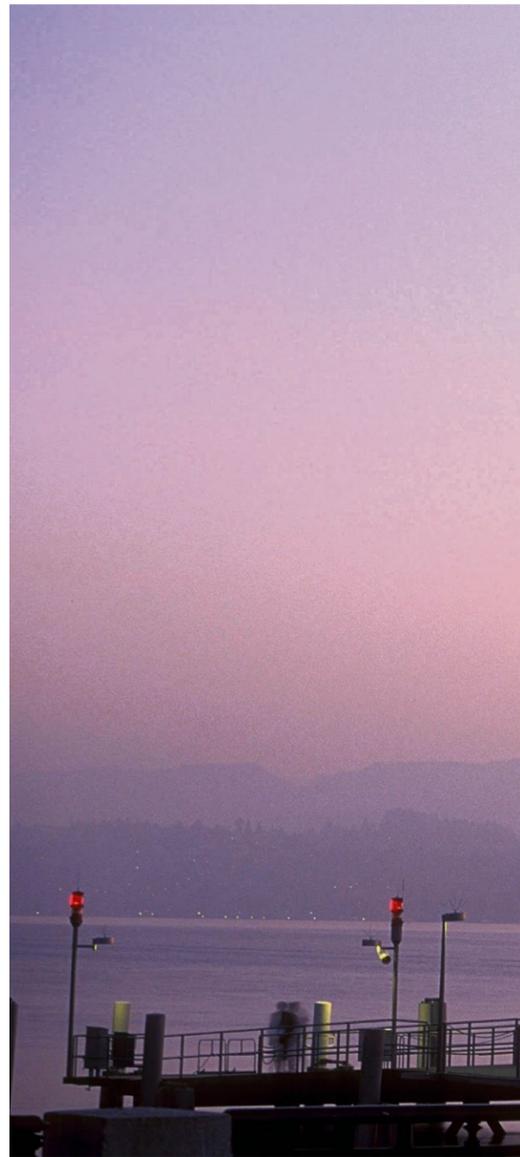
Je le vois avec la géo-ingénierie: un plan qui consiste à extraire l'eau d'au-dessous des glaciers va être présenté à l'Université de Stanford. Des solutions arrivent plus vite que dans mon livre. J'y parle des années 2030 comme d'années «zombies». Ce ne sera pas le cas. C'est un passage écrit avec la colère et le désespoir de 2019. Maintenant, il est évident que les prochaines années seront hyperactives.

Est-ce que vous attendez quelque chose de la prochaine COP?

La COP est toujours intéressante. Peu importe où elle a lieu ou qui est le président, il y aura les mêmes 40 000 diplomates de tous les pays. Ils pourraient se rencontrer sur la lune ou au pôle Sud, cela n'aurait pas d'importance. Ils sont tenus d'améliorer leurs promesses chaque année, et de faire en sorte que tout le monde signe. Le président de la compagnie pétrolière des Emirats arabes unis à la tête du COP, c'est hilarant, mais c'est aussi intéressant parce qu'il va devoir essayer de faire du *greenwashing* et c'est un signe de réussite. Si l'industrie pétrolière est sur la défensive, nous sommes dans un monde différent. Mais ce n'est pas non plus l'essentiel. Le monde ne vit ou ne meurt pas avec ce qui se passe à la COP.

Vous citez quantité d'informations scientifiques. Comment avez-vous amassé toutes ces sources?

C'est l'aboutissement de vingt-cinq ans de recherche et d'écriture. Je suis allé en Antarctique, j'ai travaillé sur l'économie pour *New York 2140*. J'avais parlé à de nombreux scientifiques, je possédais déjà toute la matière, je n'ai



«Que disait donc Ganymède? Que l'humanité avait une chance de



(SEAN CURTIN)

Kim Stanley Robinson

23 mars 1952
Naissance à Waukegan, dans l'Illinois. Départ de la famille pour la Californie en 1954.

1982
Thèse de doctorat sur «Les Romans de Philip K. Dick», publiée en 1984.

1986-87
Séjour à Zurich, travaille à sa trilogie californienne.

1992-96
Parution de la «Trilogie de Mars», la plus célèbre de ses œuvres.

2023
Parution en français du «Ministère du futur».



devenir un peuple magnifique, ou du moins intéressant.» La statue du bord du lac de Zurich revient à plusieurs reprises dans le livre de Kim Stanley Robinson. (Imago)

pas eu besoin de faire beaucoup de recherches supplémentaires. C'est pourquoi cela n'a pris que neuf mois à écrire.

Vous mentionnez l'argent dont nous aurons besoin; mais une bonne partie est en train de partir dans deux guerres très meurtrières...

L'une des raisons de l'invasion de l'Ukraine, c'est que la Russie est un Etat pétrolier qui tire l'essentiel de ses revenus de la vente de pétrole, et qu'elle fera faillite quand nous aurons cessé de brûler ce pétrole dans le cadre de l'Accord de Paris. Or l'Ukraine est le grenier à blé de l'Asie centrale, et ce serait une formidable réserve pour la Russie. En d'autres termes, il y a une explication climatique à la guerre. Et même avec tout ce gaspillage, il reste une immense capacité de production pour faire face au changement climatique et pour aider ces malheureux d'Ukraine, de Palestine et d'Israël. L'urgence est un moment propice à l'action politique humaine. C'est aussi une raison d'espérer.

Dans votre livre, une petite partie de l'action se déroule dans l'illégalité et la violence – les dirigeants de compagnies aériennes meurent mystérieusement, les invités du WEF sont pris en otage...

Les résistances m'intéressent beaucoup, elles sont moralement justifiées et utiles. Quand je parle avec des jeunes, je leur dis d'essayer de trouver la chose la plus importante qu'ils puissent faire sans risquer la prison ou ruiner leur vie. C'est la grève, la désobéissance civile. C'est Martin Luther King, Gandhi... Je ne pense pas que des événements violents soient utiles sur le plan politique. Vous n'aidez pas votre cause ainsi. Il faut être intelligent.

En Suisse, des militants se sont collé la main sur une autoroute, ont organisé un match de tennis dans une agence bancaire pour attirer l'attention.

Vous ne devriez pas vous coller à la route, parce que cela empêche les gens de se rendre à leur travail et que cela les fâche. Les activistes doivent plutôt se coller aux portes des banques – en Suisse, c'est très important. Vous dérangez l'argent. J'aime bien cette idée de tennis à Credit Suisse. Il faut penser au théâtre, aux émotions. J'aime bien aussi les gens qui jettent de la peinture sur les vitres des tableaux dans les musées. Cela ne fait de mal à personne, et c'est instantanément partout dans les médias.

Une grande partie du roman se passe en Suisse; pourquoi avoir choisi de situer le Ministère du futur à Zurich?

J'adore Zurich, où ma femme et moi avons vécu deux ans, en 1986 et 1987, lorsqu'elle fai-

sait un postdoc à l'EPFZ. Nous étions jeunes, sans enfants, nous faisons le tour de l'Europe. J'étais dévasté de devoir partir. L'action du *Ministère* se déroule dans le monde entier, mais un roman a besoin d'un cadre. Comme c'est une agence de l'ONU, ça aurait dû être Genève, mais je ne connais pas Genève. J'ai donc choisi Zurich, que j'ai jamais. Tout comme la flexibilité culturelle suisse. J'ai observé les Suisses en action pendant deux ans et, en tant que romancier, j'avais besoin de ce genre de spécificité et d'émotion. C'était crucial.

Vous avez gardé des amis à Zurich, des bonnes relations?

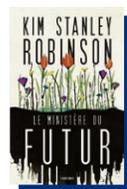
J'ai de bonnes relations avec des universitaires à l'EPFZ et à l'EPFL, avec des personnes qui connaissent *Le Ministère du futur*. Pas dans la communauté bancaire, mais j'ai rencontré des universitaires experts de la finance bancaire. J'ai aussi parlé avec Swiss Re, la gigantesque compagnie de réassurance, où mon livre a été lu. Le secteur de la réassurance est en grande difficulté à cause du changement climatique, il ne pourra plus facturer de primes suffisamment élevées pour gagner de l'argent.

Vous vous attendiez à devenir une référence, un prescripteur?

Ce n'était pas prévu, c'est un accident! C'est mon vingtième roman et depuis la *Trilogie de Mars* dans les années 1990, je suis un romancier de science-fiction connu et lu dans le monde entier. J'ai l'habitude d'avoir ce petit rôle, c'est à cela que je m'attendais pour le *Ministère*. Son succès étonnant a commencé à la fin 2020, ma vie est devenue folle et je ne m'y suis toujours pas vraiment habitué. Je ne suis qu'un conteur d'histoires.

Comment l'expliquez-vous?

Les gens ont peur. Et c'est presque le seul exemple d'histoire où nous faisons de notre mieux et où ça marche, où nous échappons à l'extinction massive et nous traversons ce siècle sans catastrophes et que cela se produit en changeant les lois. Je n'arrive pas à penser à une autre œuvre d'art, un roman, un film, qui fasse ce que fait le *Ministère*. C'est pour cela que les gens en parlent – en particulier les diplomates, les scientifiques, les universitaires et, dans une certaine mesure, les décideurs politiques, qui commencent à avoir peur. Ils partagent mon livre pour s'encourager mutuellement. ■



Genre Roman

Auteur Kim Stanley Robinson

Titre Le Ministère du futur

Traduction De l'anglais par

Claude Mamier

Editions Bragelonne

Pages 546

Contretemps

Catherine Frammery

La possibilité d'y croire

«Je suis le sang dans les rues, la catastrophe impossible à oublier. Je me déroule au présent mais ne suis contée que dans le futur, où l'on pense alors parler du passé sauf que l'on ne parle, encore et toujours, que du présent. Je n'existe pas mais je suis tout. Voilà, vous me reconnaissez. Je suis l'Histoire. Faites-moi belle.» (chapitre 77 du *Ministère du futur*).

Il faut remercier les écrivains de science-fiction qui font l'effort de rendre belle leur matière, quand les dystopies sont tellement plus nombreuses et fascinent, avec leur savant mélange de collapsologie et d'autoritarisme. Le cerveau serait câblé pour s'intéresser aux informations plus négatives que positives afin d'assurer la survie, disent d'ailleurs les neurobiologistes. Pourtant, le succès du roman de Kim Stanley Robinson montre que l'attente est grande de récits forts et positifs, qui redessinent un avenir désirable, possible et durable sans fracturer la société des hommes.

Les militants verts lui reprocheront sans doute une trop grande confiance dans la technologie et la géo-ingénierie, et les politiciens une méconnaissance de la lourdeur des mécanismes de décision internationaux, et du poids des politiques nationales dans ces décisions. Mais que ça fait du bien de lire que le monde n'est pas foutu, avec autant de science à l'appui! La lecture parfois ardue est un petit prix à payer pour ce sentiment de soulagement.

Si le roman pose clairement la question de la violence politique pour faire bouger les choses, ce sont tout de même les réglos qui gagnent, les technocrates, avec les scientifiques, les banquiers, les juristes... C'est la lente mise en mouvement obstinée d'une multitude d'acteurs, tous tirant à la même corde, qui fera progresser l'humanité vers une nature moins agressive et moins agressive, et vers une vie ensemble plus sereine et joyeuse, écrit Kim Stanley Robinson.

Faites-nous rêver, donnez-nous des histoires! «Il faut changer d'imaginaire et réarticuler notre rapport au vivant, et cela passe par des récits, des cosmologies du futur», expliquait l'intellectuel sénégalais Felwine Sarr, qui a réfléchi sur ces questions, lors de sa venue à Genève, en avril 2022. Sans naïveté et sans cynisme, il est possible d'y croire.

PUBLICITÉ

BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

Spiritisme, science et art:

le cas
Élise Müller

Jeu 16 novembre 2023
18h15 – table ronde
entrée libre

Une institution
Ville de Genève

www.bge-geneve.ch



Dans l'objectif

Quand l'image humanitaire fait un pas de côté

A l'invitation du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, à Genève, trente photographes mettent en avant la dignité des personnes en temps de crise. Face au flux médiatique quotidien, un arrêt sur images salutaire

Christian Lecomte
@chrislecdz5



Les photographes qui couvrent les conflits et les crises humanitaires osent parfois le pas de côté. Quitte à être hors cadre et à délaïsser l'image «actu» que les rédactions réclament. Prenez le New-Yorkais Peter van Agtmael, de l'agence Magnum, qui a, entre autres, couvert les guerres d'Afghanistan et d'Irak. On peut voir en ce moment plusieurs de ses clichés au Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge, à Genève. Pas de façades criblées de balles, pas de soldat armé d'un lance-roquettes, encore moins d'enfants en pleurs et en sang allongés sur une civière. Il propose des images d'un bonheur simple, celui de sa famille, de retour de reportage.

Scènes de la vie ordinaire, une petite fille et son chien, le salon devenu piste de danse. Le cours normal de l'existence reprend même si l'on devine que les souvenirs de la guerre sont vivaces et prégnants. «Un regard en effet comme un pas de côté qui nous outille mieux face au flux médiatique quotidien», résume Pascal Hufschmid, le directeur du musée, qui accueille jusqu'en avril prochain l'exposition *Human.Kind*, qui invite à réfléchir sur l'image humanitaire. On peut y voir les travaux de 30 photographes, autant d'hommes que de femmes, qui ont tous concouru au Prix Pictet, créé en 2008 et décerné tous les ans.

Le Chinois Huang Qingjun propose des images étonnantes de familles d'une région désertique de Chine à qui il a demandé de sortir de leur yourte tout ce qu'elles avaient acheté en ligne. Téléviseurs, hi-fi, cosmétiques, lingerie, autocuiseurs à riz, chaus-

sures, jouets, meubles sont déballés. La steppe à portée d'internet et de la livraison en ligne. «Lorsqu'on évoque les peuplades reculées, on pense davantage aux sacs de riz et aux litres d'eau qu'on leur achemine», commente Pascal Hufschmid. Le travail de l'Égyptienne Nermine Hammam est résolument artistique. Ses photographies s'inspirent des affiches de propagande des années 1940 et 1950, soldats en arme, associés à des arrière-plans d'inspiration japonaise, fleurs et feuillages. Travail de modification numérique pour créer une sorte de tapisserie. On reconnaît aussi la place Tahrir au Caire, envahie de civils en colère et de policiers qui agitent des matraques.

Droits et fiers

Les roses transplantées n'adoucisent en rien la scène: elles pointent «la présence discordante d'hommes de guerre au paradis.» L'Eden aussi pour ces Nigériens homosexuels, qui se pâment sur un canapé, sur un générateur, devant un paravent. Andrew Esiebo, né à Lagos, explore les désirs sous toutes ses formes et compatit. Les violences que réservent les sociétés africaines aux personnes LGBTQ demeurent nombreuses. Ces hommes qui posent, droits et fiers, identifiants, ont beaucoup de courage.

L'exposition alterne – voilà sa réussite – œuvres singulières (expérience kaléidoscopique d'Alinka Echeverria avec ses pèlerins mexicains portant leur icône de la Vierge de Guadalupe) et photographies brutes de la tra-



Huang Qingjun demande aux familles de présenter leurs achats en ligne. Ici «Aer Yingming and her family». De la série «Online Shopping Family Stuff», 2015. (Huang Qingjun)

Ci-dessus: Alinka Echeverria a photographié des pèlerins mexicains portant des icônes de la vierge. «The Road to Tepeyac #67», 2010. (Alinka Echeverria)

Ci-contre: une image onirique de Mila Teshaieva sur l'île de Föhr, «The hat is off, île de Föhr». De la série «InselWesen», 2015. (Mila Teshaieva)

gédie humaine. Portraits du Polonais Maciek Nabrdalik, visages en noir et blanc, comme à la lueur du mirador, de survivants et survivantes de l'Holocauste. Ces migrants abandonnés dans le désert nord du Niger que le Lausannois Philippe Dudouit a figés. Ils sont une trentaine debout sur la terre de latérite, l'horizon sec et bleu derrière eux. Ils regardent l'objectif, à distance les uns des autres. Ils ne se touchent pas, ne se frôlent pas. C'est un groupe mais ils sont avant tout des individus. Chacun possède sa propre histoire et entretient encore l'espoir de rallier la mer en dépit de cet abandon parmi le décor ocre.

Des villes aussi, Alep en Syrie où le conteur visuel Muzaffar Salman capte en plein chaos des instants précieux de vie plutôt que des fragments de mort. Homme avec kalachnikov et

ceintures de munition. Trois enfants à ses côtés dont l'un chevauche un tricycle en bois. Tous regardent en l'air. On veut croire qu'ils pistent l'envol de mille étourneaux. L'Ukraine évidemment mais loin du fracas, des gares bombardées et des drones livreurs de mort. Sur l'île de Föhr, en mer du Nord, Mila Teshaieva, native de Kiev, envoie les habitants dans le monde des songes. Technique du *light painting* qui capte et fixe une lumière onirique. Œuvre allégorique: cette île à l'identité et aux traditions fortes fait face aux menaces d'assimilation, voire de disparition. Cela n'est pas sans nous rappeler quelque chose. ■

«Human.Kind», Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge, Genève, jusqu'au 14 avril 2024.

PUBLICITÉ

PHOTO ELYSEE RICHARD MOSSE

BROKEN SPECTRE JUSQU'AU 25.02.24

ELYSEE.CH

Richard Mosse, Subterranean Fire, Pantanal, Mato Grosso, 2020 © Richard Mosse. Courtesy of the artist and Jack Shainman Gallery

vaud 10 QUARTIER DES ARTS LAUSANNE



«Hole in Home», 1966 (reconstruction, 2023). Ferdinand Spindel crée des espaces habitables en mousse synthétique. Il installera ce «trou dans la maison» dans la salle à manger d'un couple d'amis artistes. (MCBA/Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne/Etienne Malapert)

Exposition

«Immersion», les artistes à la conquête de l'espace

L'art immersif a une histoire et le Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne invite non seulement à la découvrir mais aussi à en faire directement l'expérience

Eléonore Sulser
@eleonoresulser

«Immersion», «immersion». Accolée aux mots «art» ou «exposition», la notion d'immersion possède un très fort pouvoir d'attraction. Elle séduit même lorsqu'elle entre dans l'institution. En témoigne la nouvelle exposition du Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne (MCBA), *Immersion. Les origines 1949-1969*, qui, le week-end dernier, alors qu'elle venait d'ouvrir, a attiré quelque 4000 personnes, dont beaucoup de familles avec enfants. Un succès immédiat.

Mais qu'est-ce qu'une exposition «immersive»? Si vous tapez le mot dans un moteur de recherche, vous tomberez le plus souvent sur des noms bien connus – Klimt, Chagall, Frida Kahlo, Tintin – renvoyant à des espaces multimédias, où des projections géantes et panoramiques vous «plongent» dans l'univers d'un créateur, d'une créatrice, de leur travail.

Déplacement mental et physique

Rares sont les expositions «immersives» conçues directement par des artistes, même s'il y en a. Il s'agit le plus souvent de superproductions – façon son et lumière – qui se nourrissent d'œuvres conçues pour d'autres usages et d'autres formats. Le public y est certes entouré d'images, mais est-il pour autant à l'intérieur de l'œuvre? En d'autres termes, est-ce vraiment de l'art immersif?

Car l'art immersif – au sens propre – c'est bien celui qui, conçu directement par des artistes, propose des œuvres capables de vous faire voir, sentir, éprouver, toucher, écouter – de l'intérieur – d'autres mondes, d'autres espaces, d'autres dimensions, que les nôtres. Des créations qui vous déplacent, aussi bien mentalement que physiquement, des produc-

tions qui modifient concrètement et complètement votre perception du réel.

Immersion. Les origines 1949-1969 s'est donné pour mission d'exposer de telles œuvres. Elles sont 14 en tout au MCBA, chacune constituant une sorte de mini-exposition, dans laquelle le corps et les sensations du visiteur et de la visiteuse sont mis en jeu; elles ont été recréées, repensées ou remontées pour les besoins de l'expo, autant de prouesses documentaires et techniques.

L'exposition placée sous le commissariat de Camille Lévêque-Claudet et de Choghakate Kazarian veut aussi inscrire l'art immersif dans l'histoire de l'art. Elle raconte une époque pionnière qui s'ouvre en 1969 avec le premier *Ambiente spaziale* (Environnement spatial) conçu par l'artiste italo-argentin Lucio Fontana (1899-1968) – dont on peut voir une version ultérieure à Lausanne – et s'achève en 1969, l'année où la mission Apollo 11, en se posant sur la Lune, révolutionne notre manière d'être au monde.

Ce n'est pas pour rien que la chronologie convoque, en premier lieu, Lucio Fontana, l'homme aux toiles fendues (*Concetto spaziale*) et figure phare du mouvement «spatialiste». L'espace, la possibilité d'un au-delà du dessin, du tableau, mais aussi le désir de se projeter dans une nouvelle dimension et vers le cosmos, est au centre de son travail. Et lorsqu'il présente son premier *Ambiente spaziale a luce nera*, en février 1949 dans une galerie de Milan, la revue *Tempo* note que l'œuvre de «Lucio Fontana nous rapproche de la lune mieux que n'importe quel télescope».

On a marché sur la lune

C'est une «conquête de l'espace» par l'art, avant l'heure, avant la science et dans tous les sens du terme. En témoigne *Environnement* de l'artiste suisse Christian Megert (né en 1936), présenté à la Documenta 4 de Cassel en 1968, où des miroirs posés au plafond comme au sol d'une même pièce créent une sensation de chute et d'ascension simultanées et infinies.

L'artiste italien Fabio Mauri (1926-2009) transporte le public sur la lune, dès 1968, grâce à *Luna*. «Mauri n'a pas besoin d'être allé sur la lune pour vous y amener de la manière la plus simple qui soit, commente le commissaire Camille Lévêque-Claudet. Il utilise du bois, de la peinture noire, deux couches de sagex, des billes de sagex et c'est tout. C'est, pour moi, ce qui fait la spécificité d'un artiste: nous permettre d'accéder à des choses auxquelles on n'a pas accès.»

Quant à Pinot Gallizio (1902-1964), promoteur de la «peinture industrielle» à vendre au mètre, il attire visiteurs et visiteuses dans sa célèbre et quasi quantique *Caverne de l'antimatière* (1958-1959).

L'exploration continue vers d'autres dimensions. L'Italienne Marinella Pirelli (1925-2009) invite dans *Film Ambiente* (1968-1969) à entrer dans son *Nuovo Paradiso* (Nouveau Paradis) – titre du film qu'elle projette sur un «écran» multifacette et pluridimensionnel dans lequel on peut déambuler. James Turrell (né en 1943) se joue de notre vision en installant en 1969 *Raemar Pink White* où la lumière rose prend des dimensions mystiques, redésinant, creusant, floutant l'espace. *Fanflashic* (1968) du collectif américain USCO repousse les limites de l'expérimentation psychédélique créant un espace géométrique et synesthésique où sons, couleurs, et flashes de lumière vous submergent.

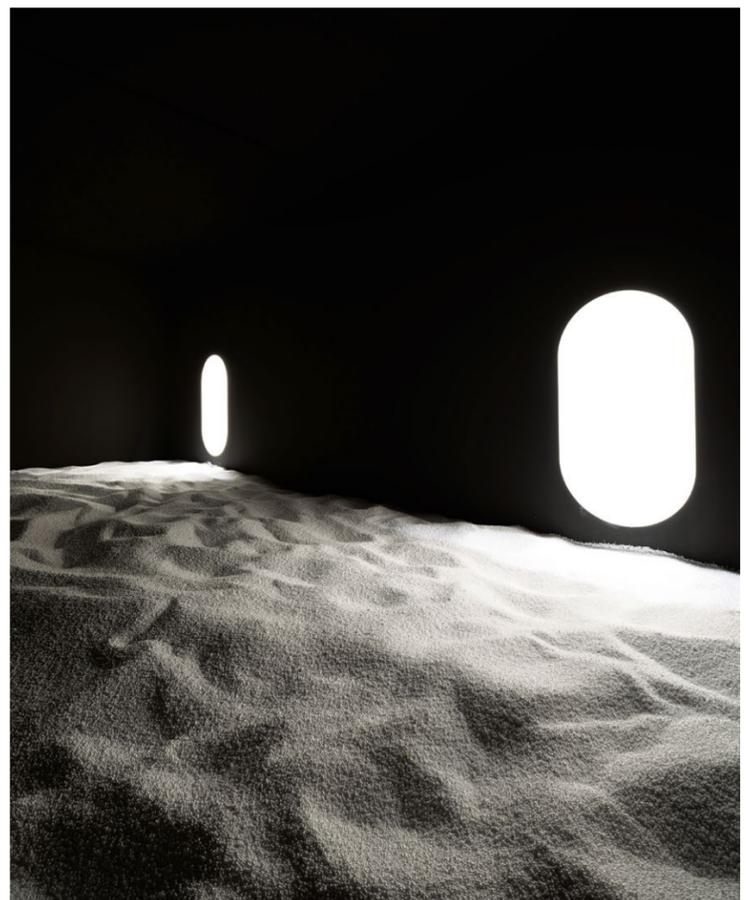
330 kilos de plumes blanches

Si, dans plusieurs œuvres, le jeu, l'expérimentation sensorielle, l'émerveillement jouent à plein – dans *Hole in Home*, le cocon de mousse rose de Ferdinand Spindel (1913-1980); dans *Penetrable blanco y amarillo* (1968) de Jesus Rafael Soto (1923-2005) cette «pluie» palpable, translucide et sonore –, d'autres proposent une expérience plus inquiétante, plus étrange. Il en va ainsi de la spectaculaire et étouffante recreation de la *Feather Room* de 1966 de Judy Chicago qui vous confine dans un lieu rempli de 330 kilos de plumes blanches, ou *Passageway* (1961) de Robert Morris (1931-2018) couloir qui va rétrécissant et devient si étroit qu'il renvoie chacun et chacune aux limites concrètes de l'être. Tandis que le *Spazio elastico* (1967) de Gianni Colombo (1937-1993), en nous installant dans une pièce obscure où une grille de fils phosphorescents se déforme lentement, perturbe tranquillement nos repères et notre sens de l'équilibre.

«L'espace est un doute: il me faut sans cesse le marquer, le désigner; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête», écrivait Georges Perec dans *Espèces, d'espaces*. La force d'*Immersion. Les origines* est de permettre à chaque personne qui visite l'exposition de faire pleinement l'expérience des œuvres présentes. A l'opposé de la dématérialisation que nous expérimentons quotidiennement, cette rencontre avec l'art immersif invite chacune et chacun à explorer et à reconquérir son propre espace. ■

«Immersion. Les origines: 1949-1969», Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne jusqu'au 3 mars 2024.

Choghakate Kazarian et Camille Lévêque – Claudet (dir.), «Immersion. Les origines/The Origins: 1949-1969», MCBA/Hazan, 152 pages, 106 illustrations.



Grâce à «Luna», Fabio Mauri transporte le public sur la Lune dès 1968. (Reconstruction, 2023) (MCBA/Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne/Etienne Malapert)



Manifestation des membres et sympathisants de l'AMR dans les rues de Genève, réclamant un centre dédié à de la musique avant-gardiste en 1976. (DR, via AMR)

Anniversaire

L'AMR, un demi-siècle de militantisme musical

Tout a commencé en janvier 1973, dans les effluves de Mai 68, avec quelques Genevois épris de liberté et de nouvelles façons de créer. Ainsi naissaient un mouvement et un centre musical dont l'envergure est unique en Europe

Elisabeth Stoudmann

✉ @estoudmann

Ce mardi 10 octobre 2023, à 10h du matin, le hall du Sud des Alpes fourmille déjà d'une activité toute créative. Penchée sur le bar, une jeune fille scrute l'écran de l'ordinateur où s'affichent les plannings des salles de répétition réservables et largement disponibles en tout temps. Nelson Schaer, batteur de différentes formations genevoises et programmeur de Musiques en été au parc de la Grange, fait son entrée. «Un accès aussi aisé à des locaux de répétition, c'est unique au monde!» résume-t-il face à notre étonnement. Lui a justement rendez-vous avec Brooks Giger, coordinateur de la commission de programmation et contrebassiste, ainsi qu'avec le saxophoniste John Menoud.

Le Sud des Alpes est la face visible de l'AMR, l'Association pour l'encouragement des musiques improvisées (à l'origine Association pour la musique de recherche), qui fête cette année son 50e anniversaire. A partir du 19 novembre, un festival marquera le coup avec une programmation aussi commémorative qu'audacieuse. Aujourd'hui, l'AMR est une association d'environ 1000 membres qui anime au Sud des Alpes deux salles de concerts (à peu près 300 événements par année) et une école de musique de quelque 300 élèves répartis en 48 ateliers hebdomadaires. Cet énorme centre musical tourne avec un budget de 2 millions par année (dont un million de subventions de la ville), mais a su conserver son âme militante et familiale, cette même âme qui avait incité une bande de jeunes potes musiciens à s'unir pour défendre de nouvelles façons de jouer et de créer en 1973.

A Genève, rien ne dépasse

Pile à l'heure, Sandro Rossetti sort du bureau situé derrière le bar et nous emmène dans une salle à l'étage où les affiches des festivals de l'AMR, toutes signées de dessinateurs de la place, donnent le la. «Je suis le dernier membre fondateur encore en vie et je dois sûrement ma longévité au fait que je suis architecte et pas musicien», souffle-t-il en s'asseyant. L'octogénaire insinue qu'il a mené une vie plus calme, moins chargée de substances illicites que ses comparses d'alors.

Remontons dans le temps: dans la très bourgeoise Genève du début des années 1970, rien ne dépasse. Les pelouses des parcs sont bien entretenues et personne n'a le droit de les fouler, les salles de concert sont toutes dédiées à la musique classique, il n'existe aucune structure de formation musicale en dehors de la filière classique et une partie de la jeunesse étouffe... Ailleurs, à Paris, Berlin ou Londres, le jazz résonne dans les caves. Et

aux Etats-Unis, l'ACM (Association for the Advancement of Creative Musicians), créée quelques années plus tôt, a donné naissance à l'Art Ensemble of Chicago et à la «Great Black Music», une réappropriation par les musiciens afro-américains d'une façon de créer différente et audacieuse. Une sorte d'avant-garde du jazz qui rejetait l'appellation «jazz», même si elle donnera plus tard naissance à ce que les critiques étiquetèrent comme du «free-jazz»...

«Ça m'a bouleversé, reprend Sandro Rossetti. C'était à la fois un mouvement musical et social auquel nous voulions participer à notre échelle. Dès le départ, nous réclamions un centre musical, pas un simple local comme la ville l'aurait préféré. Elle nous disait: «Vous voulez une maison du jazz? Jamais il n'y aura de maison de la drogue à Genève.»

Création d'un big band

Tout commence alors par l'action d'un petit groupe qui se mobilise contre la destruction des Halles de l'île. En juin 1971, ils occupent la Maison des jeunes (MJC) de Saint-Gervais. Le 29 janvier 1973, dans la cuisine de Sylvain Gougeon, enseignant mélomane, ils décident de regrouper leurs forces dans une association. L'AMR est née. Un premier atelier musical voit le jour à la MJC. Cet atelier se transformera bientôt en big band sous l'impulsion de Maurice Magnoni, Olivier Magnenat et quelques autres, un ensemble prolifique et fédérateur dans le désert jazzistique de l'époque, et même beaucoup plus tard. «J'ai débarqué dans le big band de l'AMR, alors dirigé par Yves Massy, un soir de 2003,

lors d'un remplacement au pied levé de ma prof de harpe. Je ne sais plus comment j'ai joué. J'ai fait n'importe quoi, mais, ce jour-là, j'ai découvert le jazz et j'ai su, dès cet instant, que ce que je voulais faire, c'était de la harpe jazz. Ma harpe a longtemps logé au Sud des Alpes. C'était ma maison», se remémore Julie Campiche.

En 1975, un périodique est lancé. Il prend le nom de *Viva La Musica* l'année suivante. En 1976, un festival gratuit pluridisciplinaire voit le jour. En 1977, il prend ses quartiers un peu en dehors de la ville, dans le lieu-dit du bois de la Bâtie. Coorganisé par l'AMR, le Théâtre mobile, le Théâtre de la Lune Rouge (futur Théâtre du Loup) et Action 16 (future Fonction: Cinéma), il s'appelle Festival du Bois de la Bâtie. L'appellation «Bois» disparaîtra lors de sa relocalisation en centre-ville pour devenir simplement Festival de la Bâtie et évoluera pour s'imposer comme l'un des grands rendez-vous culturels actuels.

Mais la recherche d'un centre musical reste au cœur des préoccupations de l'association. En 1981, un architecte «sympathisant» qui travaille à la ville informe l'association que la bibliothèque de la rue des Alpes va être déplacée à la rue du Môle. L'immeuble est destiné à devenir une banque, mais, en attendant les travaux de transformation, les premier et deuxième étages pourraient être mis à disposition

Un bâtiment, une synergie

Rapidement, alors même qu'un autre centre culturel, le Grütli, se conçoit et pourrait héberger l'association, l'AMR préfère rester à la rue des Alpes. Petit à petit, le rez-de-chaussée, la cave et le 3e étage du bâtiment sont également occupés. En 1988, le centre du Sud des Alpes est officiellement inauguré. L'association est reconnue par la ville qui la soutient financièrement, d'abord au compte-gouttes puis de façon toujours plus importante. Pendant toutes ces années de vaches maigres, ce sont les célèbres «bals masqués» qui, chaque 11 décembre – le soir de la course de l'Escalade –, font le plein et remplissent ses caisses. Des bals délégués qui dureraient jusqu'aux petites heures du matin et qui ressemblaient à un «carnaval de Rio underground et déjanté», pour reprendre les mots de Jean Firman dans un article du journal *Viva La Musica* en 2014.

Dominique Wiedmer, une des premières femmes actives dans la mise sur pied du centre musical sous la guidance éclairée de François Jacquet, se remémore avec émotion ces bals incandescents: «J'avais l'impression de participer à un mouvement. Tout le monde mettait la main à la pâte. Une tradition qui s'est poursuivie lors des premiers festivals de l'AMR: c'étaient par exemple les musiciens qui montaient et démontaient la scène.»

Concerts, big band, formation musicale, événements hors les murs, l'AMR est tentaculaire et a même son organe de propagande... *Viva La Musica*, un vrai journal, bien plus qu'un simple programme commenté. Par le texte, le dessin et la photo, il met en relief les particularismes de cette scène musicale, transmet ses valeurs, ses réflexions. A ses débuts, des écrivains y collaborent. Les dessinateurs de la place – Gérard Poussin, Georges Schwizgebel, Eric Jeanmonod, parmi d'autres – sont aussi des fidèles.

En 2022, l'AMR reçoit de l'Office fédéral de la culture un Prix spécial de musique. Pour respecter sa façon de fonctionner horizontale, sans conseil de fondation ni direction, l'association a envoyé plusieurs de ses membres le recevoir collectivement. «L'AMR représente pour moi une âme et un souffle de liberté. Un arbre ne grandit pas sans racines et l'AMR est l'une de mes racines, je lui dois bien des fleurs», conclut le trompettiste Erik Trutfaz, lui-même lauréat du Grand Prix suisse de musique en 2023. ■

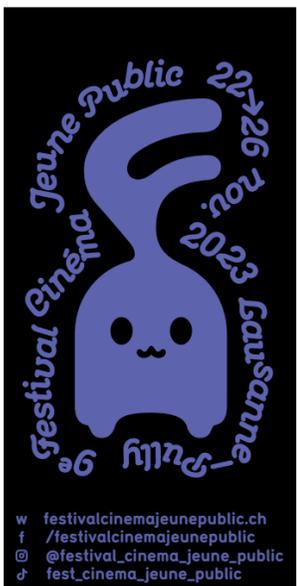
Festivités: une semaine des esprits libres

Après avoir proposé une exposition de photos en plein air aux Bains des Pâquis, l'AMR invite dimanche 19 novembre à l'Alhambra une figure tutélaire du jazz et de l'engagement musical: le saxophoniste, flûtiste et compositeur de 84 ans, Charles Lloyd, en trio avec Gérard Clayton au piano et Marvin Sewell à la guitare électrique. Un esprit visionnaire au crépuscule de sa carrière pour un dialogue entre improvisation et recherche sonore. La semaine se poursuivra au Sud des Alpes avec des groupes d'ici et d'ailleurs dont une autre prestation attendue, celle de Myra Melford le vendredi 24, dans un quintet exclusivement fémi-

nin composé de Tomeka Reid (violoncelle), Mary Halvorson (guitare), Lesley Mok (batterie) et Ingrid Laubrock (saxophone), et qui puise son inspiration dans l'œuvre picturale de son compatriote Cy Twombly. Cette série de concerts se terminera par une journée portes ouvertes au Sud des Alpes, samedi 25, avec une multitude de mini-concerts, des sessions d'écoute, des rencontres dans tous les étages du bâtiment de 14h à 21h, et un final aux rythmes des Islandais ADHD. ■ E. St.

Genève, Alhambra et Sud des Alpes, du 19 au 25 novembre.
Infos: amr-geneve.ch/programme

PUBLICITÉ



LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

De «Peak Blinders» aux bons sentiments



(Katalin Vermes/Netflix)

Au début de *Toute la lumière que nous ne pouvons voir*, Saint-Malo est bombardée par les Américains. Août 1944, l'assaut sur le continent se prépare. Les scènes nocturnes dans la magnifique cité de Bretagne montrent une ville bien franchouillarde, avec ses enseignes d'un autre siècle – même au milieu du XXe –, ses maisons à colombages un peu poupées. La guerre dans une ambiance Disney. En fait, toute la mini-série a quelque chose d'artificiel, de trop gros même pour du «plus grand que la vie» dans ce contexte particulier de la Seconde Guerre mondiale.

A Saint-Malo vit depuis quelques années Marie-Laure, dite Marie, jeune femme brillante, amatrice de radiodiffusion et aveugle. Son père lui a fait quitter Paris lorsque les Allemands ont pris la ville, pour aller trouver du réconfort, si possible, chez un oncle et sa sœur. Le père travaille au Musée d'histoire naturelle (les fans d'Adèle Blanc-Sec s'y retrouveront), et à ce titre, il avait la main sur un diamant qui passe pour être une pierre de guérison universelle. Or, un officier nazi arrivé à Saint-Malo s'occupe de joaillerie, «parce qu'il n'y a plus de Juifs pour le faire»; surtout, il est rongé par une maladie et veut trouver le diamant... En parallèle, un soldat allemand écoute la radio de Marie. En fait, par son émission du soir, elle délivre des messages codés aux stratégies britanniques et américains.

Dans ce moment de l'histoire, tout ceci a quelque chose de sérieusement tiré par les cheveux. Adaptant le roman à succès d'Anthony Doerr, le scénariste Steven Knight se place sur un degré bien différent de la mythique *Peaky Blinders* ou de sa récente *SAS Rogue Heroes*; là, on est dans l'intrigue historique à forte dose de bons sentiments.

Toute la lumière que nous ne pouvons voir a été applaudie par le fait que les actrices interprétant Marie, enfant et jeune femme, sont non voyantes. C'est honorable, mais cela ne fait pas une meilleure fiction pour autant. En sus, à l'heure de l'internationalisation des séries aussi sur le plan des langues, ces grosses productions en anglais paraissent un peu datées. Hugh Laurie jouant l'oncle qui lance «*We are the people of France!*», c'est quand même bizarre. Reste un sympathique hommage à la radio comme outil de rapprochement des peuples. ■

«*Toute la lumière que nous ne pouvons voir*». Mini-série de Steven Knight (2023) en quatre épisodes de 55'. A voir sur Netflix.

JUKEBOX

Virginie Nussbaum

PinkPantheress, croqueuse d'algorithme

On le répète comme un disque rayé, parce que c'est vrai: désormais, le tremplin des jeunes artistes s'appelle TikTok. Rien ou presque ne rivalise avec l'algorithme chinois, capable de digérer un audio et le disséminer sur les écrans du monde en millisecondes. Et qui dit nouveau terrain de jeu dit grands gagnants, un club tout sauf fermé qui compte Lil Nas X, November Ultra... et désormais PinkPantheress. A 22 ans, cette native de Bath est un pur produit de la Gen Z. Ces *digital natives* qui font de GarageBand et Soundcloud leurs ludothèques avant de poster leurs premières démos sur TikTok. Dans son cas, dix secondes de *Break It Off*, manifeste post-rupture entre pop et drum'n'bass, suffisaient à affoler la plateforme en 2021. De quoi aimer les labels et valoir à l'Anglaise une première mixtape, alliant *beats* galopants, samples des années 1990 (loin avant sa naissance!) et voix d'ingénue.

Mais c'est début 2023 que l'épatant single *Boy's a Liar*, repris par la rappeuse Ice Spice, sacrait PinkPantheress reine du réseau social – tandis qu'elle collaborait à la B.O. de *Barbie*. Judicieux timing pour un premier album. Voilà donc *Heaven Knobs*, qui porte sans surprise la griffe PinkPantheress.

Treize morceaux plutôt courts où les *loops* électro, comme des cœurs qui s'emballent, laissent naître l'émotion, susurrée sur un mode R'n'B – elle dit «nouvelle nostalgie». Cet univers hyperpop fluide, fuyant et étourdissant, comme preuve que la panthère rose est bien plus qu'un animal viral. ■



PinkPantheress, «Heaven Knobs» (Warner UK)

> Sortir

Berne
Musique

Jusqu'à il y a peu, le grand festival de la Dampfzentrale s'appelait Saint Ghetto. Il se nomme désormais Full of Lava, mais il n'a rien perdu de son tranchant programmatique – Dorian Wood & Thor Harris (on se souvient que ce dernier était un grand frappeur chez Swans), de la pop de permafrost (Fagelle). Mais aussi des évolutions lointaines du hip-hop: Coby Sey, ou encore la très grande Backxwash, alias Ashanti Mutinta, qui parvient à le faire muter en un magnifique orage d'acier. P. S. Full Of Lava. Dampfzentrale, du 16 au 19 novembre.

Genève
Musique

Voilà des légendes de la scène américaine du bruit: Nate Young et John Olson, alias Wolf Eyes. Des cracks du bricolage déviant, du son neuf (inouï, oserait-on dire), un parti pris de jeu qui tient à la fois de l'improvisation et de la logique des rêves. Ecoutez leur dernier album, *In Splattered Time*, publié en juillet dernier: c'est toute une animalerie de chuintements et d'idées qui résonnent au loin. P. S. Wolf Eyes. Cave 12, me 15 à 21h.

Malgré la disparition tragique de son complice londonien Dave Cocks dans un accident en 2019, le Milanais Francesco Vanni a décidé de poursuivre l'aventure de *Throw Down Bones*. Entouré de deux nouveaux musiciens, le groupe italo-britannique a publié en février l'album *Three*, fruit de longues sessions d'improvisation en studio. En résulte un post-rock expérimental et atmosphérique hautement addictif. P. S. *Throw Down Bones*. Urgence Disk, lu 13 à 18h30.

Dans le cadre du lancement de la Cité Bleue, le chef d'orchestre Leonardo Garcia Alarcon s'associe à l'OCG pour présenter *Acis et Galatea*, un opéra de chambre de G. F. Haendel. Dans ce drame miniature finement ciselé, les protagonistes sont dotés d'une véritable profondeur humaine et leurs airs s'imposent par une séduction immédiate. L'amour de Galatée, la nymphe de la mer et du berger Acis sera contrarié par le cyclope Polyphème. Mais transformé par Galatée en une source limpide, Acis pourra continuer de murmurer longtemps son amour délicat. J. D. B. G. *Acis et Galatea* avec l'OCG. BFM, di 12 à 17h.

Neuchâtel
Musique

«Mais vous êtes fou? Oh oui!» En mai 1990, Benny B faisait un carton avec le single *Vous êtes fous!* Pionnier du rap belge, il a publié deux albums et vendus plus de trois millions de disques, avant de disparaître. Le voici à Neuchâtel invité d'une grande soirée années 1990, qui démarrera par un grand *blind test* avant de se poursuivre en mode disco. S. G. Back to the 90's. Cité universitaire de Neuchâtel, sa 18 dès 20h, concert de Benny B à 23h.

Valais

Exposition En Valais, le terme «consortage» fait référence, historiquement, à une forme de corporation qui voyait des individus s'associer afin d'exploiter une même ressource – un alpage, un bisse, une forêt. C'est avec cet imaginaire en tête que le Manoir de Martigny a invité une petite dizaine d'artistes à penser la question du bien commun dans l'art. Sans hiérarchie, *Marge de manœuvre* présente les travaux de la réalisatrice américaine Ericka Beckman comme du plasticien genevois Séverin Guelpa. Une exposition vernie ce samedi, soir de la Nuit des musées en Valais. L'occasion sera trop belle. V. N. *Marge de manœuvre*. Martigny, Manoir de la ville, du 11 novembre au 4 février.

Vaud
Humour

La Bible, le Coran, la Torah: trois livres épais sur lesquels s'appuient tant de ferveur comme de souffrances, méritaient bien qu'on s'y (re) plonge. *Dieu et Dieu font trois* décortique ces écrits sacrés pour un cours d'histoire des (trois) religions du genre... irrévérencieux. A l'écriture, Laurent Flutsch et Thierry Meury – Dieu sait que ces deux-là savent gratter là où ça démange. Des absurdités aux miracles, de Mahomet à Moïse, la traversée se veut instructive, érudite et, bien sûr, follement comique. V. N. «Dieu et Dieu font trois».

Cossonay, Théâtre du Pré-aux-Moines, je 16 à 20h. Puis à Lausanne, Théâtre Boulimie, du 29 novembre au 1er décembre, et à la Salle de spectacle d'Epalinges, le 15 décembre à 20h.

> Chez soi

Si vous avez... 4 × 50'

«Histoire du conflit israélo-palestinien»

Nombreux sont celles et ceux qui tentent de «comprendre le conflit israélo-palestinien en trois minutes» sur Instagram ou en quinze sur YouTube, et c'est bien souvent un premier pas vers l'acquisition des éléments chronologiques nécessaires pour envisager le présent – pour autant que les sources disponibles en ligne soient fiables.

Mais c'est tout autre chose que proposent les quatre épisodes d'une heure du podcast de France Culture *Le Cours de l'histoire* dans son *Histoire du conflit israélo-palestinien*: la mise en perspective de l'actualité en s'offrant le luxe du temps long, à la fois celui des événements et celui du journalisme.

Bâle, 1897. Le Premier Congrès sioniste se réunit sous la houlette de Theodor Herzl. Le journaliste et écrivain austro-hongrois s'emploie à transformer la question juive en question nationale et suggère dans son manifeste, *L'Etat des Juifs*, de suivre un programme détaillé afin de créer un Etat juif. Dans le contexte d'une Europe de la fin du siècle marqué par un antisémitisme grandissant, la constitution d'un Etat apparaît comme «un gage de sécurité pour la diaspora juive». La Palestine est envisagée, car c'est dans cette région du monde que les textes sacrés du judaïsme situent la Terre promise.

Le journaliste et producteur Xavier Mauduit part de la première «alya» (la montée juive en Palestine), autour des années 1880, «des Juifs qui viennent de l'empire russe et qui fuient les pogroms liés à l'assassinat du tsar Alexandre II», pour retracer les contours et enjeux d'un conflit dont les déflagrations ne cessent de nous faire trembler.

Dans un podcast en quatre épisodes d'une heure environ, mêlant à chaque fois documents d'archives, extraits de films ou séries télévisées et interviews d'historiens spécialisés, *Le Cours de l'histoire* offre à ses auditeurs un cours magistral gratuit et (relativement) accessible. L'occasion, aussi, de mesurer l'évolution du journalisme lui-même, grâce à la présentation des grands titres de l'époque tirés des journaux radiophoniques et télévisés qui ont traversé le siècle.

Le premier volet revient sur le sionisme et le peuplement de la Palestine avant l'Etat d'Israël. Le second sur le partage de la Palestine et la création de ce nouvel Etat. La troisième heure est consacrée à l'histoire de l'Organisation de libération de la Palestine, «point de départ de soixante ans d'une intense lutte politique et militaire». La quatrième, enfin, revient sur l'impossible quête de paix israélo-palestinienne, de Camp David aux accords d'Oslo. A garder à portée d'oreille pendant que l'Histoire continue de s'écrire chaque jour sous nos yeux. ■ Célia Héron

Un podcast de Xavier Mauduit (octobre 2023). A écouter sur les principales plateformes.

Si vous avez... 3 × 55'

«The Control Room»

Pour le retour des mauvais jours, voici une appréciable histoire de fugitif. Gabriel (Iain De Caestecker) travaille dans un centre d'appels des ambulances et services de sécurité. Un jour, c'est une voix connue qu'il capte par son casque-micro: son amie d'enfance, même l'amour de sa vie, présume-t-on. Durant leurs jeunes années, ils se promenaient dans la forêt de sapins qui joutait leurs maisons, où ils ont aussi commis un acte dramatique, qui imprègne le présent.

L'urgence immédiate vient du fait que Samantha (Joanna Vanderham) affirme avoir tué quelqu'un. Elle retrouve Gabriel et dit avoir caché le corps dans le van de l'oncle du jeune homme, là-bas, dans les terres de leur enfance.

Dès lors, Gabriel devient un fuyard, cherchant quoi faire du machabée. Sa situation empire car après s'être confié à un collègue, ce dernier le fait chanter pour effectuer de douteuses livraisons auprès de notables assez troubles. Gabriel et Sam, qui s'étaient perdus de vue, se retrouvent apparemment unis dans l'adversité; ce pourrait être le bon côté de ces pérégrinations, mais les menaces s'accroissent et deviennent de plus en plus redoutables. Au fil de courses-poursuites et de courses tout court, à pied dans les rues de Glasgow, on s'éloigne de la «salle de contrôle» mais tout nous y ramènera...

L'auteur a l'idée judicieuse de serrer son suspense en trois parties seulement, ce qui donne à *The Control Room* une bonne densité. Elle souffre d'un registre un peu limité de Iain De Caestecker, lequel alterne les figures d'ahurissement complet ou de colère désespérée, et pour ainsi dire, rien de plus.

Mais il se plie à la fonction, incarner le protagoniste enlisé dans un pétrin croissant, et le thriller peut déployer sa tension selon un plan bien préparé. Dans le décor charmant, souvent verdoyant, de la cité écossaise et ses alentours. ■ N. Du.

«The Control Room» (2023), mini-série de Nick Leather. A voir sur MyCanal.

Dans le ventre de la baleine

Trois livres célèbrent orques, cachalots et baleines. Le roman phénomène «Horcynus Orca», de l'Italien Stefano D'Arrigo, paraît enfin en français. L'essayiste Richard J. King explore le bestiaire de «Moby Dick» et Michel Pastoureau l'histoire culturelle des baleines

Julien Burri

Le 1er octobre 1943, quelques semaines après l'armistice, Ndrja Cambria, soldat de la Marine royale italienne, rentre chez lui, en Sicile. Dans le détroit de Messine (entre Scilla et Torre Faro, rebaptisé Charybde), sur une mer calme, trop calme, «la nuit sans lune surgit d'un coup, avec cette façon brusque et orageuse de passer de la lumière à l'obscurité». Ndrja Cambria rencontrera des «féminantes», des contrebandières de sel, bientôt suivies d'une magicienne et de sirènes.

Le détroit sera envahi d'une puanteur de charogne, annonçant l'arrivée dans ses eaux d'un «énormanimal» à la nageoire dorsale en forme de hache, l'orque funeste, «Horcynus Orca», qui donne son nom au roman. Tous les soldats morts en mer durant la Seconde Guerre mondiale remonteront des profondeurs... *Horcynus Orca* est une irrésistible vague de 1325 pages, faramineuse, épique et lyrique, poignante, oscillant sans cesse entre gravité et humour. Admirateur fervent, l'intellectuel George Steiner le qualifiait de «réponse européenne à *Moby Dick*».

Sa publication ressemble à une fable. Dès 1950, une rumeur circule dans le monde littéraire italien, portant sur un texte intitulé *La Tête du dauphin*. Il faudra attendre 1975 pour

le voir paraître, sous le titre de *Horcynus Orca*. Entre-temps, Italo Calvino en aura dévoilé un large extrait en revue et l'éditeur Arnoldo Mondadori sera, dit la légende, venu supplier Stefano D'Arrigo à genoux, dans son petit appartement romain, pour qu'il confie son roman à son illustre maison. D'Arrigo promet de livrer son monumental récit à Mondadori «d'ici deux semaines». Mais, de report en report, les deux semaines finissent par durer quinze ans. La ferveur et le soutien financier de Mondadori se révéleront pourtant sans faille, jusqu'à sa mort (il décède en 1971 et ne découvrira jamais le texte tant attendu, mais son fils Leonardo prendra le relais).

Durant les vingt ans qu'il passe à rédiger son œuvre, le romancier reste cloîtré chez lui, travaille jusqu'à en devenir bossu, souffre de maux de tête chroniques... Il lui arrive de passer des mois sur quelques lignes. Son épouse, Jutta, le menace: «Soit tu finis le livre, soit je romps.» Et lui d'implorer toujours 15 jours supplémentaires... Il sort néanmoins de son domicile, surnommé «le ventre de l'Orque», pour faire une incursion au cinéma et jouer le rôle secondaire d'un juge dans *Accattone*, de Pasolini, en 1961.

Douze ans de traduction

Le Nouvel Attila n'a pas eu peur de se lancer dans cette odyssee: traduire D'Arrigo. Douze ans de travail (six pour un premier jet de traduction, six autres pour les relectures) n'ont pas fait reculer son éditeur, Benoît Virot, tombé amoureux d'un texte qui lui paraît aussi puissant que les poèmes de Victor Hugo. Pour mener à bien cette aventure éditoriale hors norme, au budget de 75 000 euros, il a renoncé à son salaire durant deux ans.

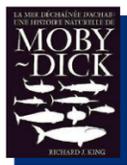
La version originale invente une langue, mêle le jargon des pêcheurs du détroit de Messine à l'italien du Mezzogiorno, le sicilien aux néologismes forgés par l'auteur... C'est une réécriture de *L'Odyssée* d'Homère, autant qu'un portrait de l'Italie de l'immédiat après-guerre; des retrouvailles déchirantes entre un fils et son père; et bien sûr, la lente et insupportable mort de l'orque, créature redoutée, Léviathan funèbre incarnant la décadence de l'Italie. Certes, la bête est une image de la mort, mais pas seulement, comme le confirmera le romancier dans une interview de 1983: «L'orque symbolise la résistance de la vie contre la mort, de l'individu contre la collectivité, de la chair contre l'esprit, de l'instinct contre la raison.»

La lente et fantasmagorique agonie du monstre est inoubliable. «L'énormanimal se traînait, mais il se traînait à sa manière, puissamment: il se traînait, ça se voyait, avec la puissance de son destin fatal, dans une solitude glaçante, infinie. Oui, il est immortel: peut-on en douter?» Les dauphins féroces (appelés les «fères» par D'Arrigo) décident de profiter d'une blessure de leur bourreau pour se venger de lui. Pour l'immobiliser, ils grignotent sa nageoire caudale, le livrant ensuite à l'appétit vorace d'une myriade de sardines aux dents fines comme des épingles. Mi-vif, mi-charogne, le monstre dérive dans le détroit tel un navire fantôme.

A sa sortie, le roman agite le monde culturel italien: 80 000 exemplaires sont écoulés, d'aucuns parlent de «*fritto misto*» (Enzo Siciliano), d'un «chef-d'œuvre qui n'existe pas» (Paolo Milano), ou d'un «livre magnifique gâché par l'incontinence de l'auteur» (Pietro Citati). D'autres, au contraire, comme Pasolini, le louent pour avoir fait entrer le sicilien dans la langue italienne. *Horcynus Orca* est un



Genre Roman
Auteur Stefano D'Arrigo
Titre Horcynus Orca
Traduction De l'italien par Monique Baccelli et Antonio Werli
Editions Le Nouvel Attila
Pages 1372



Genre Essai
Auteur Richard J. King
Titre La Mer déchainée d'Achab. Une histoire naturelle de Moby Dick
Traduction De l'anglais par Thierry Gillyboeuf
Editions La Baconnière
Pages 572



Genre Essai
Auteur Michel Pastoureau
Titre La Baleine. Une histoire culturelle
Editions Seuil
Pages 160



Dans «La Baleine. Une histoire culturelle», Michel Pastoureau constate que le monstre des mers craint dans la Bible et les mythologies fait place à une baleine nettement plus pacifique. Ci-dessus, «Vingt Mille Lieues sous les mers» illustré par Riou en 1865. (Patrice Cartier/Bridgeman Images)

«L'orque symbolise la résistance de la vie contre la mort, de l'individu contre la collectivité, de la chair contre l'esprit, de l'instinct contre la raison»

Stefano D'Arrigo, auteur de «Horcynus Orca»

héritier de Hölderlin, de Heidegger, d'Héraclite... et bien sûr d'Homère.

Après le succès, l'épopée sombre dans un demi-oubli. Tel le Léviathan, elle refait surface, de loin en loin, attendant patiemment une époque qui saura l'apprécier à sa juste valeur. La traduction française qui paraît aujourd'hui, succédant à une traduction allemande, devrait être suivie par des versions espagnole et anglaise. De quoi, espérons-le, enfin asseoir sa réputation.

Cette orque fabuleuse n'arrive pas seule, portée par la vague de la rentrée littéraire. Elle est accompagnée d'un superbe essai traduit de l'anglais par la maison suisse La Baconnière. Richard J. King, dans *La Mer déchainée d'Achab. Une histoire naturelle de Moby Dick*, rend hommage au roman de Melville, probablement le plus cité aujourd'hui dans la culture populaire américaine avec la Bible et *Harry Potter*. *Moby Dick*, paru en 1851 dans un silence retentissant, est devenu un chef-d'œuvre.



Une muse pour les musiciens

Musique contemporaine, metal, chanson, les géantes des mers ont fasciné les compositeurs. Voici une sélection subjective des plus belles œuvres qui rendent hommage à ces animaux hors normes

En 1971, Roger Payne et Scott McVay, deux chercheurs américains, publient un article dans la revue *Science* qui qualifie pour la première fois les émissions produites par les baleines à bosse de chant. Le vocabulaire de la musique permet aux scientifiques de décrire les sous-phrases, les leitmotifs des cétacés en montrant que ces chants deviennent de plus en plus complexes au moment de la reproduction. La bonne idée de Payne, a été de graver en vinyle 33 tours ces sons mélodieux. Et le succès rencontré par ce disque fut totalement inattendu ! Avec plus de 125 000 ventes, *Songs of the Humpback Whale* est entré au National Recording Registry américain aux côtés des œuvres de Frank Sinatra, Elvis Presley, et Michael Jackson.

Et ces chants vont devenir une source incroyable d'inspiration pour des compositeurs (comme Crumb, Cage ou Léo Ferré dans son *Opéra du pauvre*), auteurs de romans, sculpteurs et chorégraphes. Ce disque a aussi eu un impact diplomatique à l'ONU en contribuant à la mise en place du moratoire international, en 1986, interdisant la chasse industrielle à la baleine.

«Vox balaenae», George Crumb (1971)

Directement influencé par *Songs of the Humpback Whale*, le compositeur américain George Crumb est le premier à composer une pièce pour les cétacés géants. *Vox balaenae* (la voix de la baleine) est un trio pour flûte, violoncelle, piano électronique par des musiciens masqués. Inspirée par le chant des baleines à bosse, cette œuvre onirique d'une vingtaine de minutes fait entendre une amusante citation d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1896) de Richard Strauss, comme si le compositeur cherchait à redonner leur voix aux vraies prophétesses de la planète: les baleines.

«Litany for the Whale», John Cage (1980)

C'est probablement l'œuvre du répertoire contemporain la plus célèbre lorsqu'on s'intéresse aux baleines. Composée par l'iconoclaste artiste américain John Cage, cette pièce pour deux voix égales attribue à chaque lettre du mot *whale* (baleine) une hauteur spécifique. A partir de ces lettres, Cage s'amuse à recomposer des mots et des mélodies qui doivent être chantés d'une traite en prononçant chaque lettre séparément. L'effet produit est une sorte d'invocation à mi-chemin entre le chant des cétacés et une prière religieuse.

«Lo guarracino», chanson traditionnelle napolitaine

C'est une chanson qui prend la forme d'un virelangue sur un rythme de tarentelle. Elle raconte une histoire d'amour et de querelles entre poissons, dans la baie de Naples. Avec ses 19 strophes, la chanson est un inventaire génial de la faune marine au XVIIIe siècle avec pas moins d'une centaine d'organismes peuplant les eaux de cette région. Le *Guarracino* (la castagnole) veut se marier. Il tombe amoureux de la *Sardella* (la sardine) et demande à la *Vavosa* (la blennie) de se faire arrangeuse de ce mariage. La *Patella* (la patelle) qui les a espionnés, apprend ces nouvelles amours à l'*Alletterato* (la thonine) ancien petit ami de la *Sardella*, ce qui déclenche une bagarre entre les deux rivaux. La chanson ne se termine pas complètement, car l'interprète à bout de souffle demande à l'aimable assistance de l'autoriser à boire à la santé de toutes et de tous. ■ Juliette De Banes Gardonne

Melville s'inspirait de son expérience sur un baleinier et compilait les savoirs de son époque sur la mer. Richard J. King, spécialiste de faune marine et de littérature, a lui aussi navigué, traversant l'Atlantique en solitaire en 2007. Dans cet essai qui se lit comme un roman, il revient sur la façon dont on voyait l'océan au temps de Melville, la comparant avec nos connaissances actuelles.

Renversement culturel

Mouettes, corbeaux des mers et albatros, jets des baleines, calmars géants, n'auront (presque) plus de secrets pour vous. Que mangeait-on à bord des baleiniers au XIXe siècle, durant les années que durait leur périple ? Comment les cachalots, hautement intelligents, communiquent-ils sous l'eau, dans l'obscurité ? Richard J. King voit en Ismaël, le héros melvillien, un écologiste avant l'heure, lui qui est touché par les souffrances du

cachalot, s'émerveille pour l'animal, et finit par le considérer comme un frère.

Cette exploration est merveilleusement complétée par le nouveau livre, richement illustré, de Michel Pastoureau, *La Baleine. Une histoire culturelle*, au Seuil. Le spécialiste des couleurs avait déjà évoqué l'ours, le loup ou le corbeau, voici qu'il piste les «cétacés»: baleine, cachalot, rorqual, orque, dauphin, marsouin, etc., depuis l'âge du bronze. Il observe un renversement complet dans notre sensibilité. Le monstre honni et craint de la Bible et des mythologies anciennes, cette baleine sur laquelle trônait l'antéchrist, orne aujourd'hui les livres pour enfants.

«Le monstre des mers fait peu à peu place à une baleine nettement plus pacifique, attendrissante même, sinon pitoyable car injustement victime de la cupidité et de la méchanceté des hommes.» Le grand dévorateur, qui détruit tout sur son passage, ce n'est plus le gros poisson, c'est nous. ■

Futur antérieur

La démocratie vidée par ceux qui la parodient

Le candidat anarcho-capitaliste à la présidence de l'Argentine, Javier Milei, s'affranchit de toutes les limites pour emporter la mise, quitte à faire sombrer son pays. Puiserait-il son inspiration dans les «Contes de la folie ordinaire», de Charles Bukowski ?

Gauthier Ambrus

«Je ne suis pas venu pour guider des moutons, mais pour réveiller des lions!» Pas sûr que cela soit très flatteur pour les électeurs, quel que soit leur bord. Ce vieux slogan de Javier Milei, l'anarcho-capitaliste qui brigue la présidence de l'Argentine, avec de sérieuses chances de l'emporter, en dit long sur le climat ambiant. Voilà un candidat pas comme les autres, c'est le moins qu'on puisse dire. Ce n'est pas seulement son look de rock star des années 1970 qui en est la cause. Ni ses manies ou ses innombrables déclarations borderlines, dont la dernière en date, en plein direct, a fait douter de sa bonne santé mentale. Milei, c'est d'abord l'expression d'une crise de la politique qui va jusqu'à l'autodestruction. Ce dont tant d'autres ont rêvé, il est en passe de le réaliser. Avec lui, toute différence s'est effacée entre sérieux et dérision. La démocratie se vide de contenu et finit par se parodier, sans crainte de disparaître, faute de pertinence.

Dynamiter le système

Candidat de rupture, Milei a capitalisé sur le mécontentement d'une bonne partie des Argentins, las des échecs d'une classe politique périmée jusqu'à la corruption. Il se propose donc de dynamiter le système, en risquant de faire sombrer le pays avec lui. L'anarcho-capitalisme sert de cache-sexe à un individualisme radical qui prive la démocratie de son sens. Peu importe si le candidat affiche ses évidentes contradictions comme une preuve d'indépendance. Nul besoin désormais de défendre une vision du monde cohérente. On peut ainsi se déclarer hostile à l'avortement mais favorable à la légalisation des drogues et au libre marché des organes. Avec un argument qui se veut imparable: on peut faire ce qu'on veut de sa vie, y compris la détruire. Ce qui s'applique d'ailleurs fort bien à son offre politique: quiconque est libre de voter pour lui, à ses risques et périls.

On se demande d'où peut bien venir la fatigue démocratique qui a poussé un tel personnage sur le devant de la scène. Un personnage à la Bukowski, toujours au bord du gouffre, mais prêt à y entraîner beaucoup d'autres avec lui. Du reste, c'est visiblement chez l'auteur des *Contes de la folie ordinaire* qu'il a puisé sa conception de la politique. Qu'on en juge: «La différence entre une démocratie et une dictature, c'est qu'en démocratie on vote d'abord et on obéit

ensuite, tandis qu'en dictature on ne perd pas son temps à voter.»

La phrase est si célèbre, et colle si bien à un certain esprit de pose sceptique, qu'elle a fini par éclipser son auteur. C'est bien du Bukowski, dans un exposé au vitriol de ses désillusions démocratiques: *Politics Is Like Trying to Screw a Cat in the Ass* (publié en 1972 dans les *Contes de la folie ordinaire*, et dont on se gardera de traduire le titre pour ne pas être grossier). «Pourquoi n'écrivez-vous jamais sur la politique?» lui demande un admirateur. En guise de réponse, l'écrivain américain raconte comment l'armée américaine, ayant malencontreusement égaré quelques bombes H ça et là autour du monde, a camouflé l'événement au prix d'acrobaties verbales et d'efforts de diversion. En dépit de tous les progrès accumulés, «nous en sommes toujours là, avec notre existence entre les mains d'imbéciles, une fois encore.»

Gueule de bois

Bukowski préfère par conséquent retourner à ses cuisines chroniques, non sans argument: «Si elles me font mourir à petit feu, eh bien, moi, cela me semble beaucoup moins choquant d'être responsable de sa propre destruction que de ce genre de mort qu'on vous présente enrobée de belles phrases, pleines de Liberté, de Démocratie et d'Humanité ou de je ne sais quelle m***.»

Ne dirait-on pas du Milei pur jus ? Sauf que Bukowski n'a jamais songé à la présidence des Etats-Unis... Il a préféré garder son dégoût pour lui, ou sa lucidité, à une époque où l'on s'enivrait encore d'idéaux politiques. Plutôt l'alcool pur et dur que les liqueurs frelatées, susurre-t-il à notre oreille. Après des décennies d'espairs déçus, nous nous réveillons aujourd'hui avec la gueule de bois. Mais les grandes phrases de dégrisement, tout aussi creuses que les précédentes, et bien plus toxiques, nous promettent de pires lendemains. ■

Chaque semaine, Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement pour le mettre en résonance avec un texte littéraire ou philosophique.

Essai

Quand les scientifiques vacillent sur leur piédestal

La pandémie a creusé l'écart entre les tenants du savoir et les sceptiques. Bernadette Bensaude-Vincent et Gabriel Dorthe prônent une approche plus humble et moins autoritaire de l'expertise scientifique

Mark Hunyadi

La crise sanitaire du covid a rudement mis à l'épreuve les autorités scientifiques et politiques, tout le monde le sait. Elle a largement contribué à polariser les opinions, et à durcir les positions. D'un côté, les tenants d'une ligne orthodoxe, confiante dans le pouvoir de l'expertise scientifique, illustrée par ces propos de Tedros Adhanom Ghebreyesus, directeur général de l'OMS, en février 2020: «Aujourd'hui plus que jamais, il est temps de laisser la science et l'évidence mener la politique. Sinon, on fonce dans l'abîme qui ne mène qu'à la division et à la discorde.»

De l'autre, des sceptiques, peu confiants dans l'autorité de la science et des scientifiques, souvent méfiants à l'égard des institutions en général et de celles et ceux qui les représentent. Entre les deux, un dialogue de sourds: les technocrates du premier groupe

reprochent aux seconds leur irrationalisme obscurantiste, en même temps que ceux-là reprochent aux premiers leur inféodation à un système arrogant et élitiste qui détient richesse et pouvoir.

Pour une défiance constructive

S'opposeraient donc «une masse d'ignorants crédules face aux détenteurs du savoir et de la raison». C'est ce constat apparemment sans issue qu'entendent pourtant dépasser deux auteurs qui ont pour l'occasion unis leurs efforts: Bernadette Bensaude-Vincent, une philosophe des sciences bien connue, et Gabriel Dorthe, chercheur en sciences et société. Dans leur ouvrage *Les Sciences dans la mêlée*, ces deux spécialistes de la pratique scientifique concrète plaident ardemment pour une science plus ouverte, et surtout pour que la méfiance diffuse qui s'est cristallisée pendant le covid soit remplacée par une défiance constructive, productrice de savoirs élargis.

Mais avant que les auteurs ne développent cela, la première partie de leur livre est consacrée à démanteler l'échange de fausses représentations qui caractérise les deux groupes précités. Avec force arguments, les auteurs montrent que les tenants autoproclamés de la Raison sont bien moins justifiés à faire une confiance aveugle à l'expertise scientifique qu'ils ne le croient. Inversement, les sceptiques se font une image bien trop idéalisée de la science, par rapport à laquelle ils ne peuvent qu'être déçus. L'élaboration du savoir scientifique est patiente, hésitante, collective – il faut en prendre son parti.

On notera au passage une critique cinglante d'un auteur désormais à succès, Gérald Bronner, coordinateur d'un rapport officiel qui, d'après nos auteurs, ne fait que conforter par des moyens sophistiqués l'opposition paternaliste entre les Lumières savantes et l'irrationalisme du peuple. C'est très bien vu, et fort bien argumenté.

On remarquera aussi le regard compréhensif que les auteurs portent sur le complotisme: «Plus que de «théories complotistes», il faudrait parler d'un mode de pensée qui traduit un désir de donner sens à une situation jugée inique ou insupportable [...] La réponse rationaliste massive n'est pas à la hauteur de cette demande de sens.» C'est en partant de réflexions de ce genre que les auteurs veulent repenser les conditions de possibilité et d'exercice des sciences et de l'expertise en société, but de leur ouvrage.

Alain Berset dans le texte

C'est ainsi qu'ils proposent de muter la méfiance en défiance. Par où les auteurs entendent que l'expertise comme institution doit elle-même être mise au défi, pour «faire exister des définitions alternatives des problèmes posés». «Faire s'entrechoquer les savoirs, cultiver l'humilité induite par l'ouverture aux autres, élargir les problèmes en diversifiant la communauté des experts, cela peut aider à nous réveiller du sommeil dogmatique dans lequel nous a plongés le rationalisme militant.»

Comme ce n'est pas tous les jours que la pensée d'un conseiller fédéral peut alimenter un livre de philosophie, on ne passera pas sous silence l'approbation avec laquelle les auteurs citent dans leur conclusion les propos d'Alain Berset, prononcés en avril 2020: «Nous souhaitons donc agir aussi vite que possible, mais aussi lentement que nécessaire.» Cette maxime, ils la font leur, pour une expertise plus ouverte et moins autoritaire. ■



Genre Essai

Auteurs Bernadette Bensaude-Vincent et Gabriel Dorthe

Titre Les Sciences dans la mêlée. Pour une culture de la défiance

Editions Seuil
Pages 260

> Marque-page

Salon des petits éditeurs

Chaleureux et convivial, le Salon des petits éditeurs a conquis un public en provenance de toute la Suisse romande. Organisé par les Editions Encre Fraîche à Genève, il permet de dénicher des perles publiées par des maisons peu distribuées et d'assister à de nombreuses rencontres avec des autrices et des auteurs. La traditionnelle balade littéraire, qui réunit public et écrivains, sera aussi au programme.

Salle communale Jean-Jacques Gauthier et Espace Nouveau Vallon à Chêne-Bougeries (Genève), le 11 novembre de 9h à 18h.

Un prix suisse du roman graphique

Sept.ch, éditions de *slow journalism*, lance une bourse à destination des dessinateurs suisses ou résidant en Suisse qui «aiment raconter des histoires vraies sous une forme dessinée». Les candidats ont jusqu'au 31 janvier pour envoyer leurs travaux de BD-reportage ou de journalisme dessiné. Un prix spécial sera en outre décerné à un auteur de moins de 35 ans par la Fondation Sylvie Rusconi. Les lauréats seront annoncés en mars 2024. En plus de recevoir une somme d'argent, les gagnants pourront réaliser un projet de roman graphique sur la base d'un texte fourni par la rédaction de Sept.ch et le publier, soit dans une des quatre éditions annuelles de *Sept mook*, soit sous la forme d'un ouvrage.

Les conditions du concours se trouvent sur www.sept.info

PUBLICITÉ

Conférence publique

| le savoir vivant |

Faculté de biologie et de médecine

Holger Auner

Professeur ordinaire de l'UNIL

Chef du Service et Laboratoire central d'hématologie du CHUV

« Le sang est un suc tout particulier »

Le métabolisme des cancers hématologiques

Jeudi 16 novembre 2023, 17h15

Auditoire César Roux, CHUV, Lausanne

Cette conférence est donnée dans le cadre de sa
Leçon inaugurale de professeur de l'UNILEntrée libre et gratuite
unil.ch/fbm/LI-LA

UNIL | Université de Lausanne



> Meilleures ventes en Suisse

Librairie Des livres et moi, Martigny
Semaine du 30 octobre au 4 novembre 2023

1 Astérix tome 40, L'Iris blanc
Fabcaro & Didier Conrad
Albert René

2 La Saltimbanque
Estelle Revaz
Slatkine

3 La Fromagerie
Claude Luisier
Larousse

4 Le Vieil Incendie
Elisa Shua Dusapin
Zoé

5 Le Valais à vélo
Nicolas Richoz
Slatkine

6 Le Philatéliste
Nicolas Feuz
Rosie & Wolfe

7 Huit Crimes parfaits
Peter Swanson
Gallmeister

8 La Librairie des rêves ensevelis
Madeline Martin
J'ai Lu

9 La Constitution de 1848
Olivier Meuwly
Infolio

10 Les Disparus de la foire
Jean-Yves Gabbud
Monographic

PAS L'TEMPS, JE LIS

La chronique de Katia Furter

Naissances miraculeuses

Trois albums nous rappellent que tout être qui vient au monde constitue un événement extraordinaire

Un petit ver vient au monde. Que ressent-il? Est-il déjà vraiment là? «Ploc», il ouvre un œil. Ce qu'il voit semble doux, c'est un nuage. «Ploc», le second s'ouvre sur le vert des herbes. Tout est flou, mais ce qu'il découvre est merveilleux. La vie est pleine de promesses. Alors, il essaye de bouger, attiré par tout ce qui l'entoure. Parfois il y arrive bien, d'autres fois, moins. Il a tant à faire. Mais déjà, il va faire connaissance avec les siens, impatients de l'accueillir et de l'aider à grandir. Que de beauté et de délicatesse dans ce petit album qui nous fait partager ces premiers instants. Et quand on a le bonheur d'avoir autour de soi des bébés à aimer, à observer et à accompagner, on se dit que ce que Ramona Badescu et Amélie Jackowski nous offrent, c'est tout cela! Mais ce livre essentiel est surtout là pour raconter aux tout-petits les mouvements de la vie, de leur vie.



Genre Album

Autrice Ramona Badescu

Illustration Amélie Jackowski

Titre Quelque part sous les étoiles

Editions La Partie

Age Dès la naissance et pour longtemps

Millie la souris se satisfait de bonheurs simples qu'elle retranscrit dans des messages sur son ordinateur: la neige un matin au réveil, une tarte aux noisettes, le ruisseau gelé. Elle consigne les jours qui passent, son attente et parfois sa tristesse. A qui écrit-elle? A ceux qui viennent ou à celui qui est parti? Son ventre s'arrondit chaque jour un peu plus. Et enfin ils sont là: sept souriceaux, sept merveilleux qui, de minuscules et tout mouillés, s'ouvrent et se déploient telles les tendres feuilles de l'arbre. Prise dans ce tourbillon de vie, Millie continue à écrire, le soir, sur son ordinateur. Et c'est un soir justement que l'on frappe à la porte. Ses petits agglutinés autour d'elle, elle ouvre: Milo est revenu. On savait la langue de Sylvie Neeman douce et poétique. Ici, elle l'a polie pour en faire sept perles. Les dessins de Pierre-Emmanuel Lyet en sont l'incarnation tant il s'est imprégné du texte.



Genre Album

Autrice Sylvie Neeman

Illustration Pierre-Emmanuel Lyet

Titre C'était un matin

Editions La Joie de lire

Age Dès 5 ans

Quel amour cette enfant qui, dans ce qui s'apparente à un journal où elle écrit et dessine, s'adresse au bébé que sa mère attend et, ce faisant, prend déjà sa place de grande sœur. Durant quelques mois, elle lui fait des recommandations, par exemple sur le danger d'un verre cassé, explique les choses petites et grandes de sa vie, le quotidien de la famille et aussi ce que sera la sienne. Elle raconte la grossesse de la maman, celle de leur tatie qui, dans une famille recomposée réussie, attend un bébé de son nouveau mari. Elle rassure – et se rassure sans doute face au grand chamboulement – avec des mots d'enfant: «Ensuite c'étaient les vacances et on est partis en voyage, mais ne t'en fais pas, quand tu sortiras du ventre de maman, on sera à la maison.» Yael Frankel ayant pris le parti d'incarner l'enfant dans toute sa naïveté, elle va jusqu'à lui tendre ses crayons pour réaliser les dessins. L'album a reçu le Prix de la meilleure fiction de la prestigieuse Foire du livre de Bologne 2023. Bravo!



Genre Album

Autrice Yael Frankel

Titre Tout ce qui s'est passé avant que tu arrives

Editions Obriart

Age Dès 4 ans

Du bonheur de se perdre avec Enrique Vila-Matas

Dans «Montevideo» comme dans l'ensemble de son œuvre, l'écrivain espagnol chante les vertiges de la littérature en plongeant ses personnages dans des labyrinthes narratifs joyeux et fantastiques

Marco Dogliotti

D'un livre à l'autre, Enrique Vila-Matas se consacre invariablement au même thème principal: la figure de l'écrivain écrivant et lisant, lisant et écrivant. Son nouveau roman, *Montevideo*, ne fait pas exception en mettant en scène un double romanesque dont la biographie ressemble à s'y méprendre à la sienne. Fidèle à sa méthode, il y célèbre la littérature à sa façon, joueuse et joyeuse, sans la sacraliser, la meilleure manière de l'aborder sérieusement étant de le faire sans trop de sérieux. S'il aime truffier ses pages d'emprunts ou de citations glissées sans crier gare dans le texte, les innombrables citations présentées comme telles sont volontiers traficotées. Si bien qu'on peut être uniquement certain de l'authenticité des citations prêtées à des écrivains imaginaires.

Les imbéciles digitaux

Une furieuse envie s'emparera de nous de découvrir l'œuvre de Madeleine Moore, la grande amie du narrateur, qui bien entendu n'existe pas dans la réalité. Madeleine Moore, plasticienne et autrice d'un seul livre, mais quel livre, d'une radicalité extrême. Tenante de la «littérature expansive», elle a eu «le bon goût original» de se tenir à l'écart des «imbéciles digitaux» et des modes littéraires de son temps, l'autofiction et la non-fiction. A propos desquelles elle exprime des avis que ne renierait pas Enrique Vila-Matas: la première n'existe pas car tout récit, à commencer par la Bible, relève de l'autofiction; la seconde non plus, car tout est fiction.

Le narrateur de *Montevideo* a connu un certain succès avec *Virtuose de la disparition* – clin d'œil à *Bartleby & Compagnie* dans lequel Vila-Matas traitait de l'agraphisme sous toutes ses formes en dressant un inventaire des écrivains, frappés du *syndrome de Bartleby*, ayant refusé ou cessé d'écrire à l'instar de *Bartleby le scribe*, mythique personnage de la nouvelle d'Herman Melville. Or voilà en quelque sorte le narrateur rattrapé par son œuvre, incapable d'écrire ne serait-ce qu'une seule ligne. Est-ce à cause d'une fréquentation trop prolongée de la case deux de sa typologie des tendances narratives, «celle de ceux qui *délibérément* ne racontent rien»? Serait-il réduit au silence pour s'être davantage préoccupé du rythme de la phrase que de celui de l'intrigue?

Se lever aux aurores

Que faire, suivre la voie tracée par les «écrivains de jadis»? S'en remettre à «la terrible discipline de l'esprit» des «écrivains français», Valéry en tête? Se lever comme ce dernier aux aurores et revêtir un châle? Se

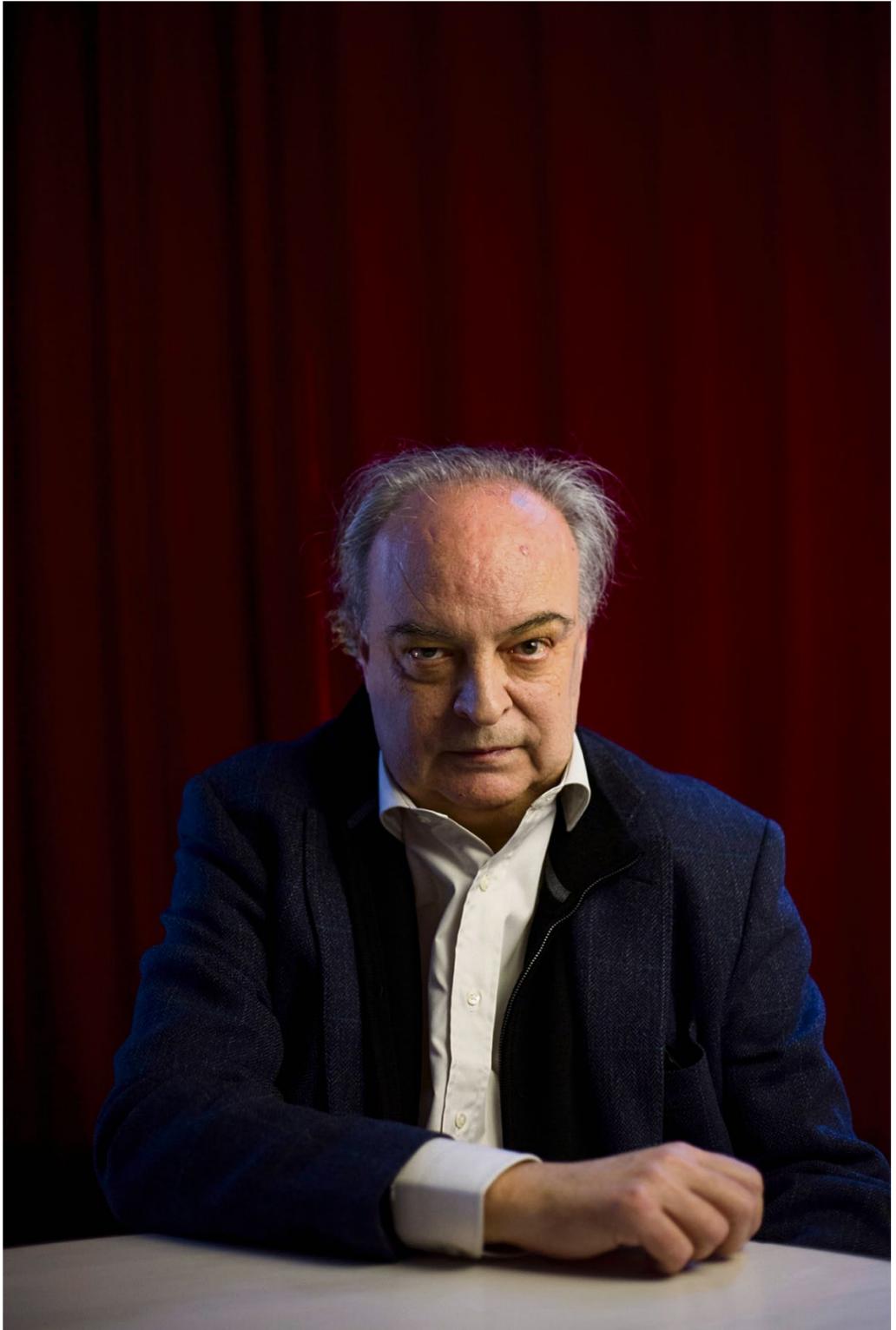
Enrique Vila-Matas imagine un écrivain qui rencontre le succès avec un livre autour de l'agraphisme (le fait d'être incapable d'écrire) et qui se retrouve soudain frappé du même mal. (*imago/El Mundo*)



Genre Roman
Auteur Enrique Vila-Matas
Titre Montevideo
Traduction De l'espagnol par André Gabastou
Éditions Actes Sud
Pages 266



Lire un extrait avec Payot Libraire.



laisser aller au contraire, avec une élégante indolence, à «la voie du désespoir contrôlé»? Le narrateur ne devrait-il pas, comme le lui suggère Moore, se «rendre compte que le plus important n'est pas de mourir pour les idées, les styles, les théories mais plutôt de faire un pas en arrière et de prendre ses distances avec ce qui nous arrive?» Vila-Matas prend plaisir à mettre son personnage au supplice: au narrateur désormais sans voix, la vie n'a de cesse de proposer des situations inédites, étranges ou inquiétantes, «exigeant d'être racontées».

Dans la chambre 205

Comment le narrateur pourrait-il faire ce pas en arrière, alors qu'il est invité à Montevideo et que l'occasion s'offre à lui d'«essayer de vérifier ce qui se passe quand on entre dans un espace fictif»? Il se trouve que dans cette ville, au sujet de laquelle il a des années durant éprouvé «une sorte de *saudade* secrète, mélancolie d'un lieu que je n'avais pas connu», dans une certaine chambre de l'Hôtel Cervantes, les écrivains argentins Julio Cortazar et Adolfo Bioy Casares ont posé sans se concerter le décor de deux nouvelles à la structure étonnamment similaire. Il se trouve que derrière l'armoire de la chambre 205 se trouve une porte dérobée, «le lieu précis où le fantastique fait irruption dans la nouvelle de Cortazar», qui donne sur la chambre voisine. Dans un lieu à la fois réel et fictif, le narrateur ouvrira la porte et visitera la chambre, qu'il ne pourra plus ouvrir ni visiter le lendemain car elles auront toutes deux disparu.

Dans chacun des fragments portant des noms de villes qui composent le roman, un narrateur progressivement gagné par la paranoïa – ne serait-il pas victime d'une machination d'une société secrète d'amateurs de Cortazar? – entreprend des voyages singuliers, cherchant le port ou la porte permettant d'ouvrir sur un nouveau livre. Voyages dans son esprit et sa bibliothèque pour entreprendre en quelque sorte une «biographie de son

style». Voyages dans des pays où il passera l'essentiel de son temps dans une chambre. Et où l'on constatera qu'aussi bien dans son esprit que dans les chambres règne la plus grande confusion, l'ambiguïté la plus totale.

A Cascais, où le narrateur est l'invité d'un festival de cinéma, l'acteur Jean-Pierre Léaud, icône de sa génération, occupe la chambre contiguë à la sienne. Au cours d'une nuit terrible, il entend le héros des *Quatre Cents Coups* de Truffaut éclater 400 fois au moins d'un rire dément en lisant dans ses pensées décosues, et probablement aussi parce qu'il porte un «pyjama mal assorti à l'océan», tandis que dans sa propre chambre retentit le «rire démoniaque de l'oncle de Kafka».

Spécialiste des congrès insolites

Tout se complique ultérieurement dans le fragment intitulé Bogota. Le narrateur s'y retrouve enfermé dans une chambre où Madeleine Moore a conçu spécialement pour lui, au cœur de sa rétrospective personnelle au Centre Pompidou, une «austère recreation de l'enfer». Pendant qu'une voix lui suggère de manière insistante «tu es à Bogota», une autre répète en boucle «les pires phrases» qu'il a écrites, tandis qu'il se retrouve simultanément à Saint-Gall en train de participer au «Congrès de l'ambiguïté» à l'invitation de son amie Yvette Sanchez, spécialiste dans l'organisation des colloques les plus insolites. Pour notre plus grand bonheur, en maître de l'ironie et des mises en abymes au sommet de son art, Vila-Matas nous égare dans des labyrinthes subtils dont nous n'avons aucune envie de nous extraire. ■

Conversation

«Nous devons réaffirmer notre humanité»

Après l'attaque terroriste du Hamas, le bilan du conflit israélo-palestinien ne cesse de s'alourdir et le monde de se fracturer. Comment reprendre l'initiative diplomatique et éviter l'aggravation des tensions? Certains ouvrent, courageusement, la voie du dialogue et de la réflexion, comme l'écrivain Kamel Daoud et la rabbin Delphine Horvilleur dans un entretien exclusif

Propos recueillis par Marie Lemonnier, «L'Obs»*

Le Proche-Orient n'a jamais semblé aussi proche. Depuis ce 7 octobre ensanglanté et le déclenchement de la guerre de Souccot, le drame israélo-palestinien est revenu déchirer les cœurs. Quelques jours après les massacres perpétrés par le Hamas dans le sud d'Israël, Delphine Horvilleur et Kamel Daoud ont accepté de nouer un dialogue devenu pour beaucoup impossible.

Avant ce rendez-vous qu'ils ont tous les deux accueilli comme une évidence, la rabbin, figure de proue du judaïsme libéral en France, et l'écrivain franco-algérien, Prix Goncourt du premier roman 2015 pour *Meursault, contre-enquête*, ne se connaissaient pas davantage que pour s'être entrevus lors de forums.

C'est donc leur premier entretien croisé pour la presse. Durant ces deux heures de discussion intense, l'émotion est palpable. Les yeux de la rabbin sont inhabituellement gonflés de larmes. Face aux images d'horreur parvenues d'un pays où elle a vécu autrefois, elle lutte pour ne pas se laisser enfermer dans la solitude du désespoir. A ses côtés, le libre-penseur, récemment installé à Paris pour échapper aux pressions qu'il subit dans son pays d'origine, veut faire sienne la phrase de Mandela: «Nous savons que notre liberté est incomplète sans celle des Palestiniens», à laquelle il ajoute «et si nous n'imaginons pas celle des Israéliens».

La parole de ces deux personnalités, qui n'ont jamais cessé de penser contre elles-mêmes, n'a pas la prétention de représenter une quelconque communauté. Elle apparaît aujourd'hui d'autant plus essentielle par son puissant appel à préserver notre humanité.

Quels sont vos sentiments quinze jours après l'attaque terroriste du Hamas sur Israël le 7 octobre et la riposte, toujours en cours, de l'armée israélienne sur Gaza?

Delphine Horvilleur: D'abord, je m'étais dit que j'arrêterais les entretiens. Et puis quand on m'a proposé de dialoguer avec toi, Kamel, j'ai senti combien j'avais besoin de le faire, presque dans un souci de santé mentale. Depuis quelques jours, j'oscille entre une très profonde tristesse, un sentiment de dévastation, et une colère, une rage particulière et un désespoir que je ne connaissais pas en moi qui me suis toujours perçue comme une optimiste. Je suis en manque d'un dialogue humain sensé, empathique, au milieu de cette déferlante de haine et de rage. Je suis en réalité très blessée de trouver si difficilement des interlocuteurs. J'avoue, j'attendais les paroles d'intellectuels musulmans avec qui je dialogue habituellement. Il y en a eu quelques-unes, si essentielles, mais si rares.

Quelque chose m'échappe dans ce silence qui me terrasse. J'ai le sentiment d'une immense solitude. Ce matin, à la synagogue, on lisait l'histoire de Noé et du Déluge. Je me suis dit que c'était exactement ce que je ressentais: j'ai l'impression que le monde est en train d'être détruit par un déluge de haine et de rage et que moi, je voudrais construire une arche. Je sais bien que je ne vais pas mettre fin au déluge ou amener les gens à la table de

négociation pour la paix au Proche-Orient, mais j'aspire à conserver mon humanité en embarquant sur une arche avec des gens qui la partagent.

Kamel Daoud: J'aime écouter Delphine. Et je ressens aussi le besoin de dialoguer pour réaffirmer quelque chose de banal qui est l'humanité, face à cette déferlante d'inhumanité qui s'est infiltrée en chacun, dans chaque camp, dans chaque famille. Mais j'ai aussi une colère, elle n'est pas de même valeur que la tienne, je n'ai pas été attaqué comme les Israéliens dans leur maison, j'ai connu autrefois ce genre d'attaque en tant qu'Algérien durant la guerre civile quand les islamistes décapitaient, massacraient et violaient, mais c'est autre chose. Je suis en colère parce que je suis musulman de culture et que dans ma géographie,

on me refuse le droit à l'expression et à la nuance, parce qu'on voudrait me forcer à une unanimité monstrueuse qui n'est pas la mienne. Je ressens également cette solitude profonde, incomparable avec celle de ceux qui ont perdu des vies, parce que j'ai pris la parole pour dire qu'une cause doit garder sa supériorité morale, qu'elle s'effondre si elle choisit la barbarie et trouve des gens qui la justifient.

D. H. En entendant Kamel parler, je me dis que je le trouve incroyablement courageux. Et puis, immédiatement une voix en moi s'élève, car j'ai envie de hurler contre toutes ces personnes qui me disent à moi aussi que mes positions sont courageuses: «Vous définissez mon courage en l'indexant sur votre lâcheté!» Car il y a une profonde lâcheté collective qui fait que sur notre arche de Noé s'embarquent de terribles solitudes, des navigateurs abandonnés.

K. D. Dès qu'on me dit «vous êtes courageux», je sens le malentendu et le lâchage, parce qu'à ce moment-là, on vous met sur un autel et on vous destine au sacrifice. Au-delà de ça, je reste stupéfait devant l'effondrement moral de ce qu'on appelle la société arabe. Je ne parle pas de ceux qu'on manipule par les propagandes dans mon pays d'origine, je parle de ceux qui sont censés être porteurs de conscience, les intellectuels. Je suis en train de découvrir la limite où ils s'arrêtent de réfléchir. Je ne pensais pas qu'il y avait un tel abîme de la lucidité. Parce que ce qui se passe à Gaza en ce moment n'hypothèque pas seulement la paix dans cette région-là, elle hypothèque nos libertés quotidiennes, notre droit à penser, notre singularité.

D. H. La lucidité vient du mot «lumière», mais c'est l'éloge de l'obscurité qui prime aujourd'hui. Tu parlais de malentendu, ça m'a fait penser au non-entendu. Après le 7 octobre, ce qui m'a paru le plus fou, c'est que je n'ai pas trouvé de voix palestinienne en France

«Je refuse de me faire confisquer mon âme par l'inhumanité dont je suis témoin et qui est un phénomène extrêmement contagieux»

Delphine Horvilleur

pour dénoncer le Hamas. En fait, et pardon pour ma naïveté, ça me paraissait facile à faire. Cela fait des années que je m'emploie à dénoncer le gouvernement de Netanyahu, l'horreur de l'occupation, la dérive de la société, son hubris, etc., et j'ai été sidérée de ne pas trouver de voix palestinienne en France pour dire «notre cause est juste, les Palestiniens ont le droit d'avoir une terre, mais pas par ces moyens-là». Même pour Leïla Shahid [ancienne déléguée générale de l'Autorité palestinienne en France], dénoncer le terrorisme du Hamas était impossible. Jusqu'à aujourd'hui, je ne m'en relève pas. Ce silence ne trouve pas de place dans mon schéma mental.

K. D. Malheureusement, ça ne m'étonne pas, j'ai toujours connu ce «on» et ce «off» dans le discours des intellectuels du Sud. Mais ce qui me frappe, c'est qu'en Algérie ou en Égypte, et

dans bien d'autres pays, nous connaissons les méthodes des islamistes, et leur but. Nous savons très bien qu'il y a une différence majeure entre le rêve d'Arafat et le rêve de Khaybar [nom de la ville où le prophète Mohammed et ses fidèles auraient combattu les juifs au VIIe siècle].

On le sait que le but des islamistes n'a jamais été de fonder un Etat palestinien; le but des islamistes, c'est de précipiter la fin du monde, ils veulent un messianisme qui a abouti, c'est une vision judéophobe dont la finalité est la disparition du peuple juif. Et le Palestinien, dans cette mythologie, est un destin des plus tragiques. Il lui est dit que la fin du monde adviendra le jour où tous les Juifs seront tués et le Palestinien libéré. Mais quelle arnaque! On lui promet à la fois un pays et la mort, on lui dit «tu vivras libre, mais un ins-





Figure de proue du judaïsme libéral en France, Delphine Horvilleur cultive avec l'écrivain algérien Kamel Daoud une exigence qui leur vaut des critiques parfois très virulentes, celle de penser contre soi-même. (Iorgis Matyassy)

«Comment être pour l'existence d'un Etat israélien sans être accusé de soutenir la colonisation et les massacres de Palestiniens?»

Kamel Daoud

parce que ce problème hypothèque tous nos projets de démocratisation. Mais je ne peux pas adhérer à un projet d'extermination qui refuse l'humanité à chacun. S'il s'agit d'une cause de colonisation et de décolonisation, là je suis solidaire. S'il s'agit d'une cause raciale, arabe, ou confessionnelle, musulmane, je ne peux pas l'être. Ce ne serait pas rendre justice à cette cause et à la volonté de ce peuple d'avoir une terre et une histoire. Ce 7 octobre est une véritable défaite, parce que ce qu'il disait, c'est «on veut la terre pour les Palestiniens avec la noyade pour les Israéliens».

Tous les pro-palestiniens, loin de là, ne sont pas d'accord avec ça!

K. D. Bien sûr, dans toute hystérie, il y a des voix de raison. Mais je parle des voix dominantes, celles qui remplacent le silence sur la vérité par le vacarme sur le mensonge. Je ne suis pas Palestinien, je ne suis pas porteur de leur douleur, mais je peux avoir de l'empathie, et j'en ai. Je ne supporte pas de voir un Palestinien chassé

de chez lui. En revanche, je sais qu'autour de moi, dans ce monde dit arabe, dans cette armée de libérateurs imaginaires, tout le monde trouve son compte sur le cadavre du Palestinien. Le Palestinien, on l'aime mort, on l'aime saignant, on ne l'aime pas vivant, dans sa complexité, ni dans son autonomie ou son désir de liberté. On le veut délégué pour nos propres assouvissements, pour se venger de la colonisation, pour s'installer dans l'Histoire et la reprendre à la chute de Grenade... Mais, au fond, le Palestinien, c'est le crucifié de notre histoire. J'avais écrit un jour un texte que je n'ai pas publié et qui s'intitulait: «Que puisse un jour Dieu libérer la Palestine des libérateurs de la Palestine».

D. H. De la même manière que tu dis qu'on aime le Palestinien saignant, je me dis qu'on adore les juifs qui souffrent. On les aime en noir et blanc, avec la célèbre photo du petit garçon qui lève les mains dans le ghetto de Varsovie. Mais dès qu'ils ont une armée, dès qu'on imagine une souveraineté juive, dans sa moralité et son immoralité que crée toute souveraineté, tout à coup, c'est insupportable. C'est le gros problème d'Israël aujourd'hui, qui s'est construit sur le narratif de la manque de force avait tué les juifs et qu'il était aujourd'hui invincible. Israël est tombé malade de ce narratif, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'arrogance israélienne, d'être la terre des «juifs forts».

Je ne sais pas ce que cela va donner dans la conscience juive mondiale, et c'est étrange à dire, mais l'attaque du 7 octobre d'une certaine manière a replacé Israël dans l'histoire juive, dans sa vulnérabilité. Et c'est important pour moi de l'entendre dire, Kamel, même si c'est dur, que l'enjeu pour une partie du monde arabe n'est pas la paix avec les Israéliens mais de les rejeter à la mer. Je me suis toujours insurgée contre les Israéliens de droite qui tenaient ces propos, mais aujourd'hui je me dis qu'il y a quelque chose à explorer, qui n'est pas du tout propre au monde arabe, qui a été tellement partagé dans l'histoire, de la haine du juif et de la volonté de s'en débarrasser pour ce qu'il représente.

K. D. Oui, mais ça en dit énormément sur la pathologie de l'altérité dans le monde qu'on appelle arabe. Parce que le juif, c'est l'autre, c'est la partie qu'on rejette. Sais-tu qu'on traite de juif tout Arabe qui veut s'émanciper et avoir une pensée autonome? Ce qu'on veut tuer en vous c'est la partie la plus vivante et la plus refusée en nous aussi. C'est pour ça que ça nous convoque tous. Qu'est-ce qu'on fait de l'autre? Il m'a fallu quarante ans pour comprendre ce féroce désir d'avoir une terre chez les Israéliens, parce que j'ai été éduqué à ne pas voir cette nécessité-là, à ne pas l'envisager ni à l'admettre.

Le juif est inconnu. Et il est maudit aussi dans nos mythologies religieuses. Cela semble des considérations un peu spéculatives en Occident, mais elles sont le fondement de la perception du juif dans le monde arabe. C'est cette charge de méconnaissance qui autorise à soutenir l'inhumanité de celui qui tue et massacre.

Comment avez-vous perçu l'attribution immédiate à Israël de la responsabilité de l'explosion de l'hôpital de Gaza?

D. H. Je pense que ça a servi à créer pour beaucoup de gens un rééquilibrage des forces plus confortable dans un schéma du monde où la culpabilité du plus fort redevient claire. Le

fait que ça arrive très peu de temps après ces récits de massacres dans le sud d'Israël était une façon de dire «un point partout, la balle au centre». Je m'excuse pour ces métaphores sportives, mais elles sont importantes parce que beaucoup vivent ce drame comme un match de compétition sportive, avec une jubilation malsaine. Oui, il faut pleurer ces morts, qu'ils soient 50 ou 100. Mais que ces fausses informations, alors que tous les experts s'accordent aujourd'hui pour parler d'une roquette palestinienne, n'aient pas été corrigées dans certains médias et continuent à tourner, me dit qu'il y a une volonté de laisser les gens dans l'obscurité ou de se tenir à une distance très lâche.

K. D. Que cela soit démenti ou pas, c'est un consensus sur l'irréalité, ça n'altère pas les convictions.

D. H. Mais là, je suis obligée de parler du problème des juifs. Parce que ça me replonge dans cette extrême solitude juive qui appuie sur des douleurs transgénérationnelles que je ne voulais pas solliciter. Les images qui sont arrivées d'Israël ce 7 octobre ne sont pas autre chose que des images fantômes de la Shoah. Si j'en veux à beaucoup, c'est que la solitude dans laquelle ils me placent, moi qui lutte depuis des années pour tendre des mains dans toutes les directions, m'enferme dans mon histoire juive et dans mon traumatisme juif. Je suis retournée au ghetto. Et je fais tout ce que je peux pour que mon traumatisme ne me confisque pas ma voix et mon humanité en cet instant.

Ces derniers jours, je pense tout le temps – j'essaie de le dire sans pleurer – au suicide de Stefan Zweig pendant la guerre. Pour la première fois de ma vie, je perçois ce qu'il lui est passé par l'esprit, quand il comprend que le monde ne laissera jamais les juifs en paix. Et moi qui ne suis rien par rapport à toutes ces consciences éclairées de la Mitteleuropa qui n'ont pas trouvé comment sauver le monde et nous sauver, quand je me dis qu'en fait peut-être qu'on va être noyés, comme le dit Kamel, par la haine des juifs qui raconte tout sur le monde et rien sur les juifs, ça me terrorise.

Cette haine ne dit rien des juifs, parce qu'elle a frappé des juifs en situation de faiblesse et s'attaque aujourd'hui à des juifs en situation de pouvoir. Elle leur a reproché de ne pas avoir de souveraineté et maintenant d'en avoir une. Elle leur a reproché d'être pauvres et d'être riches, révolutionnaires ou d'incarner le système, d'être bolcheviques ou capitalistes, féministes ou patriarcaux...

On peut démultiplier les moments dans l'histoire où le juif n'a servi qu'à raconter notre faillite humaine. Quand une société est en faillite, le juif devient le nom de son incapacité à se relever. Et je suis désolée de donner encore cet exemple biblique, mais quand au début de la Genèse Caïn va tuer Abel, par jalousie, parce qu'il se sent victime que Dieu ait accepté l'offrande d'Abel et pas la sienne, le texte dit que son visage s'affaisse. Son aigreur l'empêche de reprendre de la verticalité. Et Caïn prononce cette phrase entrée dans la culture populaire: «Suis-je le gardien de mon frère?» Et je crois que cette façon de se défaire se rencontre chez beaucoup aujourd'hui.

Kamel Daoud a relayé sur X un texte de l'évêque d'Alger, paru dans le journal «La Croix», qui disait: «Les actes du Hamas sont sans excuse, mais pas sans cause.» Ne doit-on pas également rappeler avec force le drame des Palestiniens, des civils actuellement bombardés, de ces crimes de guerre?

D. H. Non seulement il le faut, mais on le doit. Ce que je dis n'est pas une façon d'éluder la responsabilité énorme des gouvernements israéliens non seulement dans le développement de la colonisation mais aussi dans le fait qu'on sait très bien qu'il y avait un intérêt politique à faire grandir le Hamas, à affaiblir l'Autorité palestinienne. Israël a un problème de leadership et un problème moral. C'est évident et j'espère, au milieu de cette horreur, un réveil des consciences en Israël. Mais cela n'innocente en rien l'assassin.

Les chiffres, on les connaît, c'est dix Bataclan en une matinée. Cette guerre contre le Hamas est légitime, et c'est difficile à dire sans que cela apparaisse comme une relativisation des morts de Gaza. Mais moi, je ne relativise rien, je cauchemarde à l'idée de ce que vivent ces mères, ces enfants... Et il ne faut pas être naïf, peut-être qu'en se débarrassant du Hamas ou en tentant de s'en débarrasser, on est en train de créer comme une hydre à têtes multiples, je ne sais pas.

Et je suis obligée de préciser que je ne dis pas ça en tant que juive ou sioniste, mais humainement, ce n'est quand même pas la même chose de se poser la question des dérives d'une armée et le fait que des gens soient entrés, maison par maison, dans des familles pour tracter des bébés et violer des femmes. Mais j'ai l'étrange sentiment que cette banalité humaine est devenue aux

tant», au prix de ta disparition et de celle du monde entier.

Et le fait que les élites laïques ont opté, dans leur majorité, pour une mécanique de l'affect et de la vengeance, de la douleur et de la frustration, pour soutenir ce rêve, qui est un cauchemar, en oubliant le rêve porté par Arafat – avec certes les errements de son époque –, que des intellectuels succombent à cette illusion en se disant que c'est un moyen, peut-être pourri, d'aboutir à quelque chose, ce basculement vers le rêve de fin du monde en soi comme étant la seule solution possible, est désarmant.

D. H. Et il est aussi désarmant de voir une partie de nos acteurs occidentaux embarqués là-dedans. Je vois circuler une lettre d'artistes qui commence par déplorer les morts des deux côtés et enchaîne en disant que l'origine

de la violence est à chercher du côté de l'occupation israélienne. Mais est-ce aussi à leurs yeux l'origine de la violence au Bataclan, en Algérie? Le mot «islamisme» n'apparaît nulle part, l'idéologie de l'assassin est effacée. Et je ne suis pas en train de dédouaner Israël de la problématique de l'occupation, mais ce renvoi dos à dos m'est intolérable.

Kamel Daoud, vous avez parlé dans une tribune au «Point» qui vous a valu beaucoup de critiques d'une «défaite pour la cause palestinienne» après ce 7 octobre, et en 2014 déjà vous écriviez «je ne suis pas solidaire avec la Palestine». Que vouliez-vous dire?

K. D. Je suis pour un Etat palestinien et je crois que l'existence d'un tel Etat est nécessaire non seulement pour les Palestiniens mais aussi pour ma propre liberté dans mon propre pays,

oreilles de certains de la propagande juive... Et que veut dire aussi ce terme de «proportionnalité» dans la guerre? Je n'en sais rien.

K. D. L'intellectuel arabe est toujours soumis au décompte, comme si moi, je tenais le registre des morts! Mais je ne suis pas comptable. La logique des équivalences entraîne la logique de l'inhumain. Il y a un vrai problème palestinien face à Israël, politique, historique. Mais ce match «Shoah contre Nakba» qu'on voudrait nous faire jouer dans nos pays et qui arrange les islamistes est une mise en scène aussi. C'est la cristallisation d'une histoire que l'on voudrait figer. Personne au fond n'a envie que ça bouge, parce que ça alimente nos obsessions et qu'on y greffe nos propres histoires. C'est pour ça que la «rue arabe» réagit de cette manière-là au problème palestinien comme elle ne le ferait pas pour les morts en Syrie ou en Chine. La Palestine est une cause confisquée. Le Palestinien est devenu ventri-lique quelque part.

Mais ce dont j'ai le plus peur en ce moment, c'est que cette crise ne réveille pas une solidarité pour aider ce peuple à avoir une terre, mais qu'elle réveille l'islamisme quasiment en chacun. Combien de bourses d'études sont données aux Palestiniens au Maghreb? Combien de familles y accueillent des réfugiés? C'est le grand bug dans le narratif arabe de la solidarité. Donc on ne s'intéresse pas au Palestinien et à la construction d'un Etat pour lui. On s'intéresse à l'effondrement d'un rêve, on est toujours dans la pensée messianique. On veut la fin du monde, on l'imagine, on la concocte, on la projette sur la réalité. Le cauchemar palestinien, c'est l'effondrement de toute utopie dans le monde arabe.

D. H. On en revient toujours à la théologie. On est dans un temps ultra-messianique. C'est vrai avec les évangéliques aux Etats-Unis, c'est vrai avec les colons en Israël... Il y a une réflexion à mener sur ce que pourrait être un autre messianisme, parce que nos religions en ont besoin. Le philosophe Gershom Scholem disait qu'il y a deux types de messianisme principaux. Il y a le messianisme restaurateur - c'est le califat pour les musulmans ou la reconstruction du temple de Jérusalem pour les juifs -, soit revenir à une pureté des origines fantasmée. C'est un messianisme mortifère, mensonger, promu par des gens qui n'ont jamais ouvert un livre d'histoire. Et d'autre part, le messianisme utopique, celui du communisme et des kibboutz ou toute utopie politique de réparation du monde. On a tous besoin de ce genre de rêve idéologique, c'est le sens même de la politique.

En hébreu, le mot «messie» vient de *mashiah*, qui veut dire «oint», mais les rabbins nous disent que, littéralement, *mashiah* veut dire «celui qui permet la conversation». En fait, étymologiquement, le messianisme crée la possibilité d'une conversation. Or aujourd'hui, il l'assassine, chacun est enfermé dans son scénario, dans des dialogues préécrits.

Mais libérer la Palestine ne pourrait-il pas être l'un de ces rêves positifs?

K. D. Oui, ça nous prend même en otage, et c'est pour ça que je suis, je plaide et je m'engage pour un Etat palestinien. Ça me libérerait moi-même.

D. H. Mais pour que des gens y vivent, pas pour qu'ils y meurent.

K. D. Bien sûr, l'Etat palestinien n'est pas un cimetière du futur et de la fin des temps. La réalité, c'est que ça nous oblige, dans nos pays arabes, à renouer avec le reste du monde. Ce serait une guérison pour nous-mêmes aussi. C'est pour ça que j'en veux beaucoup à la colonisation sauvage en Israël, parce que non seulement ça piège cette géographie, mais ça nous piège tous dans nos propres pays. La guerre que mène à présent Israël, elle est certes justifiée mais elle n'est pas juste. Aucun crime ne répare un autre crime. Et il y a un autre

phénomène extrêmement contagieux. Car quand tu vois que des gens sont incapables de dénoncer l'inhumain, tu sens immédiatement cette contamination qui te fait les regarder comme un groupe indistinct.

K. D. C'est la rhinocérite de Ionesco!

Qu'avez-vous pensé de l'interdiction, aujourd'hui levée, des manifestations pro-palestiniennes en France? Est-ce que cela n'était pas empêcher d'une certaine manière la reconnaissance de la barbarie de l'autre côté?

D. H. Dans l'absolu et la théorie, évidemment que je ne verrais pas d'inconvénient à ces rassemblements avec le drapeau palestinien, mais tant que je n'entends pas les voix palestiniennes pour dénoncer les meurtres barbares et terroristes du Hamas, c'est comme si elles me disaient qu'elles sont d'accord pour que leur drapeau porte de façon indélébile le sang versé le 7 octobre.

K. D. C'est un chemin de crête. Comment je soutiens la cause palestinienne sans être recruté dans un projet judéophobe? Comment manifester contre la guerre sans que mon geste soit interprété comme un refus d'Israël et des juifs dans le monde entier? Comment être pour l'existence d'un Etat israélien sans être accusé de trahison et de soutenir la colonisation et les massacres de Palestiniens? Toute la difficulté est là, et c'est en cela que notre humanité est convoquée.

D. H. Il s'agit aussi de ne pas laisser les symboles se faire kidnapper. Durant ces quarante semaines de manifestations contre le gouvernement en Israël, auxquelles j'ai pris part quand j'étais sur place, il y a quelque chose de très fort qui s'est passé, les Israéliens anti-Bibi, anti-occupation, ont décidé de manifester avec le drapeau israélien pour dire justement «non, le drapeau n'est pas à toi, on ne le laissera pas être sali de cette manière». C'est pour cela que j'aurais voulu entendre en France ces voix qui disent «pas en notre nom».

Comment avez-vous vécu la présence d'Eric Zemmour au rassemblement en soutien à Israël du 10 octobre, et la récupération de l'extrême droite en général?

K. D. C'est de la nécrophagie surtout.

D. H. Voir l'extrême droite, qui continue d'être noyauté et entourée de penseurs fascistes, chargée d'une histoire antisémite qui ne sera jamais lavée, faire ce racolage en jouant la carte du pronationalisme israélien, ça m'est insupportable. Mais il est aussi insoutenable de voir les positions indignes de La France insoumise et sa rhétorique qui nourrit l'antisémitisme. Il ne faut pas se tromper sur ses faux amis.

Le président Macron a appelé à «ne pas importer le conflit israélo-palestinien».

Vœu pieux?

D. H. Pour moi, c'est un terme qui ne veut rien dire. Une importation suggère qu'il n'y aurait rien ici auparavant. Mais on sait très bien que le Proche-Orient n'est pas quelque chose qui s'importe, le Proche-Orient c'est un carburant

dont se nourrit le moteur français - et pas que français. Il y a des tensions dans notre pays, et le scénario proche-oriental sert d'essence. La question, c'est: qui ça arrange ici de nourrir sa haine de ce qui se passe là-bas? Et la réponse, c'est: tous ceux qui veulent faire monter la rage sociale en France.

K. D. La réalité, c'est que ce conflit monstre nous concerne tous, d'une façon ou d'une autre. Donc on ne l'importe pas. Il est là, en France, en Algérie, en Egypte, en Jordanie, en Arabie saoudite... C'est quelque chose qu'on ne peut pas éviter, qu'on ne peut pas dire extérieur à soi. Simplement parce qu'il engage l'humain.

Pour finir, Delphine Horvilleur, je voudrais revenir sur votre sermon de Kippour prononcé le 24 septembre. Vous vous y livriez à une critique sans concession de la politique du gouvernement de Benjamin Netanyahu en Israël. Rétrospectivement, l'avez-vous regretté?

D. H. Je ne le regrette pas, mais il me fait trembler. Je voulais en effet faire une mise en garde, à partir de nos textes, contre l'hubris de la souveraineté. La Bible, et en particulier le Deutéronome, dit aux Hébreux qui vont entrer sur la Terre promise: «Il arrivera un jour où vous serez souverains sur cette terre, et vous serez menacés par votre puissance parce que vous n'aurez plus conscience de votre vulnérabilité. Vous allez tellement croire à cette puissance qu'elle risque d'être pour vous assassine.»

Et je suis allée également puiser dans l'histoire juive, pour rappeler que nous étions à la troisième souveraineté en Israël. Nous avons d'abord connu le royaume de David, il y a 3000 ans, jusqu'à la division entre le royaume de Judée et le royaume d'Israël, et plus tard, le royaume des Hasmonéens, il y a 2000 ans. Il se trouve que le royaume de David a duré soixante-quinze ans, tout comme le royaume des Hasmonéens. Or Israël a 75 ans cette année. Rien que de vous le dire, ce sentiment d'une malédiction de la souveraineté juive à cet endroit me terrifie. Je ne me doutais évidemment pas du retentissement que pourraient avoir ces mots deux semaines plus tard et que la question d'une certaine arrogance du puissant allait se poser de façon si forte pour Israël. C'est dramatique à dire, mais il y a peut-être là une opportunité très particulière pour la société israélienne, comme je l'évoquais, de reprendre sa place dans l'histoire juive, y compris dans la conscience diasporique de la vulnérabilité juive. Une conscience de la faille, qui était presque inexistante ou éclip­sée en Israël, est désormais là et la société israélienne va devoir composer avec. Et peut-être, qui sait, cela pourrait-il donner naissance à un projet politique d'un autre type.

Dans l'une de ses chansons, Leonard Cohen, qui était présent sur les champs de bataille durant la guerre de Kippour, écrit: «Il y a une brisure dans chaque chose, mais c'est là que la lumière se faufile.» Je veux me raccrocher à cela. ■

*Article paru le 25 octobre dernier

«Israël a un problème de leadership et un problème moral. Mais cela n'innocente en rien l'assassin»

Delphine Horvilleur

drame, c'est l'hydre dont parlait Delphine: la guerre fabrique le tueur de demain. C'est le cycle dans lequel nous sommes tous entraînés et ce pour quoi il faut impérativement revoir ce problème à partir de deux grands enjeux. D'une part, l'enjeu de l'humanité de chacun: le droit d'humanité pour l'Israélien et le Juif, pour l'Arabe et le Palestinien. Et d'autre part, l'enjeu démocratique, car plus la Palestine rétrécit, plus le califat imaginaire s'étend. Je demande à Israël comme en Palestine, de faire la paix pour pouvoir me libérer.

Et vous, Delphine Horvilleur, vous demandez quoi? Est-il possible d'envisager la paix aujourd'hui?

D. H. Moi, je suis dans un moment extrêmement pessimiste. Je vais me reprendre, mais j'ai le sentiment de vivre le deuil de rêves qui m'ont construite. J'étais en Israël au moment des accords d'Oslo (1993), j'ai cru dur comme fer qu'on y arriverait. J'ai vraiment l'impression d'être une militante acharnée et enthousiaste de la paix. Et là, depuis huit jours, j'ai réduit la voilure. Je me dis que sans doute je ne verrai pas la paix de mon vivant, et peut-être mes enfants non plus, mais que je voudrais préserver mon humanité.

Je refuse de me faire confisquer mon âme par l'inhumanité dont je suis témoin et qui est

Mots croisés

Philippe Dupuis

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I															
II															
III															
IV															
V															
VI															
VII															
VIII															
IX															
X															
XI															
XII															
XIII															
XIV															
XV															

Grille 103

Horizontalement I Aide à repartir sur de bonnes bases.

II Calviniste. Fit l'innocent. Tous ceux d'avant. **III** Arrosee Foix et Pamiers sur son passage. Singulièrement décharné et desséché. **IV** Peut s'échanger. Passer le torchon. Grande partie du globe. **V** Protégée par les huiles. Avancée en mer. **VI** Précieux depuis toujours. Balancement sensuel ou accidentel. **VII** A perdu tout son éclat. Préposition. Cours de Russie. Ouverture sur le violon. **VIII** Enrichit la banque. Evite de mauvaises rencontres. Maîtriser le sauvageon. **IX** Beaucoup plus qu'un simple coup de balai. Se prépare à commander. **X** Préparé par grattage. Discret, même s'il ne vient pas du froid. **XI** Grosse grogne. Chez la belle Diane. Coup de chaleur. **XII** Divin bûcheron chez les Gaulois. Avancera sur le terrain avec précaution. Assure la liaison. **XIII** Plus avec, en. Cité d'Abraham. Lâché sur le coup. Conjonction. **XIV** Né en Biélorussie, il finit dans la Baltique. Fut capitale pour les Arméniens. Sous le sabot d'un cheval. **XV** Encore entre les bras de Morphée. Possessif.

Verticalement 1 Mène ses recherches à la baguette. **2** Circule librement dans la Communauté. Pasteur ne les a pas guéris. Queue de requin. **3** Sa méthode était une vraie passoire. Composent en gros caractères. **4** En ville et dans les champs. A du mal à réfléchir. Chez les très lourds au combat. **5** A fait danser à Joinville et à Alger. Dégagea. Embarqué avec son père. **6** Mettent à l'abri de la douleur pour un temps. Encadrent le nom. **7** Tout un spectacle à Tokyo. Convient. A consommer sans modération mais sans gaspiller. **8** Aussi avant. Laisserai de côté. **9** M'man et m'sieur, par exemple. Sur les plaques bataves. **10** Facilite la prise en main. Bonne mine. Sur la nappe. Bonne voie. **11** Annonce sur le tapis. Fis des longueurs. **12** Mémoire vive. Fin de prière. Ouvertures du bar. **13** Dérangent tout le monde. Support. **14** Repas sacré. Les points sur la rose. A mis du vent dans les voiles. **15** Venus d'ailleurs.

Solution de la grille 102

Horizontalement I Raphaël. **II** Tripatailliers. **III** Fléchet. **IV** Avoir. Le. Avatar. **V** Nom. Ohé. Anar. La. **VI** Sienna. Droite. **VII** Arès. Chausserai. **VIII** Soute. Neuf. **IX** Li. Eros. Prêt. **X** Ans. Bridiez. Bic. **XI** Nævi. Toc. Ecima. **XII** TV. Tâtes. Anet. **XIII** Ollé. Hésitation. **XIV** Da. Dot. Tue. **XV** If. Aruspices. Ri. **10** Llanos. Ré. Seing. **11** Levais. Eze. Elée. **12** Ecartent. Ça. Emu. **13** UHT. Ere. Bine. As. **14** Rial. Audimétrie. **15** Stratifications.



«Bluebird Planter», de Jeff Koons, une pièce présentée dans le cadre de l'exposition «Lost in America», à Doha, au Qatar, en 2021. L'artiste américain a fait du kitsch sa marque de fabrique et ses œuvres s'attachent à prix d'or. (Cindy Ord/Getty Images)

LA VIE À 30 ANS

La chronique
de Virginie Nussbaum

Il n'y a pas que les exploits qui comptent

Il faut se la figurer sur une carte, la grande étendue bleue entre la Floride et Cuba. C'est la distance qu'a parcourue, à la nage et d'une traite, Diana Nyad en 2013. L'équivalent d'un Genève-Sierre à la seule force de ses bras, en 53 heures chrono – à peine plus lente qu'un train CFF en cette fin de semaine. Détail: l'Américaine avait 64 ans à l'époque. Récemment mis en ligne sur Netflix, *Nyad* retrace le défi de cette sportive jusqu'au-boutiste, avec Jodie Foster dans le rôle de l'amie et coach.

Un film haletant mais qui m'a mise face à cette comparaison criante: malgré 30 ans de moins au compteur, mon crawl fait peine à voir et j'ose tout juste me tremper au milieu du lac (surtout depuis que les silures mangent des pigeons). Bref, je suis à mille lieues marines de réaliser ce genre d'exploit. Pire: je n'ai même pas le désir d'en réaliser un tout court.

Et je ne parle pas seulement de braver l'eau froide et les requins-bouledogues. Là où Diana Nyad (et tous les athlètes dans les pubs Nike) appelle à «se dépasser» pour réaliser ses rêves les plus fous, dans la vie aussi, particulièrement professionnelle, on valorise les objectifs héroïques. Mais ne pas avoir d'ambitions, c'est grave? A l'incontournable question «où vous voyez-vous dans cinq ans?», il faudrait répondre en hurlant comme Olivier Minne dans *Fort Boyard*: «Toujours plus loin, toujours plus haut, toujours plus fort!» Mais on le sait, ma génération aspire moins que jamais aux postes à responsabilité, préférant l'équilibre travail-privé et la recherche de sens aux vertiges des hauts échelons. Plus globalement, nous serions dans une ère de «l'anti-ambition», titrait l'an dernier le *New York Times*. La pandémie et ses crises auraient précipité la réalisation que travailler dur ne paie pas toujours. La soif de réussite a fait place à la résignation.

Bien sûr que le «drive», cette motivation humaine à gravir des sommets, est un accélérateur d'innovation. Mais l'envie de faire plus et mieux ne se traduit pas forcément par un plan de carrière, ou des plans sur la comète. Reste qu'avoir 31 ans et ne pas nourrir de telles ambitions peut faire de vous un ovni. Je pose donc la question: pourquoi «réaliser son plein potentiel» ne pourrait pas simplement passer par l'aspiration à faire de son mieux, à se sentir à sa place à l'instant T? Une ambition à échelle humaine plutôt que salariale? Parce que viser la lune, ça ne me fait pas peur – mais pas très envie non plus.

Cette philosophie n'est pas celle des fainéants mais des esprits préférant vivre les pieds dans le présent et dans la moyenne, sans pression, sans attentes. De toute évidence, il n'y aura jamais de film Netflix sur mon œuvre, mais je m'en remettraï. «Où vous voyez-vous dans cinq ans?» En vie, et c'est déjà pas mal. ■

Mode

Le XXIe siècle est celui du kitsch XXL

De ringard à branché, des salons bourgeois aux podiums de la haute couture, d'un objet de pacotille à une pièce de musée hors de prix, le kitsch a conquis le monde. Un ouvrage riche retrace cette «success story»

Isabelle Bratschi

Les vitrines de Noël ont déjà fait leur apparition, chargées à l'extrême de potentiels cadeaux, illuminées à outrance afin d'attirer l'attention des badauds. Les séries romantiques déferlent sur la Toile et inondent les écrans télé de leurs bons sentiments. Cette surenchère est devenue monnaie courante dans une société aujourd'hui saturée, surchargée, kitsch à souhait. C'est du moins la thèse de Gilles Lipovetsky, philosophe et sociologue, et Jean Serroy, critique culturel, spécialiste de la littérature et du théâtre du XVIIIe siècle, dans leur essai sur la civilisation du «trop» intitulé *Le Nouvel Age du kitsch*, paru chez Gallimard.

De la tour Eiffel dans sa boule à neige posée sur la cheminée d'un salon bourgeois jusqu'à sa présence dans les plus grands musées, le kitsch a conquis le monde. Il a séduit les jeunes, s'est infiltré dans tous les domaines, même ceux qui l'avaient rejeté, comme le design, le luxe ou la politique. D'un simple objet de pacotille, ringard et clinquant, il est devenu tendance. Jadis déconsidéré, il est aujourd'hui consacré. Retour sur l'histoire d'un rien qui est devenu tout.

Le mot remonte au XIXe siècle. Il viendrait d'Allemagne, de Bavière plus précisément. Il aurait été forgé tout à la fois sur deux verbes, *kitschen*, relatif au fait de ramasser les déchets dans la rue et *verkitschen* désignant la vente d'un produit au-dessous de son prix. «On l'associe à l'absence de valeur, au mauvais goût, à la pacotille, à la copie, précise Gilles Lipovetsky. On appelle kitsch ce qui est tape-à-l'œil, éclectique, voyant,

criard, de piètre qualité. Il traîne avec lui une cohorte d'images négatives.»

Vers les années 1860, le kitsch fait son entrée dans les intérieurs bourgeois. Il devient un objet de parade. La *Vénus de Milo*, la *Victoire de Samothrace*, la tour de Pise, autant de souvenirs de vacances, de répliques bon marché qui viennent prendre place dans les salons. «Le kitsch exprime l'avènement de produits réalisés par l'âge industriel qui copie les modèles prestigieux à moindre coût avec des matériaux de faibles valeurs, reprend le philosophe. Il n'a donc pas de style. Il n'est pas unique.»

Ce non-style va toutefois transformer les appartements, mais également les mentalités. A partir de 1950, dans la période de l'après-guerre, il va s'étendre, prendre des libertés. On parle alors de néo-kitsch terme que l'on doit à Abraham Moles. Les supermarchés distribuent dès lors des articles industriels en grande série destinés à un maximum de consommateurs. Le kitsch quitte les classes moyennes pour être adopté par tout un chacun.

Vendre du rêve à bas prix

Dans les années 1960, il étend sa progression, séduit les jeunes. «L'esthétique pop introduit la dimension de jeunisme, poursuit Gilles Lipovetsky. C'est le flashy, les couleurs vives, le rigolo. Le kitsch se combine avec la mode, l'irrespect, l'ironie.» En 1970, il ose même s'imposer comme un art du bonheur. La pub, les vitrines, les grands magasins vendent du rêve à bas prix. Durant le XXIe siècle, on le verra prendre place au cinéma, des péplums aux comédies musicales, dans les parcs de loisirs comme Disneyland, dans le rock, même la pâtisserie, avec une constance: le choix de l'excès. Il est même devenu tendance, s'inscrivant comme une nouvelle forme de culture qui préfère le jetable au durable, l'imitation à l'authentique.

Tant et si bien que l'on entre dans l'ère de l'hyper-kitsch. «Historiquement, le kitsch est petit, c'est un bibelot, précise le philosophe. Là, il devient gigantesque, planétaire. De nos jours, vous avez du kitsch en permanence sur les réseaux, dans les rues, dans les magasins. Prenez un centre de bricolage, on vous vend de fausses briques, de faux gazons, de faux arbres. En Chine, il existe même de faux quartiers de Venise. On assiste à un renversement des sensibilités. Ce qui était rejeté est aujourd'hui célébré. Et à grande échelle. L'Eurovision avec ses paillettes, le film *Barbie* et son rose girly ou ces émissions de drag-queens suivies par des millions de spectateurs... Quoi de plus kitsch?»

Selon Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, le kitsch XXL s'infiltré même dans les domaines qui l'avaient jusqu'à présent exclu, rejeté. Le

monde de l'art retourne sa veste, adopte ce style chargé, clinquant, pour le transformer en glamour. Experts en la matière, les photographes Pierre et Gilles, influencés par le pop art, offrent des portraits pailletés de stars, surchargés à l'extrême. Philippe Starck, réputé pour la pureté de ses lignes, crée des tabourets et tables d'appoint en or en forme de nains de jardin. Ou encore Jeff Koons qui, du kitsch, en fait sa signature et devient l'un des artistes les plus chers au monde. Ainsi les objets de peu de valeur prennent place dans des musées et atteignent des sommes astronomiques.

Prisé dans un monde anxigène

Le monde du luxe adopte également le kitsch. Celui-ci se doit d'être ostentatoire, tape-à-l'œil, bluffant. Les créateurs de mode, comme Galliano chez Dior ou Jean-Paul Gaultier, s'en emparent et le hissent sur les podiums de la haute couture. «Longtemps le kitsch a été associé aux classes moyennes, puis populaires, souligne Gilles Lipovetsky. Le bouleversement, ce sont les milliardaires qui adoptent le même goût pour le clinquant. Ils boivent du champagne avec des paillettes d'or ou achètent des yachts démesurés. L'ultra-kitsch des ultra-riches ne concerne plus l'accumulation de bibelots, tentures et napperons, mais le nombre de cabines, la profusion des équipements modernes.»

Cette extension du domaine du kitsch gagne même le cercle de ceux qui nous gouvernent. «Trump en est la figure parfaite, avec sa femme qui est un bibelot de sa personne. Et que dire du kitsch délirant chez les dictateurs?»

Si aujourd'hui il brille de mille feux, qu'en est-il de son avenir alors que le monde tend à consommer moins et que la sobriété est dans l'air du temps? «Le moins est devenu le mieux et nous sommes peut-être dans une cure d'amaigrissement, mais notre civilisation est encore celle du trop, conclut Gilles Lipovetsky. Sans être prophète, je pense que l'avenir du kitsch est assuré. Il est spectaculaire, rigolo et sans prétention. Il est facile, abordable, il ne prend pas la tête et, dans ce monde anxigène qui est le nôtre, nous avons besoin d'évasion, de légèreté. Le kitsch permet d'avoir des petits bonheurs à bon compte.» ■

Gilles Lipovetsky et Jean Serroy,
«Le Nouvel Age du kitsch. Essai
sur la civilisation du «trop», Ed. Gallimard.

BÊTES DE SCÈNE

La chronique de Chloé Laubu

Des oiseaux qui se font les yeux doux

Les parades amoureuses des animaux suscitent l'intérêt de nombreux scientifiques tant les comportements observés dans ce contexte peuvent être originaux ou spectaculaires. Les parades les plus sophistiquées reviennent incontestablement aux oiseaux qui rivalisent de danses, de chants et de couleurs. Les chercheurs se sont souvent focalisés sur leurs plumages et ses transformations, mais les zones de peaux nues (sans plumes donc) n'avaient jusqu'ici guère provoqué d'intérêt. Et pourtant! Une équipe de recherche japonaise vient de montrer que ces zones avaient leur importance: les modifications de la peau nue autour des yeux peuvent indiquer la volonté de l'oiseau à se reproduire. Le Padda de Java ou moineau de Java est un petit oiseau des îles indonésiennes. Pour se séduire, mâle et femelle dansent ensemble pour évaluer leur capacité à se coordonner. Quand ils se sont choisis, ils forment ensuite un couple de manière durable. Chez ces oiseaux, la peau qui entoure les yeux forme un anneau rose vif, une portion de peau nue qui a intrigué l'équipe de recherche car elle se modifie à certaines périodes rendant plus visible le contour des yeux à la manière d'un maquillage...

Pendant 12 semaines, les biologistes ont mesuré à l'aide de photographies hebdomadaires la peau nue entourant les yeux de 44 Paddas de Java. Un tiers des oiseaux étaient en couple avec un partenaire qu'ils avaient choisi. Un autre tiers avait été mis en couple avec un partenaire imposé. Enfin, le dernier tiers était célibataire. Résultats des observations: chez les oiseaux, mâles ou femelles, en couple avec un partenaire choisi, l'anneau de peau nue autour des yeux s'agrandissait au cours des semaines, jusqu'à ce que ces couples se reproduisent. Ce changement n'avait pas lieu pour les oiseaux en couple avec un partenaire imposé ou chez les célibataires. Contrairement au plumage qui nécessite que l'oiseau mue, ces zones de peaux nues, elles, ont la capacité de se modifier rapidement pour refléter l'état physiologique et émotionnel de l'oiseau. Ce serait en fait un signal pour montrer au partenaire sa disponibilité pour s'accoupler. Le «regard amoureux» permettrait donc aux oiseaux de se synchroniser pour la reproduction. Synchronisation recherchée uniquement entre partenaires qui se sont choisis! ■

* Onaga et coll. «Eyes of love: Java sparrows increase eye ring conspicuousness when pair-bonded». *PLoS ONE*. 2023. 18 (10): e0292074.

Sexualité

«Le soir, j'ai juste envie de

Comment fait-on l'amour quand on devient parent? Pendant un mois, nous vous proposons un décryptage des questions de sexualité à travers le prisme de la parentalité. Cette semaine, quid des injonctions à la reprise des rapports sexuels après un accouchement?

Pauline Verduzier

«Vous avez repris les rapports?» La question revient souvent dans le suivi gynécologique post-accouchement. Même si elle peut être posée pour des raisons médicales, elle peut paraître incongrue à de nombreuses personnes, voire être vécue comme une pression à «remettre le couvert».

C'est ce dont témoignent plusieurs femmes interrogées par Lucie Groussin, sexologue française qui a consacré un mémoire à la question du consentement en post-partum basé sur des entretiens avec 26 femmes. «Très vite, les conversations autour de nous avec mes copines étaient: est-ce que toi t'as repris?» Le fait également que ce soit une question qu'un gynécologue pose à toutes précocement [à la visite des six semaines], je me suis dit que ça devait être la norme, qu'il fallait que j'aille vite là où mon mari ne m'avait jamais rien demandé. Je me suis dit: «Bon allez, faut que je m'y remette», raconte par exemple W., 33 ans, mère d'une petite fille de 3 mois. Avant d'ajouter: «Je ne voudrais pas le perdre, je ne voudrais pas qu'il soit déçu.»

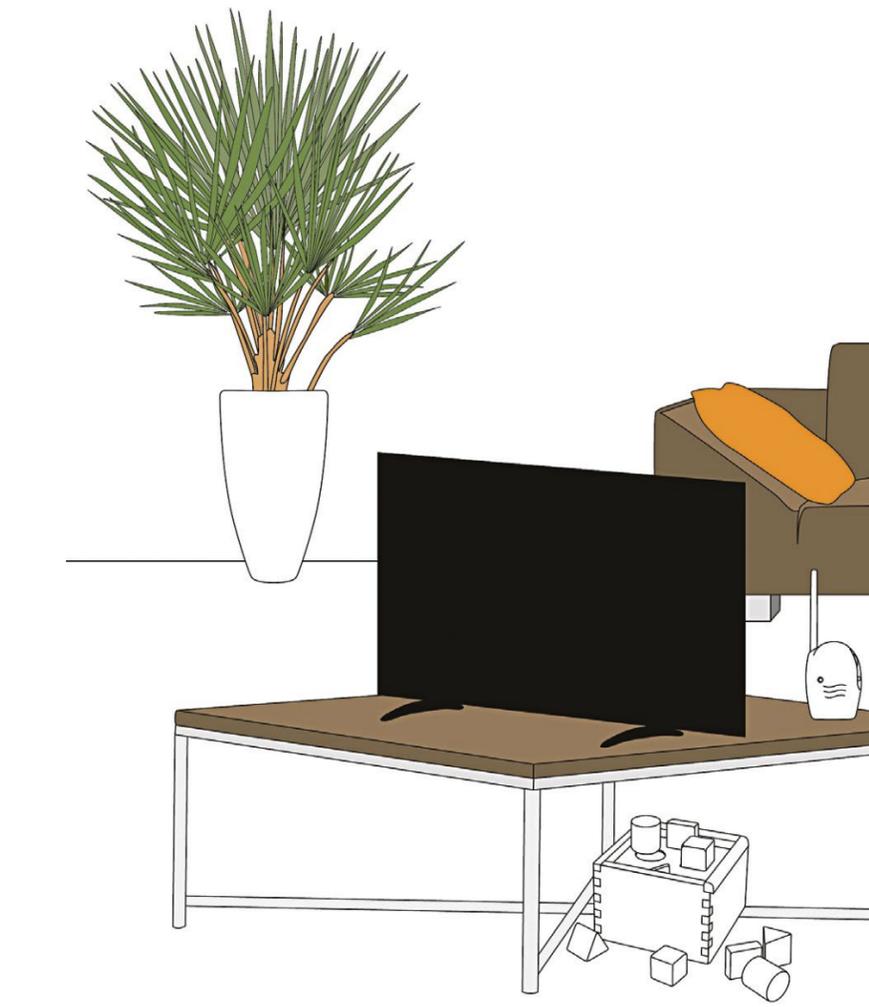
Ce moment de vie cristallise des idées reçues sur la sexualité conjugale. «Par exemple, que l'absence de rapports sexuels mettrait le couple en danger, ou que cela pourrait amener à être trompée ou quittée. Ces représentations sont amplifiées pendant le post-partum. Cela peut mener à de l'auto-contrainte, mais aussi à des violences sexuelles au sein du couple», selon Lucie Groussin.

Se décentrer de la pénétration

En dehors de ces situations, la question du sexe après une naissance est vécue par chaque couple de manière différente. «Des gens ne reprendront jamais. D'autres, le lendemain», explique Anna Roy, sage-femme et autrice de *C'est ma grossesse* (Ed. L'Iconoclaste). Cela dépend de facteurs tels que les conditions de l'accouchement, si des instruments ont été utilisés, s'il y a eu une césarienne dont on met du temps à se remettre, si on a eu des déchirures et si l'on ressent des douleurs dans la zone vaginale. «Quand il y a des points de suture, il vaut mieux éviter d'avoir des rapports avant la cicatrisation», précise Anna Roy. «Et si des douleurs persistent dans le temps, j'invite les femmes à consulter pour en trouver l'origine.»

Pour d'autres, contrairement au cliché qui veut qu'un accouchement nuirait forcément à la vie sexuelle, la sexualité est encore plus épanouissante après. «Certaines personnes connaissent mieux leur corps grâce à cette expérience, ou via la rééducation du périnée. Ou bien elles ont atteint un degré d'intimité encore plus fort avec la personne avec qui elles ont vécu la grossesse et l'accouchement.»

Surtout, certains couples en profitent pour repenser leurs pratiques sexuelles et se décentrer de la pénétration. Clémence, mère d'un bébé de 7 mois, a très bien vécu son arrivée au monde et a repris une sexualité partagée non pénétrative dès les premières semaines de son enfant. «On a eu plein de moments de complicité et de tendresse, par



(Joëlle Flumet pour Le Temps)

la masturbation ou le sexe oral, car notre bébé dormait beaucoup. On se retrouvait tous les deux pendant qu'elle faisait la sieste», raconte-t-elle. Elle n'a pas ressenti la fameuse dichotomie «maman/putain», ni de difficulté à concilier ses identités de mère et d'amante. «J'ai été surprise de voir que ces deux aspects pouvaient coexister. Par exemple, j'allais au sein et pourtant, ma poitrine est restée une zone érogène active dans ma jouissance. J'ai découvert que mon corps pouvait faire tout ça en même temps!»

Besoin de douceur et de caresses

Des femmes ont connu un rapport plus douloureux à leur corps en post-partum. Ce fut le cas de Jihane, 39 ans, qui a vécu des violences obstétricales lors de la naissance de son deuxième enfant. Celles-ci ont eu des conséquences sur sa sexualité. «Je n'avais plus du tout les mêmes sensations. Je voyais mon vagin comme une zone sinistrée. J'avais besoin qu'on agisse avec lui avec beaucoup de douceur et de caresses, qu'on lui dise des trucs gentils», se souvient-elle. Anne, 57 ans, parle quant à elle d'une image de soi chamboulée. Pendant environ six mois après l'arrivée de ses enfants, elle n'a eu aucune envie de contacts sexuels. Elle explique: «Physiquement, il fallait que le corps se répare, qu'on me fiche la paix. Je me suis sentie comme un ballon vide avec la peau flasque. J'ai eu de nouveau envie quand j'ai repris possession de mon corps.»

Laura Berlingo, gynécologue et autrice de *Une Sexualité à soi. Libérée des normes* (Ed. Les Arènes), explique que certaines de ses

«Deux ou trois heures après l'accouchement, j'étais chaude comme la braise, car je n'avais plus cette impression de couvrir»

Marguerite

PUBLICITÉ

Chœur de Pontverre

BRAHMS

EIN DEUTSCHES REQUIEM

Gergana KUSHEVA soprano
Raphaël HARDMEYER baryton

Marie-Isabelle PERNOUD direction

L'Orchestre de Chambre de Genève

Victoria Hall SCÈNE CULTURELLE DE LA VILLE DE GENÈVE

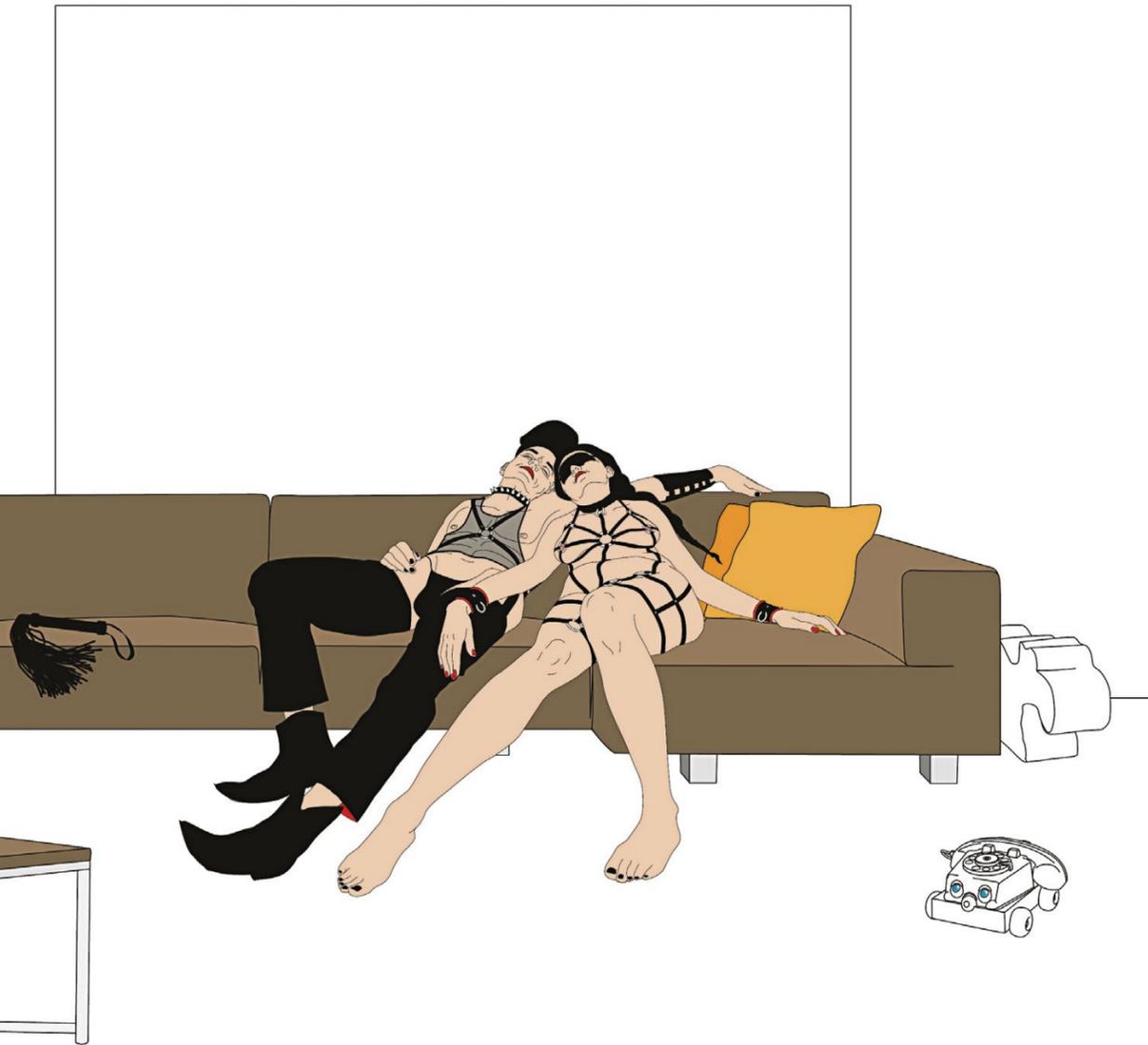
mardi 21 novembre 2023 à 20h

Billetterie Ville de Genève
En ligne: <https://billetterie-culture.geneve.ch>
Egalement en vente à l'entrée du concert

SUBVENTIONNÉE PAR LA VILLE DE GENÈVE

Prix: de 30.- à 50.- CHF - réductions pour AVS/Étudiants/Enfants

mater une série»



patientes ressentent un accaparement de leur corps par les enfants – par l’allaitement, les bercements, le portage – qui laisse peu de place à la sexualité. «Une femme m’a dit qu’elle avait l’impression d’avoir des mains posées sur elle tout le temps et qu’elle n’avait pas l’espace pour en accueillir d’autres.» D’un point de vue médical, la soignante explique qu’il vaut mieux attendre la fin des lochies (saignements) pour éviter les infections, au moins pendant les premiers jours. «Mais en pratique, le critère principal, c’est que les personnes qui viennent d’accoucher reprennent les rapports sexuels quand elles en ont envie.»

Elle recommande de ne pas hésiter à regarder sa vulve avec un miroir. «On a parfois peur d’un sexe en chantier, alors que le périnée cicatrise très bien. Ensuite, je conseille de faire la rééducation périnéale, avant tout pour se réapproprier cette zone et la voir différemment. La plupart du temps, on retrouve les mêmes sensations», assure-t-elle.

«Le soir, je suis rincée»

Reste à évoquer un sujet de taille dans la question de la sexualité en post-partum: la fatigue et la nouvelle charge mentale autour de l’enfant, dont la plus grande partie retombe souvent sur les mères. Marguerite et André, parents d’un garçon de 2 ans et de jumelles de 3 mois et demi, sont en plein dedans. Pourtant, Marguerite a ressenti un très fort désir juste après avoir donné naissance. «Deux ou trois heures après, j’étais chaude comme la braise, car je n’avais plus cette impression de couvrir. On pouvait enfin faire un missionnaire sans enfant entre nous!» rigole-t-elle.

La baisse de libido s’est ressentie plusieurs mois après ses accouchements, quand la fatigue s’est installée. «Aujourd’hui, j’ai du mal à me sentir disponible physiquement, alors que mon fils a besoin de câlins, que j’allait mes filles, que je dois gérer le travail et l’espace domestique. Le soir, je suis rincée. J’ai juste envie de me mettre dans le lit et de mater une série.» Son compagnon est au diapason de cette baisse de libido. «J’accepte le fait que ce n’est pas forcément le moment. On n’est pas trop autorisé à le dire en tant qu’homme, mais moi aussi j’ai eu une baisse de libido. Il y a la fatigue et aussi le fait de voir qu’elle n’avait pas envie. Je me suis aligné sur ça», explique-t-il.

Au diable la séduction

Renée Greusard, journaliste spécialiste des questions de sexualité et autrice de *Chosir d’être mère* (Ed. JC Lattès), souligne que l’épuisement, encore plus que la question des sensations ou du corps, est au cœur du sujet de la vie sexuelle des parents. «Ça se saurait si on avait les meilleures parties de jambes en l’air quand on est préoccupé et épuisé en permanence! On traverse tellement de chamboulements en devenant parents que la sexualité peut paraître anecdotique, un grain de sable au milieu de tout ce que l’on vit.»

Elle invite à se déculpabiliser et à entrevoir que le post-partum puisse même être l’occasion de se soustraire à l’obligation de séduction qui pèse sur les femmes. «La maternité, d’une manière un peu cocasse car elle mène à d’autres aliénations, peut offrir de sortir du regard des hommes. Et c’est reposant!» ■

PUBLICITÉ

Un musée
Ville de Genève
geneve.ch

LES MURS DE BURHAN DOĞANÇAY
23 SEPTEMBRE 2023 – 11 FÉVRIER 2024, GENÈVE

MUSÉE D’ART D’HISTOIRE

Avec la collaboration du
Kunst Museum
Winterthur

MIGROS-POUR-CENT-CULTUREL-CLASSICS
présente

MIGROS Pour-cent culturel

FILARMÓNICA JOVEN DE COLOMBIA

ME 15*11*2023 À 19 H 30
VICTORIA HALL GENÈVE

ANDRÉS OROZCO-ESTRADA* direction
HILARY HAHN* violon

FELIX MENDELSSOHN
Concerto pour violon en mi mineur, op. 64

DMITRI CHOSTAKOVITCH
Symphonie N° 5 en ré mineur, op. 47

BILLETTERIE
sur migrosbilletterie.ch et à nos 3 points de vente:
Change Migros MParc La Prairie,
Change Migros Rive
Stand Info Balexert

SERVICE CULTUREL MIGROS GENÈVE
058 568 29 00 - scmbilletterie@migrosgeneve.ch

migros pour-cent culturel classics

OCL
ORCHESTRE DE CHAMBRE DE LAUSANNE

LES GRANDS CONCERTS

Mercredi 22 & jeudi 23 novembre 2023 - 19h30
SALLE MÉTROPOLE - LAUSANNE

Plein tarif dès 30.-

James Conlon
DIRECTION

James Ehnes
VIOLON

Mendelssohn
Les Hébrides, ouverture
Concerto pour violon en mi mineur

Chostakovitch
Symphonie de chambre,
op. 110a

Mozart
Symphonie n°34

CHAMBRE NOIRE
Photo: Yann Thenet, hautboisiste

Volga Blues, au cœur de la Russie profonde (2/4)

Le journaliste italien Marzio G. Mian est parti l'été dernier dans un périple le long de la Volga, qui le mènera de Tver à Astrakhan, avec le photographe Alessandro Cosmelli. Dans cette Russie profonde où Staline est resté une idole, le reporter cherche à saisir l'âme russe après un an et demi de guerre avec l'Ukraine. Un périple coloré, drôle et nostalgique, soutenu par le Pulitzer Center et publié par Heidi.news.

Reportage

Face aux sanctions, les Russes font du patriotisme alimentaire

A Astrakhan, près de la mer Caspienne, et à Iaroslavl, dans la haute Volga, nous découvrons que la nostalgie et la fierté patriotique s'incarnent jusque dans l'alimentation

Marzio G. Mian
@marziogmian

Nous poursuivons notre quête des méandres de l'âme russe le long de la Volga, alors que la guerre en Ukraine fait rage depuis plus d'un an. A Saint-Petersbourg, l'illustre directeur de l'Ermitage, Mikhaïl Piotrovski, nous avait rappelé que la mère des fleuves a toujours été le poumon économique de son pays. Y compris dans la Russie sous sanctions. «Il en va de même ces temps-ci: c'est via la Volga et la mer Caspienne que nous commerçons avec l'Iran pour contourner les sanctions, que nous exportons du pétrole vers l'Inde et que nous importons ce dont nous avons besoin.» [Voir le premier épisode paru le 4 novembre]

Arrivé à Astrakhan, à l'embouchure du delta formé par le fleuve avant de se jeter dans la Caspienne, je me retrouve à visiter un élevage d'esturgeons bélougas, ceux dont on fait le caviar le plus prestigieux. Celui-ci est d'ailleurs servi à la table du Kremlin.

Sa directrice, Olesya Sergueïeva, 42 ans, est ichtyologiste, spécialiste des poissons. Elle nous confirme que le trafic maritime entre l'Iran et la Russie se porte bien. A sa petite échelle – si l'on peut dire –, elle aussi contourne les sanctions pour se procurer en Iran la nourriture qui n'arrive plus d'Europe. Elle en parle comme d'une évidence: «Tout transite par ici, de nouvelles jetées sont en construction dans le delta pour accueillir les porte-conteneurs et les navires de transport de marchandises...»

Atmosphère fin de siècle

Originaire d'une vieille famille d'Orenbourg, dans l'Oural, Olesya tient à souligner ses origines juives. «Mes ancêtres sont arrivés à Astrakhan au XIXe siècle, à l'époque des bateaux à vapeur et des péniches. La Volga était le Mississippi de l'Europe. Le commerce se fait de Saint-Petersbourg, en réalité depuis Manchester, jusqu'à la Perse et l'Inde via la Volga. Astrakhan était un gigantesque magasin à ciel ouvert à l'embouchure de la Caspienne. La branche britannique de la Compagnie des Indes orientales y avait 300 employés.»

Olesya me fait visiter les quartiers juif, arménien, iranien: difficile de voir la différence, le cyrillique russifié tout, mortifié tout exotisme. Autour du parc de la ville se tient une exposition de photos sur les volontaires civils qui offrent leur soutien aux soldats russes dans le Donbass, payant la peinture de camouflage des chars ou les conserves de concombres.

Sur l'élégant front de mer, au coucher du soleil, des groupes de jeunes gens se massent, discutent et rient à voix basse, tandis que les familles nombreuses se promènent. Des couples dégustent des pastèques sur le parapet, les comptoirs des restaurants projettent des lumières multicolores sur la Volga. Atmosphère fin de siècle, comme dans les films de Nikita Mikhalkov. Les volutes de fumée sentent le *chachlyk* grillé, la brise tiède nous apporte la complainte d'un violon au loin.

Beaucoup de barbes islamiques et quelques femmes voilées, des visages qui disent l'histoire mouvementée du Caucase, avec de grands yeux effeminés très noirs. Aucun uniforme militaire en vue. Les terrasses de café et les devantures en fer forgé évoquent le sud du Mississippi et la Nouvelle-Orléans.

La ruée vers l'Est

Olesya me désigne les chantiers de rénovation un peu partout, le long du canal qui traverse la vieille ville, autour des villas au bois du XIXe siècle qui deviendront des hôtels ou des résidences de luxe. «Elles semblaient vouées à tomber en ruine. Maintenant que l'argent circule, Astrakhan est redevenue le point de passage de la Russie européenne vers l'Asie centrale et l'Inde. Pour l'instant en tout cas, on verra ce qu'il en est dans le futur.»

Des avions de chasse patrouillent à basse altitude au-dessus du delta, qui s'étale sur 30 kilomètres avant la mer Caspienne. J'essaie de jeter un œil au poste de douane, mais chaque voie d'accès est barrée d'un checkpoint. Le port de plaisance est fermé au public depuis l'automne 2022. Même le paquebot qui avait coutume de faire escale dans la zone marchande du port, à quelques kilomètres au sud de la ville, a dû cesser ses activités.

Pour autant, l'activité portuaire bat son plein: on aperçoit de loin une douzaine de cargos et trois barges qui mouillent à l'entrée du bras principal de la Volga. Les grues ne cessent de charger et décharger des marchandises.

On parle d'agrandir le canal Volga-Don, déjà long de 101 kilomètres, construit sur ordre de Staline par 100 000 prisonniers de guerre allemands et pensionnaires du Goulag. Inauguré en 1952, il permet de relier les fleuves géants de la Volga et du Don, offrant une voie de navigation jusqu'à Rostov-sur-le-Don puis, 32 kilomètres plus loin, jusqu'au port ukrainien de Marioupol sur la mer d'Azov, désormais sous contrôle russe.

Au sud de Volgograd, j'avais tenté d'emprunter un chemin de terre menant à l'em-



Ferme d'esturgeons dans l'oblast d'Astrakhan, près de l'embouchure de la Volga. (IMAGO/Pond5 Images)

HEIDI.NEWS

Chaque semaine, Entre-Temps publie des extraits des grands récits (appelés «Explorations») de Heidi.news, média dont «Le Temps» est l'actionnaire majoritaire. Après la foodtech en Israël, les sosies de dictateurs ou encore la curatelle à Genève, place à un voyage au cœur de la Russie profonde. Le périple complet est à retrouver en ligne via ce code QR:

bouchure du canal, mais un hélicoptère posté en altitude m'avait dissuadé de poursuivre l'aventure. Je m'étais contenté de cueillir des fraises des bois très sucrées...

A Astrakhan, on parle d'investissements iraniens à hauteur de 10 milliards de dollars pour développer le couloir de navigation Caspienne-Volga-Don. La rumeur évoque des trafics de denrées alimentaires, de produits agricoles et de pétrole, mais aussi de turbines, de pièces mécaniques, de médicaments, de composants nucléaires. Impossible de vérifier ce qu'il en est. Il est toutefois certain que la ville joue un rôle central dans l'émergence d'un bloc économique anti-occidental tourné vers l'Est.

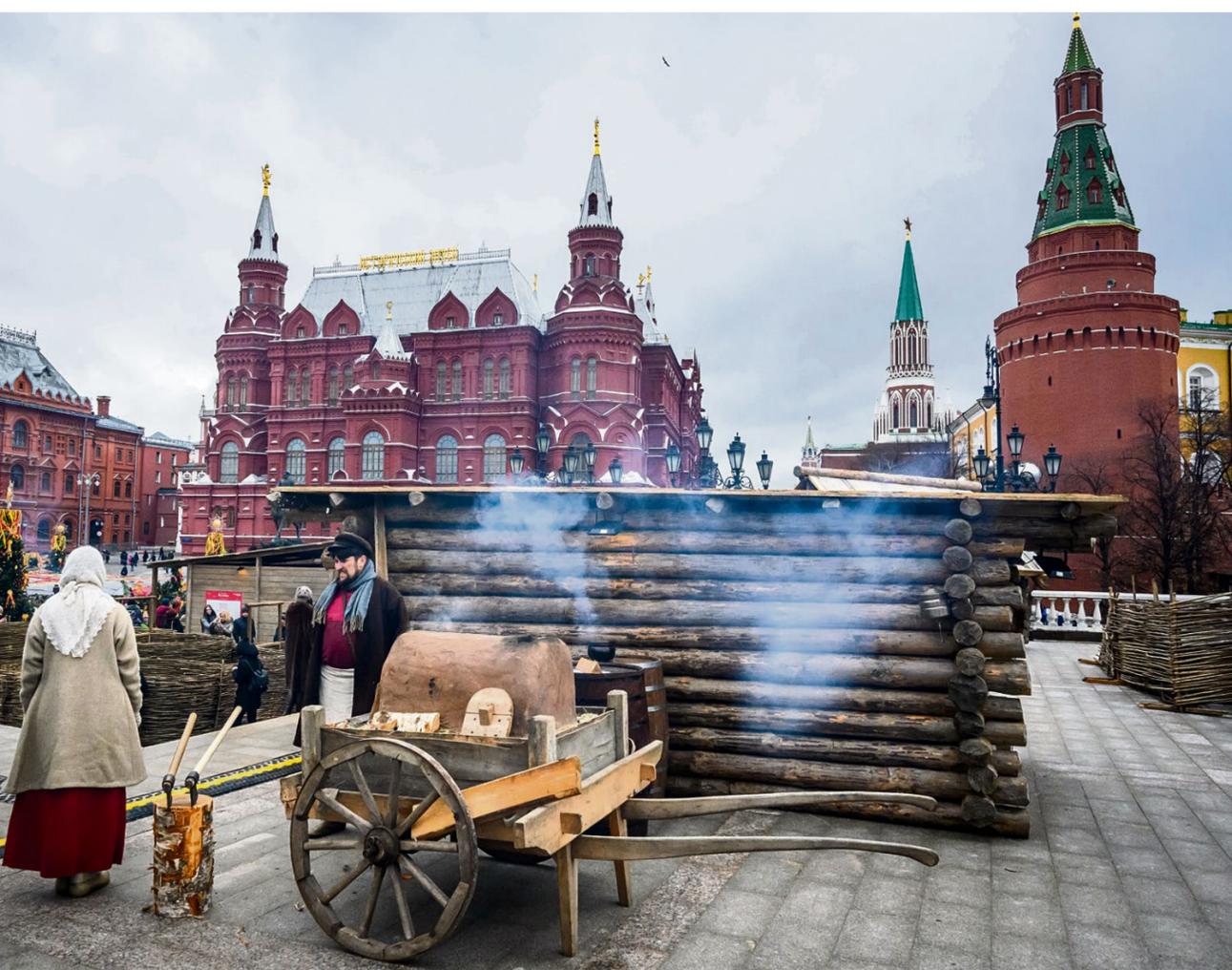
L'étrange caviar d'Olesya

Le caviar d'Olesya est bon, mais il est étrange, très gris. La directrice explique qu'il s'agit d'une nouvelle qualité, qu'elle a inventée: on extrait les œufs de l'esturgeon par une petite incision, sans le tuer. On peut le faire trois fois dans la vie du poisson. L'exploitation gère 470 cuves et 400 tonnes d'esturgeons. Grâce à cette technique, le niveau de production est resté le même qu'avant la guerre: 5 tonnes de caviar en 2022, peut-être un peu plus cette année. Prix de vente du caviar bélouga: 35 euros les 100 grammes. Les ouvriers, eux, gagnent 600 à 700 euros par mois.





L'entrée sur la Volga, au niveau de l'écluse de Rybinsk, matérialisée par l'imposante statue de la Mère Volga. (pbpvision/Alamy Stock Photo)



«En Russie, il n'y a pas de vraie fête sans caviar, même dans la situation actuelle», commente Olesya. Depuis que la Russie a interdit la pêche au béluga sauvage dans la Caspienne, les fermes d'esturgeons se sont multipliées dans la Volga: en cinq ans, on est passé de 3 à 60 exploitations. Olesya voyageait beaucoup avant la guerre, elle était reconnue pour ses succès en aquaculture et pourrait se faire embaucher n'importe où.

Pourquoi rester? «Je suis née ici, j'ai étudié ici, mon mari est Russe, mon fils est Russe, je suis Russe, répond-elle. On ne peut pas dire que je sois patriote et je ne veux pas m'exprimer sur Poutine et cette guerre. Mais je peux vous assurer que ma vie n'a pas changé, non, elle n'a pas changé du tout», dit-elle en rougissant un peu, gênée d'évoquer ce sujet. Elle finit par saisir son courage à deux mains. «Les Russes réagissent aux sanctions

de manière extraordinaire, malgré l'inflation. Les produits de première nécessité restent à des prix abordables. Et puis on consomme des produits meilleurs et plus sains qu'avant la guerre, des fromages exceptionnels par exemple.»

Jamais je n'aurais imaginé que l'un des leitmotivs de ce voyage serait le localisme à tendance patriotique. «Pour le peuple, par tradition», pouvait-on lire sur les fourgons sortant des usines de l'oligarque communiste de la saucisse (*voir épisode de la semaine dernière*). Mais le passage à une économie de guerre a déclenché un vrai mouvement de retour aux traditions gastronomiques le long du bassin de la Volga.

L'habitude des produits occidentaux a gâté le palais de l'habitant moyen des villes. Contraint de trouver des produits de remplacement, il veut du camembert et du jambon made in Russia. Et cette demande se double d'un orgueil culinaire sans précédent. Le *russkiy mir*, cette idée d'une suprématie culturelle russe portée par Vladimir Poutine, s'est transformé en une sorte de doctrine du bortsch.

Il n'est ainsi pas rare de voir sur les cartes des restaurants que les produits sont «du terroir», l'exploitation d'origine étant même précisée. On vous sert des *svekolnik*, ou des *okroshka*, de simples soupes froides d'été, en vantant la qualité des radis locaux cultivés «sans engrais» – et pour cause, les engrais occidentaux ne sont pas disponibles.

Du pain d'avant la perestroïka

Ce patriotisme alimentaire, je l'ai aussi vu à l'œuvre à Rybinsk, dans l'oblast de Iaroslavl, sur la haute Volga. L'ancienne «Poissonnerie du tsar», où il y a beau temps qu'on n'a plus vu un poisson, s'est reconvertie en «Fournil de Moscou». Chaque jour, des camions remplis de pains encore chauds font route vers la capitale. Partout, on trouve de nouvelles boulangeries traditionnelles, qui rivalisent d'authenticité et de rusticité jusque dans leurs enseignes en cyrillique.

Selon la faitière russe des boulangers, la culture du blé et du seigle dans la région a augmenté de 40%. Andreï Kovalov, 53 ans, ne savait pas faire du pain il y a encore trois ans. «J'ai récupéré des farines qui se perdaient, j'ai appris à utiliser le levain, mais aussi à échauffer la farine, une technique qui permet de conserver le pain frais pendant dix jours», raconte-t-il. Son atelier est au centre de Rybinsk, sur la place Rouge, où la statue de Lénine a chassé en 1919 celle du tsar Alexandre II.

Andreï est une célébrité locale. Habillé en moujik, tunique de chanvre brut et sandales archaïques en lanières de bouleau, il offre son pain à goûter aux passants. Il avoue qu'il s'agit aussi d'un acte politique, d'une promotion des valeurs rurales russes «contre le consumérisme à l'américaine».

«Ces trente dernières années, les gens méprisaient le pain russe. Ils pensaient que c'était pour les pauvres, les messieurs voulaient des baguettes [à l'européenne, ndr]! Moi j'utilise des recettes d'antan, d'avant la perestroïka. Quand nous étions heureux.»

Devant sa boutique s'est formée une file d'attente de clients acquis au pain traditionnel russe. Comme au temps de l'Union soviétique, lorsque s'était répandu le bruit qu'une cargaison de bananes, fruit rare et convoité par excellence, était arrivée. Sauf que, cette fois, ce n'est plus l'exotisme qui fait recette. Bien au contraire. ■

PUBLICITÉ

Des Russes en habits traditionnels fabriquent du pain lors du festival Maslenitsa, le carnaval slave, en 2019 à Moscou. (Mladen ANTONOV/ AFP)

URGENCE CLIMAT

DU 22 NOV. AU 03 DÉC.

PREMIÈRE ÉDITION

SEMAINE DU CLIMAT

CONFÉRENCES, ANIMATIONS, FILMS

DÉCOUVREZ TOUS LES ÉVÉNEMENTS



(Stéphanie Cousin pour Le Temps)

De retour au gouvernail de «La Revue de Lausanne», qui investira le Centre culturel des Terreaux la semaine prochaine, l'humoriste vaudois Blaise Bersinger en profite pour saluer celles et ceux qui l'ont fait rire et progresser

Virginie Nussbaum

@Virginie_nb

Gilet vert pomme et moue empruntée, il est caissier d'un supermarché où les prix prennent l'ascenseur. Commentateur sportif au bord de la crise de nerfs – en direct. Chanteur dans une chorale improbable. Parisien coincé dans un métro lausannois en rade, à l'accent aussi crissant que ladite panne. Blaise Bersinger est tout ça dans *Caisse rapide*, la nouvelle édition de *La Revue de Lausanne* qui débarque au Centre culturel des Terreaux mercredi prochain. Près de deux heures de sketches et d'intermèdes musicaux pour se payer la vie chère – et autres récentes péripéties de la capitale olympique.

Tout juste revenu à la barre de cette joyeuse entreprise qu'il co-créait en 2018 avec le producteur Sébastien Corthésy, Blaise Bersinger, 32 ans, a toujours multiplié les casquettes. Depuis ses débuts à la radio en 2010, l'humoriste vaudois s'est fait chroniqueur de l'absurde (sur les ondes de LFM ou Couleur 3), présentateur télé (*Mauvaise Langue*, *Ça joue*), stand-upper, peintre sur équidés (dixit le titre de son premier spectacle) ou pourvoyeur de pains surprise (dixit le titre de son second)... Un improvisateur-né et acrobate de la blague, connu pour se jeter dans le vide et retomber sur ses pieds – pour des pirouettes aussi tordantes qu'imprévisibles.

Alors forcément, au moment de pointer celles et ceux qui l'ont accompagné dans ce grand 8, Blaise Bersinger y va un peu au feeling. Et si, devant son café, il s'inquiète de ne pouvoir citer tout le monde – Valérie Paccaud – c'est qu'il s'est bien entouré. D'ailleurs, tout en privilégiant la discrétion dans le privé, le Lausannois tient à glisser le nom de sa copine Dona, à ses côtés depuis douze ans. «Presque les tout débuts». Un soutien indéfectible, qui l'aide «à prendre un peu de recul» et savourer les loopings.

Nadia Mitic et les pros de l'impro

«Je suis arrivé à l'impro grâce à ma mère. Enfant, j'étais un élève turbulent mais qui ramenait de bonnes notes, donc on ne savait pas trop où me mettre. Elle a suggéré que je fasse du théâtre, et mon école proposait justement un cours facultatif d'impro les mercredis. Quand j'ai intégré l'Association vaudoise

des ligues d'improvisation (AVLI), j'avais 13 ans et pas peur du tout – au contraire, j'étais hyper-excité. Sûrement parce que je suis fils unique et que les rares cousins de mon âge ne parlent pas français (ils sont Grisons): j'avais appris à générer mon propre fun!

Je me souviens de mon premier match, au Cazard à Lausanne, contre une équipe jurassienne. La coach, Nadia Mitic, m'avait envoyé sur la patinoire pour voir. A la sortie, j'étais devenu un rouleau compresseur! Après Nadia Mitic, il y a eu Alain Nitchaëff, aujourd'hui directeur de l'Esprit frappeur à Lutry, puis Sébastien Freymond – tous m'ont encouragé. A l'époque, l'AVLI mettait en valeur les gens comme moi, les marrants, les «puncheurs», ceux qui voulaient faire les cons. Et quand tu sortais d'un match contre Morges et que tu recevais ta première étoile, t'avais l'impression d'être le roi du monde. Pas très malin d'un point de vue pédagogique mais ça m'a boosté.

L'impro m'a accompagné jusqu'à mes 25 ans. C'était comme les scouts ou les associations de fanfars: une seconde famille. Et la discipline m'a appris à me lancer sans idée, sans savoir où j'allais, et à m'en sortir quand même. Encore aujourd'hui, mes choix artistiques et les trucs que j'écris sont empreints de cette philosophie. Quand j'ai commencé la radio associative, on me demandait: «Comment tu fais pour sortir toutes ces conneries?» Et je répondais: «C'est l'impro!»

Jonas Schneiter et Raphaël Vachoux, les bonnes ondes

«J'ai grandi en écoutant la radio. Mon père, qui détestait la télé, écoutait tout le temps La Première ou Espace 2. J'entendais Lambiel imiter Leuenberger aux *Dicodéurs*, j'ai appris ce qu'était le Conseil national ou le référendum avec *La Soupe*.

J'ai rejoint Jonas Schneiter et Raphaël Vachoux chez ROM Radio, devenue 7 Radio, une webradio associative romande. Au micro, ils faisaient les cons mais il y avait de la musique, des jingles... ça ressemblait à ce que j'écoutais tout le temps, c'était bien foutu! Jonas avait, et a toujours, cette volonté de tendre le plus vite et efficacement possible vers un produit fini nickel. Raphaël, il a

cet amour du jeu, la voix, le coffre, la gueule, tout ce qu'il faut pour bouffer du plateau. Aujourd'hui, on travaille ensemble à la *Revue de Lausanne* et son niveau de jeu saute aux yeux immédiatement!

J'ai beaucoup progressé avec eux. On a fait deux émissions et on pouvait suivre les audiences en direct. Parfois, il y avait sept personnes, parfois dix... Il y a eu des plantées géniales, mais on savait qu'on le faisait pour apprendre. C'est aussi avec Jonas et Raphaël que j'ai donné mon premier vrai spectacle d'humour. On a tout fait nous, l'écriture, la mise en scène, la location du théâtre. Ça s'appelait: «Il capturait des pigeons avec sa barbe», tiré d'une réplique du spectacle. On s'est même classés finalistes du Prix François Silvant en 2009, juste derrière Alex Vizorek... qui est devenu une star de la radio française!»

Pierre Naftule, l'accélérateur

«Naftule, c'est le plus gros coup de pied au cul que j'ai jamais reçu. Il avait du flair et une sacrée réputation dans le monde de l'humour, en tant que producteur mais aussi en tant qu'auteur. Personne ne le contestait.

Pierre avait beau s'inscrire dans un style qui n'était pas forcément le mien, le fait qu'il me trouvait marrant, ça comptait. En 2017, il m'a proposé de faire quelques minutes de stand-up dans sa *Revue genevoise*. Un immense gage de confiance qui m'a aussi permis de mettre un pied dans ce milieu. Un jour, lorsqu'il s'est un peu malade, il nous a regardés, Sébastien Corthésy [producteur d'humoristes et de *La Revue de Lausanne*] et moi: «Vous voudriez reprendre?» On avait 26 ou 27 ans, mais c'était moins l'ampleur du challenge que le sujet qui me retenait. Je lui ai répondu: «Je ne me sens pas légitime d'écrire sur Genève. A la limite sur Lausanne...» Je le revois lancer, en agitant sa béquille: «Alors allez-y!» *La Revue de Lausanne* est née là, dans les coulisses du Casino-Théâtre de Genève, entre deux scènes.»

Marie-Thérèse Porchet, née Gorgoni

«Joseph Gorgoni, c'est le comédien local que j'ai toujours admiré. Petit, j'étais ultra-

Parcours

Né en 1991 à Sydney, Blaise Bersinger grandit à Lausanne où il goûte tôt à l'art de la bonne blague. La vingtaine à peine, cet as du gag absurde passe du milieu de l'impro aux micros, de LFM comme de La Première, avant de présenter ses propres seuls-en-scène. Visage (à barbe et lunettes) de la relève romande, aux côtés de Thomas Wiesel ou de Marina Rollman, l'humoriste anime aujourd'hui un quiz déjanté sur la RTS (*Ça joue*), tient une chronique sur Couleur 3 tout comme les rênes de *La Revue de Lausanne*, qui chambre depuis cinq ans l'actualité de sa ville.

fan de Marie-Thérèse Porchet. J'aimais l'outrance et, paradoxalement, la finesse du personnage. Car même si certains calembours sont en dessous de la ceinture, ils sont quand même fins! J'ai découvert avec ses spectacles qu'on pouvait être seul sur scène tout en faisant vivre plein d'autres personnages, comme Marie-Thérèse fait exister son fils, son chien Bijou, Madame Lopez... on les voit sans les voir!

Quand j'ai intégré les *Dicodéurs*, l'invité d'une de mes premières émissions, c'était Joseph Gorgoni. Au moment de faire son portrait au micro, comme je savais qu'il avait joué dans la comédie musicale *Cats*, j'ai raconté comment Marie-Thérèse avait bercé mon adolescence... sur un air de *Cats*. J'étais trop heureux d'avoir pu dire tout ça. D'autant que dans cette même émission, j'ai fait pleurer Joseph de rire. Je m'en souviendrai toute ma vie! Je me suis dit: «Ok, je fais juste, je suis à ma place!»

Yann Marguet, le fond et la forme

«J'ai connu Yann parce qu'il sortait avec une amie. J'ai été engagé à la Matinale de Rouge FM au moment où lui en avait marre de ses études de criminologie, alors je lui ai proposé d'écrire des gags avec moi. C'est moi qui l'ai amené à la radio et j'adore raconter ça! Très vite, il a explosé. Yann a toujours eu ce truc d'universitaire: rédiger ne lui fait pas peur. J'ai réalisé grâce à lui qu'en réfléchissant, en écrivant et en structurant un peu les 12 000 bêtises qu'on débitait dans un bar, on pouvait amener davantage de fond, parler à plus de monde.

Quand je suis arrivé à Couleur 3 après lui, c'est Yann qui m'a conseillé de mieux cadrer. «Tu prends tes conneries à la Blaise, celles que personne ne pourra inventer parce qu'il n'y a que ton cerveau malade qui y pense, et tu mets ça dans un joli texte.» Il relisait mes papiers et notait de petits commentaires, des «OUI!» en majuscule dans la marge.

Bien sûr, c'est humain de se comparer aux réussites des autres, et je me force à ne plus le faire. Mais entre les humoristes romands, il n'y a pas de concurrence. C'est comme s'il y avait un groupe WhatsApp avec tous les humoristes de ma génération et qu'on s'envoyait des gags. On sait que c'est en s'entraînant qu'on va tous et toutes y arriver.»

Alexandre Astier, la légende

«Je n'ai pas regardé toute la série *Kaamelott* mais j'ai très vite aimé le travail, et le cerveau, qui se cachait derrière. Alexandre Astier est arrivé chez M6 dans les années 2000 et il a dit, grosso modo: «On va prendre le roi Arthur, en faire une série humoristique dans laquelle tout le monde va parler comme on parle aujourd'hui.» C'est un artiste qui écrit des trucs drôles tout en exigeant un contrôle sur tout – l'écriture, le montage, la musique. Il n'y avait rien de consensuel dans *Kaamelott* et pourtant, on lui a fait 100% confiance. Il fallait du génie et du cran!

En ce moment, j'ai trois gros projets: une série sur un équipage suisse dans l'espace, une comédie musicale sur la protection civile et un film sur un super-héros dans un village de montagne. Si *Kaamelott* n'existait pas, je ne suis pas sûr que j'aurais même pensé tout ça possible. Souvent, quand on me demande avec quelle célébrité j'aimerais dîner, je réponds toujours «personne», parce que ça serait forcément gênant. Mais quand même: si un jour, dans un cadre ou l'autre, j'ai la possibilité de bosser avec Astier... je prends!» ■

«La Revue de Lausanne. Caisse rapide». Centre culturel des Terreaux. Du 15 novembre au 31 décembre. Du mardi au jeudi à 19h30, vendredi et samedi à 20h30, dimanche à 17h.

«J'ai toujours admiré Joseph Gorgoni»